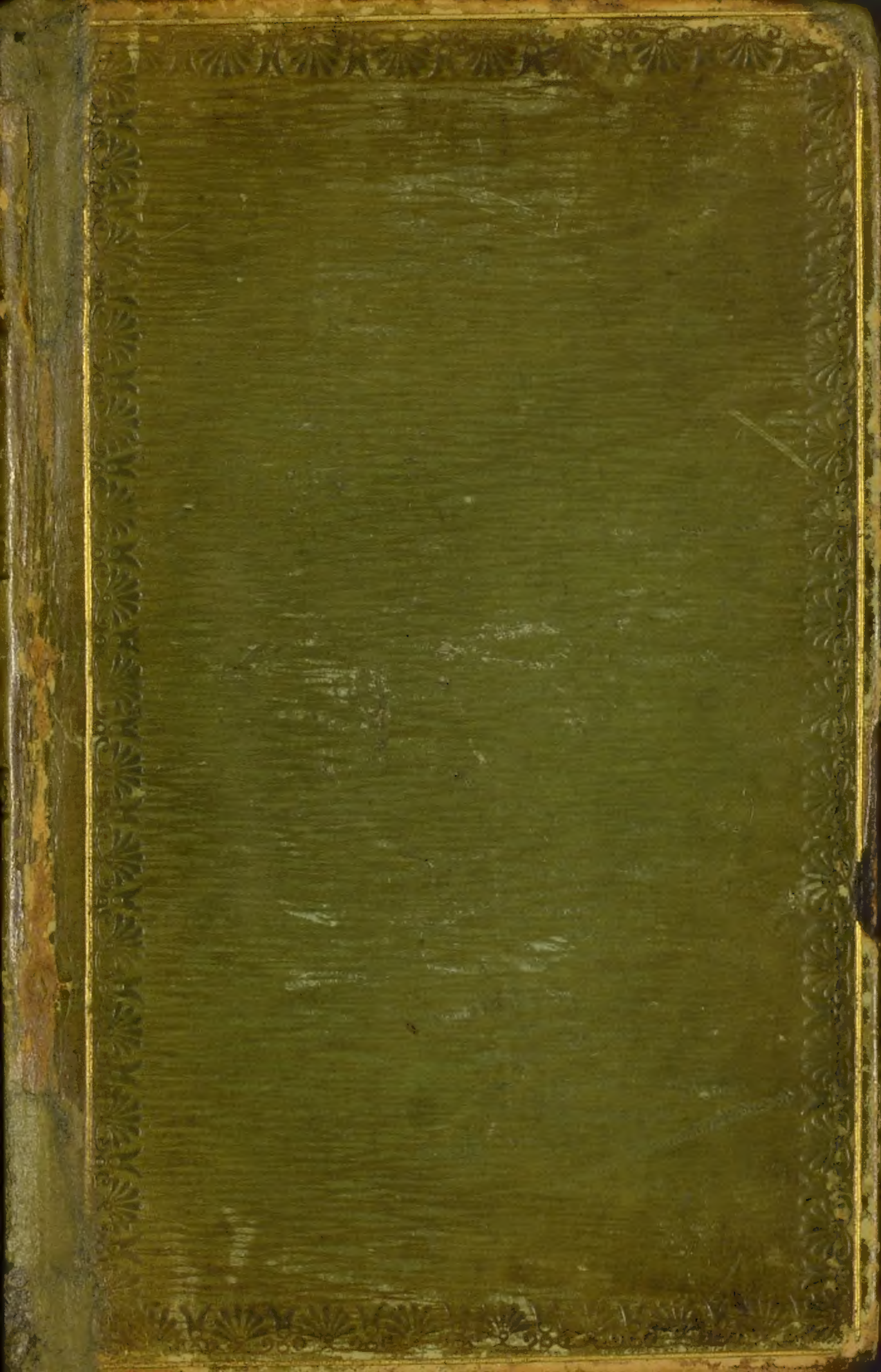
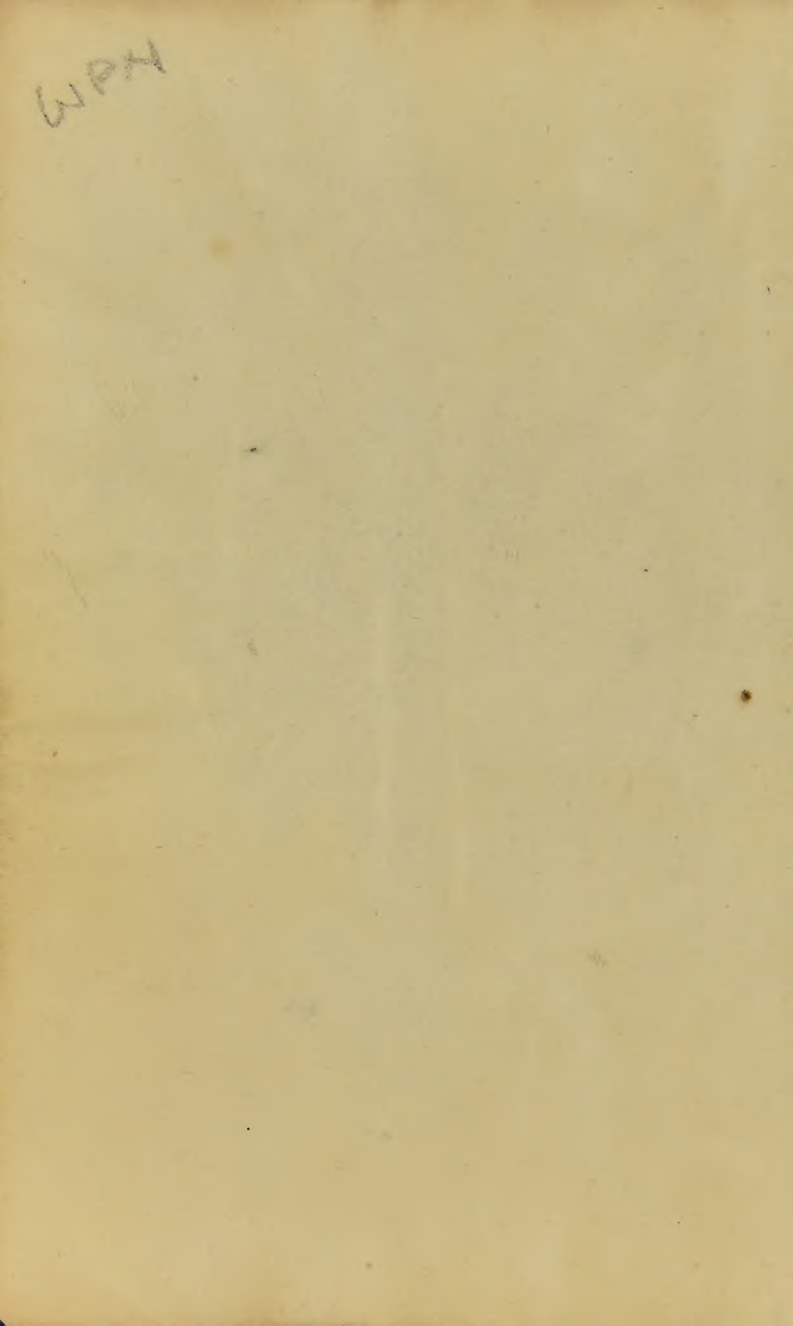
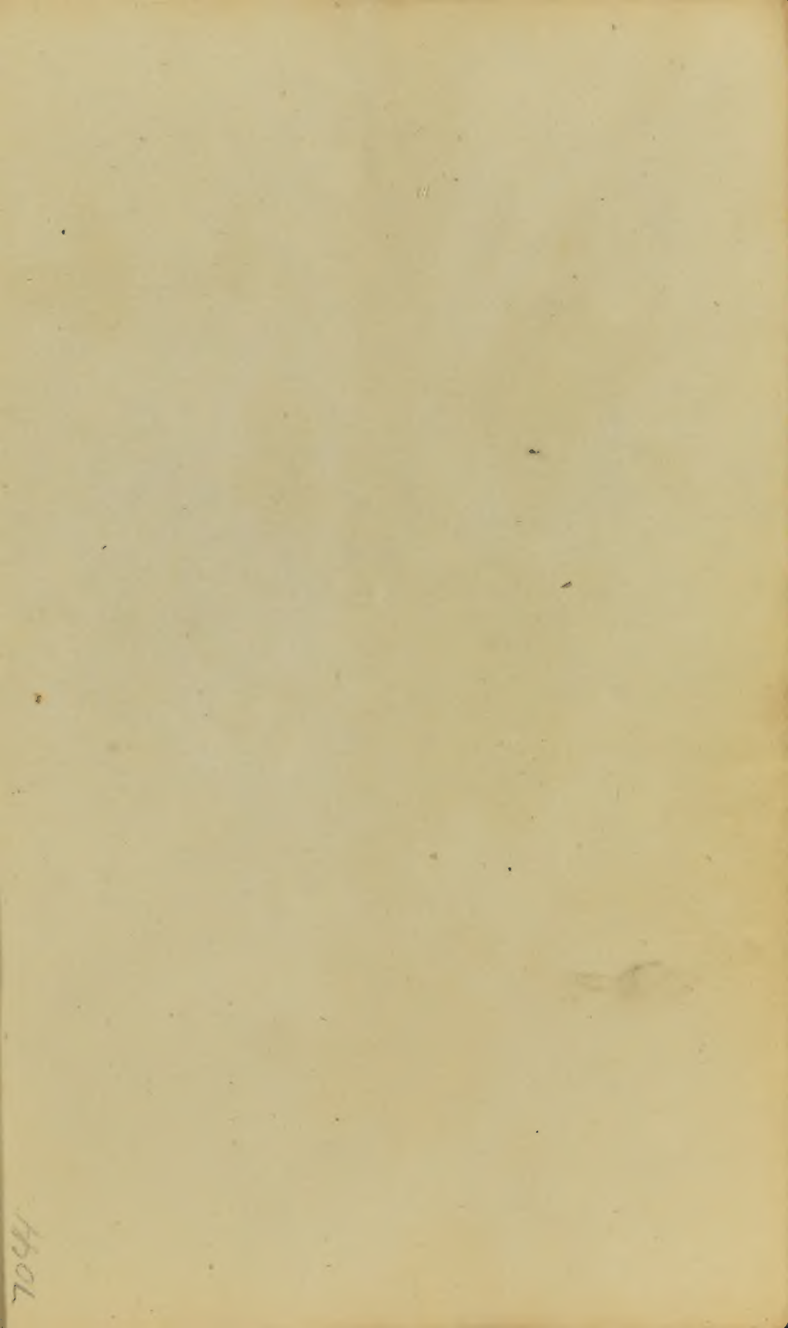



CORNELL UNIVERSITY
FOUNDED BY EZRA CORNELL


WPH



Anne Lake

November 27th 1824

Edith Annynel Bayley

April 24th

1890

LE LANGAGE

DES FLEURS.

Prix de l'ouvrage, broché :

Figures noires. . . . 6 fr.
Figures coloriées. . . 12

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

Temps jâloux, se peut il que ces moments d'ivresse
Ou l'amour à longs flots nous verse le bonheur.
S'envolent loin de nous avec la même vitesse.
Que les jours de Malheur?

—



Rose. Lierre. Myrte.

Beauté. Amitié constante. Amour.

A la beauté, à l'amitié, à l'amour.

Le Langage DES FLEURS,

Par Madame

Charlotte de Latour.



Paris,

Audot, Libraire, Rue des Maçons Sorbonne, N°

PRÉFACE.

HEUREUSE la jeune fille qui ignore les folles joies du monde, et ne connaît pas de plus douce occupation que l'étude des plantes ; simple et naïve, elle demande aux prairies ses plus touchantes parures ; chaque printemps lui apporte des jouissances nouvelles, et chaque matin une moisson de fleurs vient payer ses soins par des plaisirs. Un jardin est pour elle une source inépuisable d'instruction et de bon-

heur. Tantôt, par un art charmant, les fleurs se convertissent sous ses doigts en liqueurs parfumées, en essences précieuses, ou en conserves bienfaisantes; tantôt, marchant sur les traces des Van-Spaendonck, elle fixe sur la toile les nuances trop fugitives de la plus belle des fleurs : son pinceau habile nous montre la reine du printemps avec ses formes sphériques, ses tendres couleurs, le beau vert de son feuillage, les épines qui la défendent, la rosée qui la baigne, le papillon qui l'effleure. Rien n'est oublié, on la voit, et au sein des hivers mêmes on croit, en la voyant, respirer encore les parfums du prin-

temps. Ces études, en lui donnant le goût de la nature, remplissent son ame d'émotions ravissantes, et ouvrent devant elle les avenues enchantées d'un monde plein de merveilles. Les fleurs, dit Pline, sont la joie des arbres qui les portent; cet observateur sublime aurait pu dire aussi, et de ceux qui les aiment et qui les cultivent. Interprètes des plus doux sentimens, les fleurs prêtent des charmes à l'amour même, à cet amour pur et chaste, qui est, dit Platon, une inspiration des dieux. L'expression de cette passion divine doit être divine aussi, et c'est pour l'embellir encore qu'on a imaginé le langage ingénieux des fleurs.

Ce langage, mieux que l'écriture, se prête à toutes les illusions d'un cœur tendre, et d'une imagination vive et brillante. Dans les beaux temps de la chevalerie, l'amour respectueux et fidèle emprunta souvent ce doux langage. Les livres gothiques sont pleins d'emblèmes composés avec des fleurs : on voit dans le roman de Perceforêt qu'un chapeau de roses est un trésor pour les amans; on lit, dans celui d'Amadis, qu'Oriane prisonnière, ne pouvant ni parler ni écrire à son amant, lui apprit son malheur en lui jetant du haut d'une tour une rose baignée de ses larmes : charmante expression de douleur et d'amour! Les

Chinois ont un alphabet composé entièrement avec des plantes et des racines ; on lit encore sur les rochers de l'Égypte les anciennes conquêtes de ces peuples exprimées avec des végétaux étrangers. Ce langage est donc aussi vieux que le monde ; mais il ne saurait vieillir, car chaque printemps en renouvelle les caractères, et cependant la liberté de nos mœurs l'a relégué parmi les amusemens des sérails. Les belles odalisques s'en servent souvent, pour se venger du tyran qui outrage et méprise leurs charmes : une simple tige de muguet, jetée comme par hasard, va apprendre à un jeune icoglan que la sultane favorite, fati-

guée d'un amour tyrannique, veut inspirer, veut partager un sentiment vif et pur. Si on lui renvoie une rose, c'est comme si on lui disait que la raison s'oppose à ses projets; mais une tulipe au cœur noir et aux pétales enflammés, lui donne l'assurance que ses désirs sont compris et partagés; cette ingénieuse correspondance, qui ne peut jamais ni trahir ni dévoiler un secret, répand tout à coup la vie, le mouvement et l'intérêt dans ces tristes lieux, qu'habitent ordinairement l'indolence et l'ennui. Pour nous, qui vivons sans contrainte, et pour qui la sagesse est un charme, une vertu et non une dure nécessité, nous avons conservé à

l'amour ses doux mystères, et ce sont eux qui lui donnent ses plus aimables attraits; car la liberté, que ce dieu poursuit sans cesse, est sa plus cruelle ennemie. Il faut à l'amour des ailes et un bandeau; il faut qu'il dérobe tout à l'innocence, qu'il arrache tout à la sagesse, car il méprise les dons volontaires, et ne veut que des conquêtes difficiles.

Un doux nenni avec un doux sourire,
Est tant honnête...... [1]

un demi-aveu enchante bien plus qu'une certitude entière; et souvent j'ai vu l'abandon d'un bouquet rendre un amant plus heureux que les expres-

---

[1] Poésies de Marot.

sions brillantes du plus tendre billet. L'art de se faire aimer est chez les femmes l'art de se défendre ; plus elles ont de scrupules et de délicatesse, plus elles sont dignes des hommages qu'on leur rend. Madame de Maintenon, qui subjugua le plus inconstant des rois, nous a donné son secret quand elle dit : Je ne le renvoie jamais content, jamais désespéré. Le véritable amour ne connaît ni ruse, ni calcul ; son innocence fait sa force ; c'est lui seul qui prépare les saintes unions, les heureux mariages ; sans lui tout périrait dans la langueur. Un cœur indifférent n'a jamais connu les dévouemens sublimes, il ignore ces délica-

tesses charmantes qui donnent du prix à un soupir, à un regard, à un mot à demi prononcé, à une fleur qu'on retient et qu'on laisse prendre. Un cœur indifférent est aussi loin du bonheur que de la vertu; il faut avoir connu l'amour, il faut l'avoir combattu pour être bon, compatissant, généreux; mais ce n'est point au sein des villes, c'est dans les campagnes, au milieu des fleurs, que l'amour a toute sa puissance; c'est là qu'un cœur véritablement épris s'élève jusqu'à son créateur; c'est là que des espérances éternelles, venant à se mêler à des sentimens passagers, embellissent les amans, et donnent à leurs regards, à

leurs attitudes, ces expressions célestes qui touchent même les indifférens. C'est donc surtout pour ceux qui connaissent l'amour et qui vivent à la campagne, loin du tumulte du monde, que nous avons rassemblé quelques syllabes du langage des fleurs. Ce langage prêtera aussi ses charmes à l'amitié, à la reconnaissance, à l'amour filial, à l'amour maternel. Le malheur même peut emprunter des secours de ce doux langage : seul dans sa prison, l'infortuné Roucher se consolait en étudiant les fleurs que sa fille recueillait pour lui, hélas ! et, peu de jours avant sa mort, il lui renvoyait deux lis desséchés, pour exprimer en même

temps et la pureté de son âme, et le sort qui l'attendait. J'ai quelquefois vu un jeune enfant solliciter des secours pour sa pauvre mère en présentant un bouquet ; et c'est aussi en présentant une rose à celui dont il était esclave que le poëte Sadi l'engagea à briser ses chaînes. Il lui dit : Fais du bien à ton serviteur tandis que tu en as le pouvoir, car la saison de la puissance est souvent aussi passagère que la durée de cette belle fleur. Nous avons emprunté aux anciens et aux Orientaux la plupart des significations et des emblèmes que renferme cet ouvrage. En recherchant leur origine, nous avons toujours trouvé que le temps, loin d'en

vieillir les expressions, leur prêtait sans cesse des grâces nouvelles. Du reste, il faut bien peu d'études dans la science que nous enseignons; la nature en a fait tous les frais. Il suffira de savoir deux ou trois règles que nous allons donner, et de parcourir le dictionnaire des significations pour devenir aussi habile que l'auteur même de cet ouvrage.

La première règle consiste à savoir qu'une fleur présentée droite exprime une pensée, et qu'il suffit de la renverser pour lui faire dire la chose contraire : ainsi, par exemple, un bouton de rose avec ses épines et ses feuilles veut dire : *je*

crains, *mais j'espère*; si l'on rend ce même bouton en le renversant, cela signifie : *il ne faut ni craindre*, *ni espérer*. On comprendra parfaitement cette première règle en jetant les yeux sur le billet qui termine l'ouvrage. Mais ce que nous n'avons pas exprimé, ce sont les diverses modifications d'un sentiment; il est pourtant aisé de les faire sentir même avec une seule fleur. Prenons le bouton qui nous a déjà servi d'exemple, dégarni de ses épines, il dira : *il y a tout à espérer*; dégarni de ses feuilles il exprimera : *il y a tout à craindre*. On peut aussi varier l'expression de presque toutes les fleurs, en variant leur position. La fleur du

souci, par exemple, placée sur la tête, signifie *peine d'esprit*; sur le cœur, *peine d'amour*; sur le sein, *ennui*. Il faut savoir encore que le pronom *moi* s'exprime en penchant la fleur à droite, et le pronom *toi* en la penchant à gauche. Tels sont les premiers principes de notre mystérieux langage, l'amour et l'amitié doivent y joindre leurs découvertes; ces sentimens les plus doux de la nature peuvent seuls perfectionner ce qu'eux seuls ont inventé.

MARS.



Primevère. — Saule Pleureur.

Première Jeunesse. — *Mélancolie*

LE LANGAGE DES FLEURS.

PRINTEMPS.

MARS.

HERBE, GAZON.

UTILITÉ.

Un jour d'hiver, fatiguée des plaisirs bruyans de la ville, je m'enfuis au village. Là, chaque soir, ma bonne nourrice rassemblait autour de son foyer les jeunes bergères qui voulaient apprendre à filer le lin ou à tresser avec l'osier des

corbeilles et des formes à mettre les fromages. Souvent, au milieu de ces petites assemblées, on agitait sans s'en douter les questions les plus intéressantes.

Non point sur la fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois,
Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois,
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare. [1]

Un soir, j'assistai à une de ces veillées; après nous avoir conté une histoire de revenant qui nous avait fait transir, ma nourrice demanda à ses aimables disciples quelle était, à leur avis, la plante la plus utile. Mon père, dit la vive Ernestine, assure que c'est la vigne, parce que son jus réchauffe en hiver, que ses berceaux rafraîchissent en été, que son bois est utile, que les troupeaux se nourrissent de son feuillage, et qu'on peut sculpter ses racines, car le patron

[1] La Fontaine.

de notre village est fait d'une racine de vigne. Oh! si vous aviez été dans mon pays, repartit avec feu une jeune blonde, vous préféreriez comme moi le pommier, car son fruit, qui est très-beau, se conserve frais quand tous les autres ont disparu. D'ailleurs, la pomme ressemble à une fleur, elle nourrit l'homme, lui donne une boisson fort agréable, et l'arbre qui la produit prête son ombre au laboureur et alimente son foyer. Tous ces biens, le pommier les accorde, sans demander comme la vigne de pénibles travaux. Très-bien, dis-je à la jeune fille, mais je crois deviner à votre partialité pour ce bel arbre, à vos yeux bleus, à votre teint délicat, que vous êtes née en Normandie. Pour moi, qui n'ai guère observé nos campagnes, j'ai lu que dans un pays bien loin d'ici, qu'on appelle les Indes, un arbre superbe donne aux hommes un vin fort

agréable, des fruits délicieux, un abri impénétrable à la pluie et aux rayons du soleil, et des feuilles dont on fait sans peine une infinité de jolis ouvrages, et dont on pourrait se vêtir : cet arbre, c'est le palmier. On voit bien, ma chère fille, me dit ma nourrice avec un doux sourire, que tu as étudié dans les livres les bienfaits de Dieu ; pour moi, qui les vois dans la nature, je crois que le blé, qui nourrit tant d'hommes, est de toutes les plantes la plus utile, sa paille couvre nos toits, on en fait des nattes et des chapeaux, et les peuples meurent quand sa récolte vient à manquer ; mais avant de décider si le blé est le plus utile des biens, dites-nous votre pensée, chère Élise, vous qui parmi toutes les fleurs donnâtes l'autre jour le prix à la simple violette. A quelle plante accordez-vous le prix de l'utilité. Je ne crois pas, reprit en rougissant la modeste Élise,

qu'il y ait de plantes plus utiles que l'herbe des prairies. A toutes celles que vous avez nommées, il faut des soins et de la culture, au lieu que l'herbe vient sans travail. Elle donne à l'homme de quoi se reposer, elle croît également par toute la terre, d'ailleurs les petits oiseaux mangent ses graines, les animaux la paissent, et l'homme peut vivre du laitage des animaux. Je crois aussi l'herbe la chose la plus utile, parce que j'ai entendu assurer à un sage qui a pris soin de ma jeunesse, que les choses les plus utiles étaient toujours les plus communes, et qu'y a-t-il au monde de plus commun que l'herbe des champs? Nous applaudîmes toutes à ce discours, qui nous pénétra d'estime pour la modeste Élise et d'admiration pour la Providence, qui dans une petite plante a su cacher de si grands bienfaits.

SAULE DE BABYLONE.

MÉLANCOLIE.

J'ENTENDS le murmure des vents qui se mêlent aux frémissemens de la pluie. Je suis triste, inquiète, éloignée de tout ce que j'aime, la société me pèse et me fatigue. Mais de toutes parts, la nature me tend les bras ; c'est une tendre amie qui semble s'affliger de ma douleur. Dans le fond des bois, j'entends le rossignol, il déplore sans doute comme moi l'absence de ce qu'il aime. Isolé sur le bord des eaux, voilà le saule de Babylone ; étranger, il se désole sur nos rives ; ne dirait-on pas qu'il murmure sans cesse :

L'absence est le plus grand des maux. [1]

---

[1] La Fontaine.

Cet arbre, hélas! est une amante infortunée. Une main barbare, en l'exilant de sa patrie, l'a séparée pour toujours de l'objet de sa tendresse. Chaque printemps, abusée par une folle espérance, elle couronne de fleurs sa longue chevelure, elle redemande au vent les caresses de celui qui devrait embellir sa vie; penchée sur le sein des fontaines, ne dirait-on pas que, séduite par sa propre image, elle cherche le bonheur au fond des eaux. Vaine recherche! ni le zéphyr, ni les nymphes des fontaines, ne peuvent lui rendre ce qu'elle a perdu, et qu'elle désire toujours.

Oui, de tous les maux de la vie,
L'absence est le plus douloureux :
Voilà pourquoi ces arbres malheureux
Sont consacrés à la mélancolie. [1]

---

[1] Aimé-Martin, *Lettres à Sophie*.

Saule cher et sacré, le deuil est ton partage ;
Sois l'arbre des regrets et l'asile des pleurs ;
Tel qu'un fidèle ami, sous ton discret ombrage
Accueille et voile nos douleurs. [1]

---

[1] *Idylles*, par M. Dubos.

MARRONIER D'INDE.

LUXE.

Il y a plus de deux siècles que le marronier d'Inde habite nos climats, et cependant on ne le voit point encore mêler sa tête fastueuse à celles des arbres de nos forêts. Il aime à embellir les parcs, à parer les châteaux et à ombrager la demeure des rois. On le voit triompher aux Tuileries, où il forme, autour du grand bassin, des massifs d'une beauté incomparable. Au Luxembourg, il étale avec complaisance sa pompe et sa magnificence.

Là de maroniers les hautes avenues,
S'arrondissent en voûte et nous cachent les nues. [1]

Une journée un peu orageuse suffit, au commencement du printemps, pour que

---

[1] Castel, *les Plantes*, poëme.

ce bel arbre se couvre tout à coup de verdure : croit-il isolé, rien n'est comparable à l'élégance de sa forme pyramidale, à la beauté de son feuillage et à la richesse de ses fleurs, qui le font quelquefois paraître comme un lustre immense tout couvert de girandoles. Ami du faste et de la richesse, il couvre de fleurs les verts gazons qu'il protége, et prête à la volupté de délicieux ombrages. Mais il ne donne aux pauvres qu'un bois léger et un fruit amer; quelquefois encore il lui accorde une faible aumône et le réchauffe de ses feuilles desséchées. Les naturalistes et surtout les médecins, ont prêté à ce fils de l'Inde mille bonnes qualités qu'il ne possède pas. Ainsi ce bel arbre, comme l'homme riche, auquel il prodigue son ombrage, trouve des flatteurs, fait malgré lui un peu de bien, et étonne le vulgaire par un luxe inutile.

LILAS.

PREMIÈRE ÉMOTION D'AMOUR.

On a consacré le lilas aux premières émotions d'amour, parce que rien n'a plus de charmes que les premières émotions que son aspect nous cause au retour du printemps. En effet, la fraîcheur de sa verdure, la flexibilité de ses rameaux, l'abondance de ses fleurs, leur beauté si courte, si passagère, leur couleur si tendre et si variée, tout en lui rappelle ces émotions célestes qui embellissent la beauté, et prêtent à l'adolescence une grâce divine.

L'Albane n'a jamais pu fondre, sur la palette que lui avait confiée l'amour, des couleurs assez douces, assez fraîches, assez suaves, pour rendre le velouté, la délicatesse et la douceur des teintes légères, qui colorent le front de la première jeu-

nesse. Van-Spaendonck, lui-même, laisse tomber son pinceau devant une grappe de lilas. La nature semble avoir pris plaisir à faire de chacune de ces grappes un massif, dont toutes les parties étonnent par leur délicatesse et leur variété. La dégradation de la couleur, depuis le bouton purpurin jusqu'à la fleur qui se décolore, est le moindre attrait de ces groupes charmans, autour desquels la lumière se joue et se décompose en mille nuances, qui, toutes venant à se fondre dans la même teinte, forment cette heureuse harmonie qui désespère le peintre et confond l'observateur. Quel travail immense la nature a entrepris, pour produire ce faible arbuste, qui ne semble fait que pour le plaisir des sens! Quelle réunion de parfum, de fraîcheur, de grâces, de délicatesse, de détails et d'ensemble! Ah! sans doute, dès l'origine des choses, la Providence l'avait destiné à être le lien

qui unirait un jour l'Europe à l'Asie. Le lilas, que le voyageur Busbeck nous apporta de la Perse, croît maintenant sur les montagnes de la Suisse et dans les forêts de l'Allemagne.

Le rossignol, au retour de ses voyages, en voyant ses thyrses abandonnés, mariés aux rameaux de l'épine qu'il chérit, croit avoir à célébrer deux printemps.

A nos côteaux, à nos vergers,
Il raconte ses aventures;
Des villes, des champs étrangers,
Il fait de brillantes peintures;
Et prédit leurs courses futures
Aux petits oiseaux passagers.
Il peint leurs troupes vagabondes
S'en allant au milieu des airs,
Chercher des rives plus fécondes;
Décrit le passage des mers,
Et les prés fleuris des deux mondes;
Et de l'hymne heureux du retour,
Faisant retentir les bocages,
Mêle encore les chants de l'amour
Aux doux récits de ses voyages. [1]

[1] Aimé Martin, *Lettres à Sophie.*

AMANDIER.

ÉTOURDERIE.

Emblème de l'étourderie, l'amandier répond le premier à l'appel du printemps. Rien n'est plus frais ni plus aimable que ce bel arbre, lorsqu'il paraît dans les premiers jours de mars, couvert de fleurs, au milieu de nos bosquets encore dépouillés. Les gelées tardives détruisent souvent les germes trop précoces de ses fruits; mais par un effet assez singulier, loin de faner ses fleurs, elles semblent leur donner un nouvel éclat. J'ai vu une avenue d'amandiers, toute blanche la veille, frappée du froid pendant la nuit, paraître couleur de rose le lendemain matin, et garder plus d'un mois cette nouvelle parure, qui ne tomba que lorsque l'arbre fut entièrement vert.

La fable donne à l'amandier une touchante origine. Elle raconte que Démophon, fils de Thésée et de Phèdre, fut jeté par une tempête, en revenant du siége de Troie, sur les côtes de Thrace, où régnait alors la belle Phyllis. Cette jeune reine accueillit le prince, s'éprit d'amour pour lui, et en fit son époux. Rappelé à Athènes par la mort de son père, Démophon promit à Phyllis de revenir dans un mois, et il fixa le moment de son retour. La tendre Phyllis compta toutes les minutes de l'absence; enfin le jour tant désiré arriva, Phyllis courut neuf fois au rivage; mais, ayant perdu tout espoir, elle y tomba morte de douleur, et fut changée en amandier. Cependant Démophon revint trois mois après; désolé, il fit un sacrifice sur les bords de la mer, pour apaiser les mânes de son amante. Elle parut sensible à son repentir et à son retour, car l'aman-

dier qui la pressait sous son écorce fleurit tout à coup ; elle prouva par ce dernier effort que la mort elle-même n'avait pu la changer.

PERVENCHE.

DOUX SOUVENIRS.

Déja les vents ont purifié l'atmosphère, disséminé sur la terre les graines des végétaux et chassé les sombres nuages; l'air est vif et pur; le ciel semble plus élevé sur nos têtes, les gazons reverdissent de toutes parts, les arbres se couvrent de bourgeons. La nature va se parer de fleurs, mais d'abord elle prépare le fond de ses tableaux; elle les couvre d'une teinte générale de verdure qui varie à l'infini, réjouit nos yeux et ouvre nos cœurs à l'espérance. Dès le mois passé nous avons trouvé, à l'abri des coteaux, la violette, la marguerite, la primevère et la fleur dorée du pissenlit. Approchons-nous maintenant de la lisière des bois; l'anémone et la per-

venche y promènent un long réseau de verdure et de fleurs : ces deux plantes amies se prêtent des charmes mutuels : l'anémone a des feuilles molles découpées profondément, et d'un vert doux ; la pervenche a les siennes toujours vertes, fermes et luisantes ; sa fleur est bleue, et celle de l'anémone est d'un blanc pur, rosé sur ses bords. Cette dernière ne dure qu'un jour; elle nous retrace les joies vives et passagères de notre enfance. La pervenche est consacrée à un bonheur plus durable ; sa couleur est celle que préfère l'amitié, et sa fleur était pour J.-J. Rousseau l'emblème des plus doux souvenirs. « J'allais, dit-il quelque part, » m'établir aux Charmettes, avec madame de Varence; en marchant, elle vit » quelque chose de bleu dans sa haie, et » me dit, voilà de la pervenche encore » en fleur. Je n'avais jamais vu de la pervenche ; je ne me baissai pas pour l'exa-

» miner; et j'ai la vue trop courte pour
» distinguer à terre les plantes de ma
» hauteur. Je jetai, seulement en pas-
» sant, un coup d'œil sur celle-là; et près
» de trente ans se sont passés sans que
» j'aie revu de la pervenche, ou que j'y
» aie fait attention. En 1764, étant à
» Cressier, avec mon ami M. du Peyrou,
» nous montions une petite montagne,
» au sommet de laquelle il a un joli sa-
» lon, qu'il appelle, avec raison, Belle-
» Vue. Je commençais alors d'herboriser
» un peu. En montant, et regardant par-
» mi les buissons, je pousse un cri de joie :
» Oh! voilà de la pervenche! Et c'en
» était en effet.» Cette plante, image
charmante d'une première affection, s'at-
tache fortement au terrain qu'elle em-
bellit; elle l'enlace tout entier de ses
flexibles rameaux; elle le couvre de
fleurs qui semblent répéter la couleur du
ciel. Ainsi, nos premiers sentimens si

vifs, si purs, si naïfs, semblent avoir une origine céleste; ils marquent nos jours, ouvrages d'un instant de bonheur, et nous leur devons nos plus doux souvenirs.

TULIPE.

DÉCLARATION D'AMOUR.

Sur les rives du Bosphore, la tulipe est l'emblème de l'inconstance; mais elle est aussi celui du plus violent amour. Telle que la nature la fait croître aux champs de Byzance, avec ses pétales de feu et son cœur brûlé, elle va dire, malgré les grilles et les verroux, à la beauté captive, qu'un amant soupire pour elle; et que, si elle daigne se montrer un moment, sa vue mettra *son visage en feu et son cœur en charbon.* Ainsi, un jeune homme naïf, sortant des mains de la nature, présente un hommage sans fard: bientôt, façonné par le monde, comme la tulipe par les mains du jardinier, il sera plus aimable, plus enjoué, il saura plaire, il aura cessé d'aimer.

La tulipe, sous le nom de tulipan ou

de turban, coiffe le front superbe de ces Turcs [1] barbares, qui adorent sa fleur et font porter des fers à la beauté. Idolâtres de sa tige élégante, et du beau vase qui la couronne, ils ne peuvent se lasser d'admirer les panaches d'or, d'argent, de pourpre, de lilas, de violet, de rouge foncé, de rose tendre, de jaune, de brun, de blanc, et de tant d'autres nuances, qui se jouent, se marient, se rejoignent, se séparent sur ses riches pétales sans jamais s'y confondre.

Dès les premiers jours du printemps, on célèbre, dans le sérail du grand-seigneur, la fête des tulipes. On dresse des échafauds, on prépare de longues galeries, on y place des gradins en amphi-

---

[1] Jardin d'hiver, ou Cabinet des fleurs, contenant vingt-six élégies les plus rares, et signalés par Jean Franeau. Un volume in-4°., imprimé à Douay en 1616.

théâtre, on les recouvre des plus riches tapis, et bientôt ils sont chargés d'un nombre infini de vases de cristal, couronnés des plus belles tulipes du monde. Le soir venu, tout s'illumine; les bougies répandent des odeurs les plus exquises, des lampions de couleurs brillent de tous côtés comme des guirlandes d'opales, d'émeraudes, de saphirs, de diamans et de rubis ; une quantité prodigieuse d'oiseaux renfermés dans des cages d'or, tous éveillés par ce spectacle, confondent leurs ramages avec les mélodieux accords des instrumens que touchent d'invisibles musiciens ; une pluie d'eau-rose rafraîchit les airs : les portes s'ouvrent, et les jeunes odalisques viennent mêler l'éclat de leurs charmes et de leurs parures à celui de cette fête enchantée.

Au centre du sérail on voit le pavillon du grand-seigneur : le sultan, noncha-

lamment étendu sur des coussins, y paraît au milieu des présens qu'étalent à ses pieds les seigneurs de sa cour; un nuage est sur son front; il voit tout d'un air farouche. Quoi! le chagrin a-t-il pénétré jusqu'à ce mortel tout-puissant? a-t-il perdu une de ses provinces? craint-il la révolte de ses fiers janissaires? non, deux pauvres esclaves ont seuls troublé son cœur. Il a cru voir, pendant les solennités de la fête, un jeune icoglan présenter une tulipe à la beauté qui le captive. Le sultan ignore les secrets réservés aux amans; cependant une inquiétude vague est entrée dans son cœur; la jalousie le tourmente et l'obsède : mais, que peut ce sentiment, que peuvent les grilles et les verroux contre l'amour? Un regard et une fleur ont suffi à ce dieu malin, pour changer un affreux sérail en un lieu de délices, et pour venger la beauté outragée par des fers.

MENYANTHE.

CALME, REPOS.

Le long de ce lac dont l'eau argentée reflète un ciel sans nuages, voyez-vous ces grappes aussi blanches que la neige? une teinte rose colore légèrement le revers de ces belles fleurs, et une touffe de filamens d'une grande délicatesse et d'une blancheur éblouissante s'échappe de ses coupes d'albâtre. Aucune expression ne peut rendre l'élégance de cette plante. Mais, pour ne jamais l'oublier, il suffit de l'avoir vue une seule fois se balancer mollement sur les bords des eaux, dont elle semble augmenter la transparence et la fraîcheur. La menyanthe ne fleurit jamais pendant les jours orageux, il lui faut du calme pour s'épanouir; mais ce calme dont elle jouit, elle semble le répandre autour d'elle.

AVRIL.

AUBÉPINE.

ESPÉRANCE.

Que tout s'anime d'espérance et de joie, l'hirondelle a paru dans les airs, le rossignol a gémi dans nos bocages, les fleurs de l'aubépine ont annoncé la durée des beaux jours. Pauvres vignerons, rassurez-vous, la froide bise ne viendra plus détruire le tendre bourgeon, espoir de vos longs travaux. Heureux laboureurs, le souffle du rude aquilon ne jaunira point vos plaines verdoyantes; vous les verrez, quand le temps sera venu, se dorer sous les rayons du soleil. Trop heureux si, en cultivant votre héritage, vous en avez marqué les bornes par une haie d'aubépine : de tristes murs ne

AVRIL.



Aubépine. Valériane.

Espoir. Facilité.

L'espoir rend tout facile.

viendront point vous attrister. La verdure, les fleurs et les fruits vont tour à tour réjouir vos yeux ; sans cesse environné de brillans concerts, vous verrez le pinson, la fauvette, le chardonneret, le rossignol et le tarin embellir votre enclos au retour de leurs longs voyages ; accueillez avec joie ces hôtes charmans, ils viennent pour vous servir et non pour vous dépouiller. La chenille qui ravage vos arbres, le ver qui pique vos fruits, voilà la seule pâture qu'ils destinent à leurs familles. L'hiver, attiré par les snélas éclatantes qu'une main trop économe n'aura pas recueillies [1], vous verrez le merle et la grive, dont les tardives amours auront empêché le départ ; ils vous apprendront qu'il ne faut rien craindre des rigueurs du froid, car une saison

---

[1] Les snélas sont les fruits de l'aubépine, on en peut faire une boisson agréable.

trop dure les éloigne toujours de nos champs ; mais alors même ils ne sont point abandonnés : l'aimable rouge-gorge, quittant ses bois solitaires s'approchera peut-être de vos rustiques foyers. Surtout que vos enfans n'attentent point à sa liberté ; qu'à la vue de sa confiance et de son malheur, leurs cœurs s'ouvrent à la pitié, que leurs petites mains s'avancent avec précaution pour soulager la misère d'un pauvre oiseau. Hélas ! il ne demande que quelques miettes inutiles. Que vos enfans les lui accordent, il ne faut souvent qu'une bonne action pour faire germer la vertu dans de jeunes âmes.

Les Troglodites, qui rappelèrent l'âge d'or sur la terre par des mœurs simples, couvraient en riant les parens que la mort leur avait enlevés de branches d'aubépine, car ils regardaient la mort comme l'aurore d'une vie où on ne se séparerait plus. A Athènes, de jeunes

filles portaient aux noces de leurs compagnes des branches d'aubépine, l'autel de l'hyménée était éclairé par des torches faites du bois de cet arbuste, qui, comme l'on voit, a toujours été l'emblème de l'espérance.

Il nous annonce les beaux jours, il promettait aux belles Grecques d'heureux mariages, et aux sages Troglodites une vie immortelle.

L'homme se traîne, hélas! de malheurs en malheurs;
Par sa mère enfanté dans le sein des alarmes,
A ses gémissemens répondant par ses larmes,
Il entre dans le monde escorté de douleurs :
L'espérance en ses bras le prend, sèche ses pleurs,
Et le berce et l'endort. [1]

---

[1] Poëme de l'*Espérance* de Saint-Victor.

PRIMEVÈRE.

PREMIÈRE JEUNESSE.

Les houpes safranées de la primevère nous annoncent l'époque de l'année où l'hiver, en se retirant, voit les bords de son manteau de neige ornés d'une broderie de verdure et de fleurs. Ce n'est plus la saison des frimas, ce n'est pas encore celle des beaux jours. Ainsi une jeune fille balance quelques instans entre l'enfance et la jeunesse. A peine la timide Aglaé a vu naître son quinzième printemps, elle voudrait encore, mais elle ne peut plus, partager les jeux folâtres de ses jeunes compagnes. Cependant elle les contemple, et son cœur brûle de les suivre, elle voudrait à leur exemple réunir les fleurs de la primevère pour en former ces boules parfumées qu'on se jette, qu'on reçoit et

qu'on se jette encore. Mais un dégoût qu'elle ne peut vaincre éloigne du cœur de cette jeune beauté les innocentes joies. Une pâleur touchante se répand sur son front, sa tête se penche, son cœur languit et soupire, il souhaite, il redoute un bien qu'il ignore; elle a ouï-dire que, comme le printemps succède à l'hiver, les plaisirs de l'amour succèdent à ceux de l'enfance. Pauvre fille, tu les connaîtras, ces plaisirs toujours mêlés d'amertume et de pleurs, le retour de la primevère te les annonce aujourd'hui, mais cette fleur te dit aussi que l'heureux temps de l'enfance ne peut plus revenir pour toi. Hélas! dans quelques années elle reviendra te dire encore que l'amour et la jeunesse ont fui sans retour.

MYRTE.

AMOUR.

Le chêne, de tout temps, fut consacré à Jupiter, le laurier à Apollon, l'olivier à Minerve, et le myrte à Vénus. Une verdure perpétuelle, des branches souples, parfumées, chargées de fleurs, et qui semblent destinées à parer le front de l'Amour, ont valu au myrte l'honneur d'être l'arbre de Vénus. A Rome, le premier temple de cette déesse fut environné d'un bosquet de myrte; en Grèce, elle était adorée sous le nom de Myrtie. Quand Vénus parut au sein des ondes, les Heures allèrent au-devant d'elle, et lui présentèrent une écharpe de mille couleurs et une guirlande de myrte. Après sa victoire sur Pallas et Junon, elle fut couronnée de myrte par les Amours. Surprise un jour, en sortant du bain, par

une troupe de satyres, elle se réfugia derrière un buisson de myrte : ce fut aussi avec des branches de cet arbre qu'elle se vengea de l'audacieuse Psyché, qui avait osé comparer sa beauté passagère à une beauté immortelle : depuis lors la guirlande des Amours a quelquefois orné le front du guerrier. Après l'enlèvement des Sabines, les Romains se couronnèrent de myrte en l'honneur de Vénus guerrière, de Vénus victorieuse : cette couronne partagea ensuite les priviléges du laurier, et brilla sur le front des triomphateurs. L'aïeul du second Africain vinquit les Corses, et ne parut plus aux jeux publics sans une couronne de myrte.

Aujourd'hui qu'on ne triomphe plus au Capitole, les dames romaines ont conservé un goût très-vif pour ce joli arbuste ; elles préfèrent son odeur à celle des plus précieuses essences, et elles versent dans leurs bains une eau distillée de

ses feuilles, persuadées que l'arbre de Vénus est favorable à la beauté. Si les anciens ont eu cette idée, si l'arbre de Vénus était encore pour eux l'arbre des amours, c'est qu'ils avaient observé que le myrte, en s'emparant d'un terrain, en écarte toutes les autres plantes. Ainsi l'amour, maître d'un cœur, n'y laisse de place pour aucun autre sentiment.

ACANTHE.

LES ARTS.

L'ACANTHE se plaît dans les pays chauds, le long des grands fleuves.

Le Nil du vert acanthe admire le feuillage.

Cependant il croît facilement dans nos climats : et Pline assure que c'est une *herbe de jardin qui sert merveilleusement bien à les vigneter et historier en verdure* [1]. Les anciens, si pleins de goût, ornaient leurs meubles, leurs vases et leurs vêtemens précieux de ses feuilles si agréablement découpées. Virgile dit que la robe d'Hélène était brodée d'une guirlande d'acanthe en relief. Ce poëte divin veut-il louer un ouvrage de grand prix, c'est encore d'acanthe qu'il le décore.

---

[1] Traduction de Dupinet.

Du même Alcimédon je garde un même ouvrage ;
L'anse de chaque vase offre à l'œil enchanté
De la plus souple acanthe un feuillage imité. [1]

Ce charmant modèle des arts est devenu leur emblème, et il pourrait l'être aussi du génie, qui fait qu'on y excelle. Si quelque obstacle s'oppose à l'accroissement de l'acanthe, on le voit redoubler ses forces et végéter avec une nouvelle vigueur. Ainsi, le génie s'élève et s'accroît par les obstacles mêmes qu'il ne saurait vaincre.

On raconte que l'architecte Callimaque, en passant auprès du tombeau d'une jeune fille, morte peu de jours avant un heureux mariage, ému d'une tendre pitié, s'approcha pour y jeter des fleurs. Une offrande avait précédé la sienne. La nourrice de cette jeune fille, rassemblant les

---

[1] Langeac, traduction des *Bucoliques* de Virgile.

fleurs et le voile qui devaient servir à la parer le jour de ses noces, les plaça dans un petit panier, et mit le panier auprès du tombeau, sur une plante d'acanthe, puis elle le recouvrit d'une large tuile. Au printemps suivant, les feuilles d'acanthe entourèrent le panier; mais, arrêtées par les bords de la tuile, elles se recourbèrent, et s'arrondirent vers leurs extrémités. Callimaque, surpris de cette décoration champêtre, qui semblait l'ouvrage des Grâces en pleurs, en fit le chapiteau de la colonne corinthienne; charmant ornement que nous admirons et que nous imitons encore.

BUGLOSSE.

MENSONGE.

Les ruines d'une maison
Se peuvent réparer ; que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage ? [1]

Le plus spirituel de nos moralistes, Labruyère a dit : « Si les femmes étaient » telles naturellement, qu'elles le de- » viennent par artifice, qu'elles perdis- » sent en un moment toute la fraîcheur de » leur teint, qu'elles eussent le visage » aussi allumé et aussi plombé qu'elles » se le font par le rouge et par la pein- » ture dont elles se fardent, elles seraient » inconsolables.»

Cette vérité me paraît incontestable; et cependant, du nord au midi, de l'o-

---

[1] La Fontaine.

rient à l'occident, chez les peuples sauvages, chez les nations policées, le goût de se farder est universel. L'Arabe vagabonde, la Turque sédentaire, la belle Persane, la Chinoise au petit pied, la Russe au teint frais, la flegmatique Anglaise, l'indolente Créole, et la Française vive et légère; toutes les femmes du monde veulent plaire, et toutes aiment à se farder. Ce goût bizarre règne au désert comme au sérail. Duperron raconte qu'une jeune sauvage, voulant attirer ses regards, prit furtivement un morceau de charbon, fut le piler dans un coin, s'en frotta les joues, et revint avec un air triomphant, comme si cet ornement l'avait rendue plus sûre de l'effet de ses charmes. M. Castellan, dans ses lettres sur la Grèce et sur l'Hellespont, trace, à peu près ainsi, le portrait d'une princesse grecque qu'il peignit

à Constantinople. Ce n'était point, dit-il, la beauté idéale que j'avais rêvée. Ses yeux noirs, bien fendus et à fleur de tête, avaient l'éclat du diamant; mais ses paupières noircies en gâtaient l'expression. Ses sourcils, joints par une teinture, donnaient une sorte de dureté à son regard. Sa bouche, très-petite et fortement colorée, pouvait être embellie par le sourire, mais je n'eus jamais la satisfaction de l'y voir naître. Ses joues étaient couvertes d'un rouge très-foncé, et des mouches, taillées en croissant, défiguraient son visage Qu'on imagine enfin l'immobilité parfaite de son maintien, le sérieux glacial de sa physionomie, et on croira que j'ai voulu représenter une madone italienne. Ainsi le désir de plaire égare également la fille du désert et la belle odalisque. Le plus haut point de la civilisation, est celui

qui nous ramène à la nature et au bon goût qui jamais ne s'en écarte. C'est lui qui inspira La Fontaine, lorsqu'il traça le portrait de la mère des amours.

Rien ne manque à Vénus, ni les lis, ni les roses,
Ni le mélange exquis des plus aimables choses,
Ni ce charme secret dont l'œil est enchanté,
Ni la grâce, plus belle encore que la beauté.[1]

Vénus elle-même n'était point sans artifice. Qu'il soit donc permis à la beauté d'en user quelquefois; mais que la vérité perce encore au travers d'un léger mensonge, et qu'un peu de rouge soit à la beauté mélancolique ce que le sourire est aux lèvres d'une mère souffrante qui veut voiler sa peine à ses enfans, ou

[1] Poëme d'*Adonis*.

la dérober aux yeux de la stupide indifférence.

On a fait de la buglosse l'emblème du mensonge, parce que sa racine sert à la composition de plusieurs sortes de fards. Celui dont elle est la base, est peut-être le plus ancien et le moins dangereux de tous. Il réunit même plusieurs avantages, il dure quelques jours sans s'effacer, l'eau le ranime comme les couleurs naturelles, et il ne fane point la peau qu'il embellit.

Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine. [1]

Rien ne saurait l'imiter, et l'art la détruit sans retour. Voulons-nous plaire long-temps, voulons-nous plaire tou-

---

[1] Voltaire, *Henriade*.

jours, écartons le mensonge de nos cœurs, de nos lèvres et de notre visage, et répétons sans cesse avec le poëte :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

BUGRANE, ARRÊTE-BOEUF.

OBSTACLE.

Un charme magique qu'aucune parole ne saurait exprimer, accompagne chaque matin l'aurore d'un beau jour. A l'aspect d'un si doux spectacle, le cœur le plus froid se sent pénétré de reconnaissance, l'imagination éteinte se rallume, et tout ce qui la frappe alors la touche, la pénètre, et se revêt pour elle des plus aimables formes.

Dans une de ces délicieuses matinées du printemps, égarée sur les bords de la Meuse, sans soin et sans parure, je goûtais ce bonheur indéfinissable que l'aube matinale apporte au laboureur pour le consoler chaque matin des peines de la veille, et le préparer aux travaux du jour. Assise au pied d'un saule, je sen-

tais tomber la rosée, lorsque tout à coup je vis à quelques pas de moi un beau vieillard qui s'appuyait en souriant sur l'épaule d'un jeune adolescent blond, vif et charmant, comme devait l'être l'amant de Psyché. Arrêtés sous l'arbre voisin, tous deux ils considéraient de jeunes laboureurs, dont l'un, guidant le soc de sa charrue, ouvrait la terre, tandis que l'autre dirigeait quatre bœufs vigoureux, aidés de deux forts chevaux, qui, en avançant d'un pas égal et lent, traçaient dans la plaine de longs et vastes sillons. Tout à coup l'attelage fait de vains efforts, il s'arrête comme enchaîné par une invisible main. Le fouet le presse, les traits se tendent, mais en vain. Les bœufs et les chevaux ne sauraient avancer. Mon père, dit le jeune homme, la charrue a sans doute rencontré la pointe d'un rocher ou la racine d'un vieux chêne, car qui pourrait

arrêter des animaux si forts et si courageux. Une bien faible plante sans doute, répartit le vieillard, mais à laquelle on a laissé pousser de profondes racines; regarde à tes pieds, vois ces humbles rameaux couverts de jolies fleurs roses et papilionacées; n'y porte pas la main, car ces fleurs couvrent des épines longues et cruelles; ce sont les racines de cette tige, si frêle en apparence, qui arrêtent, comme tu le vois, l'effort de ces deux hommes et de ce puissant attelage. Mais regarde, les voilà qui redoublent d'efforts, l'obstacle est rompu, la plante est déracinée. Cette plante, mon fils, est une bugrane, appelée vulgairement arrête-bœuf, avec ses jolies fleurs, ses longues épines et ses racines profondes; c'est la syrène des champs et l'emblème des obstacles que le vice oppose à la vertu. Souvent, comme elle, le vice nous attire par une apparence aimable, et nous

arrête par d'invisibles chaînes. Pour en triompher toujours, souviens-toi, mon fils, qu'il faut une volonté ferme ; avec elle la vertu et le génie ne connaissent point d'obstacles. Mon père, reprit le jeune homme, je n'oublierai jamais la leçon que votre expérience donne à ma jeunesse. Chaque jour je m'en souviendrai en voyant lever le soleil. A ces mots, le vieillard et son fils s'éloignèrent, mais leurs discours restèrent gravés dans mon cœur. Combien de fois, faible et agitée, je me suis rassurée contre moi-même, en répétant ces paroles du vieillard, *la vertu ne connaît point d'obstacles.*

CHÈVRE-FEUILLE DES JARDINS.

LIENS D'AMOUR.

La faiblesse plaît à la force, et souvent elle lui prête ses grâces. J'ai quelquefois vu un jeune chèvre-feuille attacher amoureusement ses tiges souples et délicates au tronc noueux d'un vieux chêne; on eût dit que ce faible arbrisseau voulait, en s'élançant dans les airs, surpasser en hauteur le roi des forêts; mais bientôt, comme si ses efforts eussent été inutiles, on le voyait retomber avec grâce et environner le front de son ami de doux festons et de guirlandes parfumées. Ainsi l'amour se plaît quelquefois à unir une timide bergère à un superbe guerrier. Malheureuse Desdemona! c'est l'admiration que t'inspirent le courage et la force, c'est aussi le sen-

timent de ta faiblesse qui attache ton cœur au terrible Othello; mais la jalousie vient te frapper sur le sein même de celui qui devait te protéger. Voluptueuse Cléopâtre, tu subjuguas le fier Antoine, et le sort n'épargna ni tes charmes, ni la grandeur de ton soutien. Renversés du même coup, on vous vit tomber et mourir ensemble. Et toi, humble et douce Lavallière, l'amour du plus grand roi put seul subjuguer ton faible cœur et l'arracher à la vertu. Pauvre liane, le vent de l'inconstance te priva bientôt de ce cher appui, mais tu ne rampas jamais sur la terre; ton noble cœur, élevant ses affections vers le ciel, fut porter son tendre hommage à celui seul qui est digne d'un immortel amour.

LUZERNE.

VIE.

La luzerne occupe long-temps le même terrain; mais, quand elle l'abandonne, c'est pour toujours. Voilà sans doute pourquoi on en a fait l'emblème de la vie.

Rien n'est plus charmant qu'un champ de luzerne en fleur. Il se déroule aux yeux comme un long tapis vert glacé de violet. Chérie du cultivateur, cette plante lui prodigue d'abondantes récoltes, sans en exiger aucun soin. On la fauche, elle renaît. A son aspect, la génisse se réjouit; aimée de la brebis, elle fait les délices de la chèvre et la joie du cheval. Originaire de nos climats, ce doux présent nous vient immédiatement du ciel. Nous le possédons sans efforts, nous en jouissons sans attention, sans reconnais-

sance. Souvent nous lui préférons une fleur qui n'a d'autre mérite qu'un éclat passager. Ainsi nous quittons trop souvent un bonheur certain, pour courir après de vains plaisirs qui fuient et s'envolent aussi.

MAI.

MUGUET DE MAI, LIS DES VALLÉES.

RETOUR DU BONHEUR.

Le muguet aime le creux des vallons, l'ombre des chênes, le bord des ruisseaux : dès les premiers jours de mai ses fleurs d'ivoire s'entr'ouvrent, et versent leurs parfums dans les airs. A ce signal, le rossignol quitte nos haies et nos buissons, et va chercher au sein des forêts une compagne, une solitude, et un écho qui réponde à sa voix : guidé par le parfum du lis des vallées, le charmant oiseau a bientôt choisi son asile ; il s'y établit, en chasse ses rivaux, et y célèbre, par des chants mélodieux, la solitude, l'amour et la fleur, qui, chaque année, lui annonce le retour du bonheur.



Muguet.

Retour du Bonheur

TROËNE.

DÉFENSE.

Pourquoi, disait une jeune mère de famille au vénérable pasteur de son village, n'avez-vous pas planté une forte palissade d'épines à la place de cette haie de troëne fleuri qui entoure votre jardin? Le pasteur lui répondit : Lorsque vous défendez à votre fils un plaisir dangereux, la défense s'embellit sur vos lèvres d'un tendre sourire, votre regard le caresse; et, s'il se mutine, votre main maternelle lui offre aussitôt un joujou qui le console : de même la haie du pasteur doit éloigner les indiscrets, ne blesser personne, et offrir des fleurs à ceux même qu'elle repousse.

BRUYÈRE COMMUNE.

SOLITUDE.

Les prairies se couvriront toujours de fleurs, les plaines de moissons, les coteaux de pampres verts, et les montagnes de sombres forêts.

Heureux bergers! vous pouvez danser dans la prairie, vous couronner des épis de Cérès, vous enivrer des dons de Bacchus, et vous reposer à l'ombre des forêts; vous le pouvez, car tout est joie pour les heureux.

Pour moi, guidée par la mélancolie, je porterai mes pas vers ces lieux écartés, que l'humble bruyère, amante de la solitude, dispute aux travaux des hommes: là, assise à l'ombre d'un genêt, je me livrerai à mes sombres pensées, et bientôt je verrai accourir de toutes parts des êtres malheureux, souffrans, affligés com-

me moi. La perdrix, chassée de nos guérets, après avoir perdu sa jeune famille; la biche, poursuivie par les chiens; le lièvre aux abois, le lapin timide, effrayés d'abord à mon aspect, s'accoutumeront enfin à mes larmes; peut-être même viendront-ils jusqu'à mes pieds chercher un abri contre la persécution des hommes! Vous m'entourerez aussi, laborieuses abeilles; si je dérobe une seule tige de bruyère à vos solitudes, vous viendrez jusque dans mes mains puiser le miel que vous recueillez, hélas! pour d'autres que pour vous. Et vous, bruyantes gélinottes, à la voix éclatante! vous mesurerez, pour vous et pour moi, le temps qui s'enfuit, sans laisser aux déserts ni traces ni regrets. Douces colombes, tendres rossignols! vos gémissemens et vos soupirs sont faits pour les bosquets parfumés; mais je ne puis plus rêver à leur ombre; la voix du désert

vous glace; elle a pour moi des charmes: aux premières clartés de la lune, cette voix lugubre retentira dans les airs. Roi de ces solitudes, le hibou sortira du tronc caverneux d'un vieux chêne; perché sur les branches qui cachent son palais de mousse, sa voix effraie l'amante craintive, qui compte les heures de l'absence; elle fait trembler la mère qui veille auprès du lit où la fièvre retient son unique enfant; mais elle console le malheureux qui a cédé à la tombe tout ce qu'il aimait sur la terre.... Souvent cette voix lugubre te réveilla, infortuné Young! pour te parler de la mort et de l'éternité: souvent elle me réveille aussi; et si, comme à toi, elle ne m'inspire pas des chants sublimes, comme à toi elle m'inspire le dégoût du monde et l'amour de la solitude.

NARCISSE.

ÉGOÏSME.

Le narcisse des poëtes répand une douce odeur ; il porte une couronne d'or au centre d'une large fleur, toujours blanche comme l'ivoire, et légèrement inclinée : cette plante paraît naturelle à nos climats ; elle aime l'ombre et la fraîcheur des eaux.

Les anciens voyaient dans cette fleur la métamorphose d'un jeune berger qu'amour punit de son indifférence par un fatal égarement. Mille nymphes aimèrent le beau Narcisse, et connurent le supplice d'aimer sans retour. Écho, la triste Écho, fut méprisée par cet ingrat : elle était belle alors, mais la douleur et la honte effacèrent sa beauté ; une affreuse maigreur se répandit sur tout son corps ; les dieux en eurent pitié ; ils chan-

gèrent ses os en pierres, mais ils ne purent guérir son âme, qui gémit encore dans les lieux écartés, où tant de fois elle suivit le cruel qui ne put l'aimer.

Fatigué par l'exercice de la chasse, et par la chaleur qui desséchait la terre, le beau Narcisse se reposa un jour sur un épais gazon, au bord d'une fontaine dont les eaux limpides n'avaient jamais été troublées : le berger, attiré par la fraîcheur, veut se désaltérer; il se penche vers le pur cristal de cette onde perfide; il se voit, il s'admire, et reste si frappé de son image, que, les yeux fixés sur cet ombre, il perd tout mouvement, et semble une statue attachée sur la rive. Amour, qui se venge d'un cœur rebelle, embellit cette image de tous les feux qu'elle inspire; puis il se rit d'une si folle erreur, abandonnant sa victime au délire qui doit la consumer. Écho, seule, fut témoin de sa peine, de ses larmes, de

ses soupirs, des vœux insensés qu'il s'adressait à lui-même. Sensible encore, la nymphe répondit à ses plaintes, et redit son dernier adieu, qui ne fut pas pour elle ; même en expirant, le malheureux cherchait encore au fond des eaux l'erreur qui l'avait charmé ; on assure même, qu'en descendant aux enfers, il la redemanda aux eaux ténébreuses du Styx, des bords duquel rien ne put le détacher. Les naïades, ses sœurs, déplorèrent sa perte, et couvrirent son corps de leurs longues chevelures ; elles prièrent les dryades d'élever un bûcher pour ses funérailles. Écho suivait ses nymphes, et redisait leurs plaintes d'une voix désolée : le bûcher s'élève, mais le corps qu'il doit mettre en cendre n'existe plus ; on ne trouve à sa place qu'une fleur pâle et mélancolique, qui se penche sur l'eau des fontaines comme Narcisse sur celles du Styx.

Depuis ce jour les Euménides parent leurs fronts terribles d'une couronne de ces fleurs, qu'elles ont consacrées elles-mêmes à l'égoïsme, qui est de toutes les fureurs la plus triste et la plus funeste.

TILLEUL.

AMOUR CONJUGAL.

Baucis fut changée en tilleul. Le tilleul est l'emblème de l'amour conjugal. En jetant un coup d'œil sur les plantes consacrées par la mythologie des anciens, on ne peut se lasser d'admirer avec quelle justesse ils ont su rapprocher les qualités de la plante de celle du personnage qu'elle devait représenter. La beauté, la grâce, la simplicité, une douceur extrême, un luxe innocent, tels seront dans tous les siècles les attributs et les perfections d'une tendre épouse. Toutes ces qualités, on les trouve réunies dans le tilleul, qui se couvre chaque printemps d'une si douce verdure, qui répand de si douces odeurs, qui prodigue aux jeunes abeilles le miel de ses fleurs et aux mères de famille ses flexibles rameaux, dont elles

savent faire tant de jolis ouvrages. Tout est utile dans ce bel arbre : on boit l'infusion de ses fleurs, on file son écorce, on en fait des toiles, des cordes et des chapeaux. Les Grecs en faisaient du papier rejoint par lames comme celui du papyrus. J'ai vu du papier de cette écorce fabriquée à notre manière, qu'on aurait pris pour du satin blanc. Mais essaierai-je de peindre les effets ravissans de son beau feuillage, lorsque tout frais encore on le voit doucement tourmenté par les vents qui y creusent des voûtes, des cavernes de verdure? On dirait que ces jeunes feuilles ont été coupées dans une étoffe plus douce, plus brillante et plus souple que la soie, dont elles ont les heureux reflets. Jamais on ne se lasse de contempler ce vaste ombrage; toujours on voudrait se reposer à son abri, écouter ses murmures, respirer ses parfums. Le superbe marronier, l'acacia

si léger ont disputé un moment au tilleul sa place dans les avenues et les promenades publiques. Mais rien ne saurait l'en bannir. Qu'il soit à jamais l'ornement des jardins du riche, et le bienfaiteur du pauvre auquel il donne des étoffes, des meubles, des chaussures.

L'ombre, l'été ; l'hiver, les plaisirs du foyer.

Qu'il soit l'exemple des épouses en leur rappelant sans cesse que Baucis en fut le modèle.

Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne ;
On les va voir encore, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen amour leur fit goûter.
Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans. [1]

---

[1] La Fontaine, *Philémon et Baucis.*

FRAISES.

BONTÉ PARFAITE.

Un de nos plus illustres écrivains conçut le projet d'écrire une histoire générale de la nature, à l'imitation des anciens et de plusieurs modernes. Un fraisier, qui par hasard avait cru sur sa fenêtre, le détourna de ce vaste dessein ; il observa ce fraisier, et il y découvrit tant de merveilles, qu'il vit bien que l'étude d'une seule plante et de ses habitans suffisait pour remplir la vie de plusieurs savans. Il quitta donc son projet et renonça à donner un titre ambitieux à son ouvrage, qu'il se contenta d'appeler modestement *études de la nature*. C'est dans ce livre, digne de Pline et de Platon, qu'il faut prendre le goût de l'observation, celui de la bonne littérature ; et c'est là surtout qu'il faut lire l'histoire du fraisier. Cette humble

plante se plaît dans nos bois et couvre leurs lisières de ces fruits délicieux qui appartiennent à tous ceux qui veulent les cueillir. C'est un don charmant que la nature a soustrait au droit exclusif de la propriété, et qu'elle se plaît à rendre commun à tous ses enfans. Les fleurs du fraisier forment de jolis bouquets; mais quelle est la main barbare qui voudrait en les cueillant dérober leurs fruits à l'avenir? C'est surtout au milieu des glaciers des Alpes qu'on aime à retrouver ces fruits dans toutes les saisons. Lorsque le voyageur, brûlé du soleil, accablé de fatigue sur ces rochers aussi vieux que le monde, au milieu de ces forêts de mélèses à moitié renversées par des avalanches, cherche vainement une cabane pour se reposer, une fontaine pour se rafraîchir, il voit tout à coup sortir, du milieu des rochers, des troupes de jeunes filles qui s'avancent vers lui avec des corbeilles de

fraises parfumées; elles apparaissent sur toutes les hauteurs, au fond de tous les précipices. Il semble que chaque rocher, chaque arbre, soit gardé par une de ces nymphes que le Tasse plaçait à la porte du jardin d'Armide. Aussi séduisantes et moins dangereuses, les jeunes paysannes de la Suisse, en offrant leurs charmantes corbeilles au voyageur, loin d'arrêter ses pas, lui donnent des forces pour s'éloigner d'elles.

Le savant Linnée fut guéri de fréquentes attaques de goutte par l'usage des fraises. Souvent ce fruit a rendu la santé à des malades abandonnés de tous les médecins. On en compose mille délicieux sorbets; ils font les délices des meilleures tables, et tout le luxe des champêtres repas. Partout ces baies charmantes, qui le disputent en fraîcheur et en parfum au bouton de la plus belle des fleurs, flattent la vue, le goût et l'odorat. Cependant il y a des

êtres assez disgraciés pour haïr les fraises, et s'évanouir à la vue d'une rose. Faut-il s'en étonner puisqu'on voit de certaines personnes pâlir au récit d'une belle action, comme si l'inspiration de la vertu leur était un reproche. Heureusement ces tristes exceptions n'ôtent rien au charme de la vertu, à la beauté de la rose, ni à la bonté parfaite du plus charmant des fruits.

THYM.

ACTIVITÉ.

Des mouches de toutes les formes, des scarabées de toutes les couleurs, les diligentes abeilles, les papillons légers, environnent sans cesse les touffes fleuries du thym. Peut-être que cette humble plante paraît à ces légers habitans de l'air, qui ne vivent qu'un printemps, comme un arbre immense aussi vieux que la terre, couvert d'une verdure éternelle sur laquelle ces fleurs brillent comme de superbes amphores, toutes pleines de miel à leur usage.

Les Grecs regardaient le thym comme le symbole de l'activité; sans doute ils avaient observé que son parfum, qui fortifie le cerveau, est très-salutaire aux vieillards auxquels il rend de l'énergie, de la souplesse et de la vigueur.

L'activité est une vertu guerrière qui toujours s'associe avec le véritable courage. C'est pour cela qu'autrefois les belles brodaient souvent, sur l'écharpe de leurs chevaliers, une abeille bourdonnant autour d'une branche de thym. Ce double symbole disait encore que celui qui l'avait adopté, mêlerait la douceur à toutes ses actions.

VALÉRIANE ROUGE.

FACILITÉ.

La valériane à fleurs rouges est assez nouvellement descendue des Alpes dans nos jardins. Sa parure est brillante, mais toujours un peu en désordre. Cette fille des montagnes conserve au milieu de nos fleurs cultivées un port rustique qui lui donne un peu l'air d'une parvenue; cependant cette beauté sauvage doit sa fortune à son mérite; sa racine est excellente contre la plupart des maladies qu'engendre la mollesse; son infusion fortifie la vue, ranime les esprits, éloigne la mélancolie; ses fleurs durent presque toute l'année; la culture les embellit, mais elles ne dédaignent jamais leur champêtre origine, et on les voit quitter nos plates-bandes

pour parer les flancs d'une aride colline, ou la cime d'un mur abandonné. Les valérianes de nos bois et celles de nos prairies ont autant de vertus et de beautés que la valériane rouge; mais la main du jardinier les néglige, parce qu'elles manquent de l'heureuse facilité qui distingue celle des Alpes.

ÉTÉ.

JUIN.

—

SUR LES ROSES.

Qui jamais a su chanter et n'a pas chanté la rose ? Les poëtes n'ont pu exagérer sa beauté, ni parfaire son éloge : ils l'ont appelée, avec justice, fille du ciel, ornement de la terre, gloire du printemps ; mais quelle expression a jamais rendu les charmes de cette belle fleur, son ensemble voluptueux et sa grâce divine ? Quand elle s'entr'ouvre, l'œil suit avec délice ses harmonieux contours. Mais comment décrire les portions sphériques qui la composent, les teintes séduisantes qui la colorent, le doux parfum qu'elle exhale ?

JUIN.



Chèvrefeuille.

Liens d'Amour.

Voyez-la au printemps s'élever mollement sur son élégant feuillage, environnée de ses nombreux boutons ; on dirait que la reine des fleurs se joue avec l'air qui l'agite, qu'elle se pare des gouttes de la rosée qui la baignent, qu'elle sourit aux rayons du soleil qui l'entr'ouvrent : on dirait que la nature s'est épuisée pour lui prodiguer à l'envi la fraîcheur, la beauté des formes, le parfum, l'éclat et la grâce. La rose embellit toute la terre : elle est la plus commune des fleurs. Le jour où sa beauté s'accomplit, on la voit mourir ; mais chaque printemps nous la rend fraîche et nouvelle. Les poëtes ont eu beau la chanter, ils n'ont point vieilli son éloge, et son nom seul rajeunit leurs ouvrages. Emblème de tous les âges, interprète de tous nos sentimens, la rose se mêle à nos fêtes, à nos joies, à nos douleurs. L'aimable gaieté s'en couronne, la chaste pudeur emprunte son doux incar-

nat; on lui compare la beauté, on la donne pour prix à la vertu, elle est l'image de la jeunesse, de l'innocence et du plaisir; elle appartient à Vénus, et, rivale de la beauté même, la rose possède, comme elle, *la grâce, plus belle encore que la beauté.*

Anacréon, le poëte des amours, a célébré la rose, et pour la bien louer, il ne faut qu'emprunter ses chants.

Des fleurs, je chante la plus belle,
La rose, trésor du printemps;
Thaïs, à ma chanson nouvelle
Viens mêler tes aimables chants.
Des humains la foule charmée
Admire ce don précieux,
Et la pure haleine des dieux
De ses parfums est embaumée.
Dans la saison chère aux amours,
Des grâces la troupe riante,
Pour en composer ses atours,
Va cueillir la rose naissante;
Vénus, empruntant ses couleurs,
En paraît encore plus charmante;
La rose est chère aux doctes sœurs,

Et le poëte heureux la chante;
Dans le buisson, pour la saisir,
La main glisse et brave l'épine;
Qu'il est doux alors de cueillir
De l'amour la fleur purpurine,
Et dans un ravissant loisir
D'en savourer l'odeur divine!
Des festins la rose est l'honneur;
Et dans ces jours où le buveur
Livre à Bacchus son âme entière,
Pour lui, moins douce est la lumière
Que ne l'est cette aimable fleur.
Sans la rose, que peut-on faire?
Des sages qu'Apollon préfère
Lisez les vers harmonieux;
Elle teint les doigts de l'Aurore;
Des nymphes le bras gracieux
Lui doit l'éclat qui le décore,
Et des plus tendres de ses feux
Vénus entière se colore.
Dans nos maux sa vertu souvent
Fut utile au dieu d'Épidaure,
Et ses guirlandes sont encore
Des morts le dernier ornement.
Bien que le temps lui fasse outrage,
La rose orne encore le bocage,
Et jusqu'à son dernier moment
A les parfums de son jeune âge.
Me faut-il raconter comment

La terre fit ce bel ouvrage ?
Alors que, glissant sur les flots,
Sortit du sein de l'onde émue
La belle reine de Paphos,
Cypris, rougissant d'être nue;
Quand, du cerveau du roi des cieux,
Terrible et respirant la guerre,
S'élança la déesse altière
Dont l'aspect fit trembler les Dieux;
Cybèle, à ce double prodige,
N'opposa, pour charmer les yeux,
Qu'un bouton et sa jeune tige.
L'Olympe en le voyant sourit,
Et sur la plante répandit
Du nectar la douce rosée;
Des parfums du ciel arrosée,
Soudain fraîche et majestueuse
Parut sur la branche épineuse
La rose que Bacchus chérit.[1]

---

[1] *Anacréon*, traduction de M. de Saint-Victor.

UNE FEUILLE DE ROSE.

JAMAIS JE N'IMPORTUNE.

Il y avait, à Amadan, une académie dont les statuts étaient conçus en ces termes : « Les académiciens penseront beaucoup, écriront peu, et parleront le moins possible. » Le docteur Zeb, fameux dans tout l'Orient, apprit qu'il vaquait une place à cette académie : il accourt pour l'obtenir; malheureusement il arrive trop tard. L'académie fut désolée : elle venait d'accorder à la puissance ce qui appartenait au mérite. Le président, ne sachant comment exprimer un refus qui faisait rougir l'assemblée, se fit apporter une coupe qu'il remplit d'eau si exactement, qu'une goutte de plus l'eût fait déborder. Le savant solliciteur comprit, par cet emblème, qu'il n'y avait plus de place

pour lui : il se retirait tristement, lorsqu'il aperçut une feuille de rose à ses pieds. A cette vue, il reprend courage; il prend la feuille de rose, et la pose si délicatement sur l'eau que renfermait la coupe, qu'il ne s'en échappa pas une seule goutte. A ce trait ingénieux, tout le monde battit des mains, et le docteur fut reçu, par acclamation, au nombre des silencieux académiciens.

Origine des rosières.

UNE COURONNE DE ROSES.

RÉCOMPENSE DE LA VERTU.

Saint Médard, évêque de Noyon, né à Salency, d'une illustre famille, institua, aux lieux de sa naissance, le prix le plus touchant que la tendre piété ait jamais offert à la vertu. Ce prix est une simple couronne de roses; mais, pour l'obtenir, il faut que toutes vos rivales, toutes les filles du village, vous reconnaissent pour la plus soumise, la plus modeste et la plus sage. La sœur même de saint Médard fut nommée en 532, d'une commune voix, première rosière de Salency : elle reçut sa couronne des mains du fondateur, et elle la légua, avec l'exemple de ses vertus, aux compagnes de son enfance. Les siècles qui ont ren-

versé tant d'empires, qui ont brisé le sceptre de tant de rois, ont respecté la couronne de Salency : elle a passé de protecteurs en protecteurs, sur le front de l'innocence ; puisse-t-elle la couronner toujours, et mériter le bonheur à toutes celles qui l'obtiendront ! Lorsque M. de Fontanes chantait les vergers, et n'était que poëte, il a dit :

Hélas ! belle rosière,
D'autres amis des mœurs doteront la chaumière,
Mes présens ne sont point une ferme, un troupeau,
Mais je puis d'une rose embellir ton chapeau.

ROSE MOUSSEUSE.

AMOUR, VOLUPTÉ.

En voyant la rose mousseuse avec ses épines, sans aiguillons, et son calice environné d'une molle et douce verdure, on dirait que la volupté a voulu disputer cette belle fleur à l'amour. Madame de Genlis assure qu'à son retour d'Angleterre, ce fut chez elle que tout Paris vint admirer le premier rosier de cette espèce. Alors, madame de Genlis était déjà célèbre, et le rosier n'était sans doute que le prétexte de la foule qui se pressait autour d'elle : la modestie put seule l'induire en erreur; car ce rosier, qui est originaire de Provence, nous est connu depuis plusieurs siècles.

UN BOUQUET DE ROSES OUVERTES.

Ces belles fleurs semblent inviter les grands à faire du bien : la reconnaissance est plus douce que leur parfum, et la saison de la puissance est souvent plus courte que celle de leur beauté.

UNE ROSE BLANCHE ET UNE ROSE ROUGE.

Le poëte Bonnefons envoya, à l'objet de ses amours, deux roses; l'une blanche, et l'autre du plus vif incarnat : la blanche, pour imiter la pâleur de son teint, et l'incarnat pour peindre les feux de son cœur : il avait joint à son bouquet ces quatre vers :

Pour toi, Daphné, ces fleurs viennent d'éclore :
Vois, l'une est blanche, et l'autre se colore
D'un vif éclat : l'une peint ma pâleur,
L'autre mes feux : toutes deux mon malheur.

UN ROSIER AU MILIEU D'UNE TOUFFE DE GAZON.

IL Y A TOUT A GAGNER AVEC LA BONNE COMPAGNIE.

Un jour, dit le poëte Sadi, je vis un rosier environné d'une touffe de gazon. Quoi! m'écriai-je, cette vile plante est-elle faite pour se trouver dans la compagnie des roses? et je voulus arracher le gazon, lorsqu'il me dit humblement: « Épargnez-moi, je ne suis pas rose, il est vrai, mais à mon parfum on connaît au moins que j'ai vécu avec des roses. »

DE LA PHILOSOPHIE DES ROSES.

Pour orner les leçons de la sagesse, souvent les muses ont emprunté une rose aux amours. Ces belles fleurs, emblèmes du plaisir, marquent aussi sa courte durée.

On peut dire de la beauté ce que Malherbe disait d'un jeune enfant :

Elle était de ce monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin ;
Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Le célèbre roman de la Rose, qui fit les délices de la cour de Philippe-le-Bel, semble n'avoir été écrit que pour nous apprendre combien il est dangereux d'écouter un séducteur.

Un amant passionné qui s'inquiète,

s'agite, pour devenir possesseur d'une rose, voilà le sujet du livre. Mais cet amant si tendre, qui ne trouve rien d'égal à la rose qu'il adore, n'a pas plutôt joui de son doux parfum, qu'il la néglige et l'abandonne.

Ce roman versifié fut composé en 1260, par Guillaume de Lorris, et terminé quarante ans après par Jean de Meun.

Aimable rose ! au lever de l'aurore,
Un essaim de zéphyrs badine autour de toi ;
Chacun d'eux jure qu'il t'adore,
Chacun d'eux te promet une éternelle foi.

Mais le soleil, en se couchant dans l'onde,
Voit à leurs tendres soins succéder le mépris :
La troupe ingrate et vagabonde
Déserte sans scrupule avec ton coloris. [1]

---

[1] Les Amours de Leucippe.

L'attente du plaisir est au plaisir ce que le bouton est à la rose.

Aimable fleur, à peine éclose,
Défiez-vous de Cupidon;
Il regrettera le bouton
Quand il aura fané la rose. [1]

La pudeur doit défendre la beauté comme l'épine défend la rose [2].

Jeune Églé, veux-tu de la rose
Conserver long-temps la fraîcheur ?
Songe qu'à cette fleur si tendre
La nature sut attacher

---

[1] Hoffman.
[2] V. J. Rosati.

Une feuille pour la cacher,
Une épine pour la défendre. [1]

Le vieillard qui parle d'amour à une jeune fille, est comme le vent d'automne qui flétrit la rose sans l'épanouir.

Jeune fille est le bouton frais
De la rose prête d'éclore ;
Ce bouton est si cher à Flore,
Qu'une épine en défend l'accès.
L'aiguillon perce, il assassine
Le vieillard qui le vient cueillir ;
Qu'au jeune amant vienne s'offrir,
Le bouton s'ouvre et plus d'épine. [2]

Une jeune fille loin de sa mère est au milieu du monde, comme une rose qui a perdu sa fraîcheur.

---

[1] Constant Dubos.
[2] Guillemain.

Vous, dont la gloire est d'être belle,
D'un sexe aimable jeune fleur,
Prenez la rose pour modèle,
Son éclat naît de sa pudeur.

Cet ornement de la nature
Se cache sous un arbrisseau,
Et pour garder sa beauté pure,
Arme d'épines son berceau.

Riche des présens de l'aurore,
Tant qu'elle fuit le dieu du jour,
Moins on la voit, plus on l'honore,
La sagesse enflamme l'amour. [1]

Roses, en qui je vois paraître,
Un éclat si vif et si doux,
Vous mourrez bientôt; mais peut-être
Dois-je mourir plutôt que vous;

---

[1] De Leyre.

La mort, qne mon âme redoute,
Peut m'arriver incessamment ;
Vous mourrez en un jour sans doute,
Et moi peut-être en un moment ![1]

Smindride, de la ville de Sybaris, se plaignit un jour que le pli d'une feuille de rose l'avait empêché de dormir. C'est pourquoi le philosophe Aristippe, respirant un jour le parfum d'une rose, s'écriait : Maudits soient les efféminés qui ont fait décrier de si douces sensations.

Objet d'amour et de philosophie, dit Bernardin de Saint-Pierre, voyez la rose, lorsque, sortant des fentes d'un rocher humide, elle brille sur sa propre verdure, que le zéphyr la balance sur sa tige hérissée d'épines, que l'aurore l'a

---

[1] L'abbé de la Chassaigne.

couverte de pleurs, et qu'elle appelle, par son éclat et ses parfums, la main des amans. Quelquefois une cantharide, nichée dans sa corolle, en relève le carmin par son vert d'émeraude; c'est alors que cette fleur semble nous dire que symbole du plaisir, par son charme et sa rapidité, elle porte comme lui le danger autour d'elle, et le repentir dans son sein.

JUILLET.

ARMOISE.

BONHEUR.

Armoise, herbe Saint-Jean, tu portes bonne encontre. [1]

Aimable fleur, je n'ai point oublié que tu protégeas mon enfance; je n'ai point oublié ces temps heureux où ma bonne gouvernante venait, la veille de la Saint-Jean, parer, en secret, mes blonds cheveux d'une couronne d'armoise: en m'embrassant elle me disait : Cher enfant, te voilà préservée, par mes soins, de tous malheurs, de toutes souffrances, des malins esprits et de la méchanceté des hommes. Je répondais par de tendres caresses

---

[1] Passerat.

JUILLET.



Jasmin Blanc. Giroflée Rouge.

Amabilité. Beauté durable.

Vous êtes aimable et belle.

à ses soins empressés; mon jeune cœur s'ouvrait à la confiance; les esprits et les méchans étaient pour moi la même chose; j'en avais peur sans y croire. Ah! que ne puis-je, encore parée d'une guirlande de fleurs, opposer une innocente superstition aux douleurs de la vie!

Qu'on ne pense pas toutefois que l'armoise soit une plante sans réputation, sans vertu : je veux, pour son honneur, rapporter ici ce qu'en dit Pline dans la traduction naïve de notre vieil Antoine du Pinet :

« La gloire d'imposer les noms aux » herbes n'a seulement appartenu aux » hommes, ains aussi est venue jusqu'à » enflammer le cerveau des femmes, qui » en ont voulu avoir leur part; car la » royne Artémisia, femme du riche Mosolus, roi de Carie, fit tant par son industrie, qu'elle baptisa de son nom » l'armoise, qu'auparavant était appelée

» *parthenis.* Toutefois il y en a qui tien-
» nent ce nom d'*arthemisia* avoir été
» imposé à l'armoise, à raison de la déesse
» Arthémis Ilythia [1], parce que cette
» herbe est particulièrement bonne aux
» femmes. » Effectivement, Hippocrate, Dioscoride, Galien, Zacutus Lusitanus, et de nos jours un savant professeur [2], ainsi que le célèbre Alibert, ont tour à tour préconisé les qualités de l'armoise.

Aimable plante, lorsque, pleine de confiance en tes vertus surnaturelles, je me croyais préservée, par toi, de toute espèce de maux, j'ignorais qu'une grande reine avait autrefois disputé à une déesse la gloire de te faire porter son nom. J'ignorais que les savans de l'antiquité, et les doctes de nos jours se fussent occupés de tes vertus salutaires; mais, cette

---

[1] Diane.

[2] Gilibert.

vaine érudition n'a rien ajouté à ma reconnaissance. Si, parfois, égarée dans la campagne, je te rencontre, mon cœur bat, mes yeux se mouillent de larmes; je songe aussitôt à mon heureuse enfance, aux feux de la Saint-Jean, à ma pauvre bonne, aux chaînes de fleurs auxquelles elle suspendait mes jeunes destinées. Doux souvenirs, vous embellirez toujours ma vie. Salut, charmante armoise, je te dois encore un instant de bonheur.

JASMIN BLANC COMMUN.

AMABILITÉ.

Il y a des personnes douées d'un si heureux caractère, qu'elles semblent être jetées dans le monde pour être le lien des sociétés : elles ont, dans les manières, tant de facilité et de grâce, qu'elles supportent toutes les positions, s'accommodent à tous les goûts, et font valoir tous les esprits; elles sont si obligeantes, que toujours elles s'intéressent à ce que vous dites, s'oublient pour vous servir, se taisent pour vous entendre; elles ne flattent personne, n'affectent rien, n'offensent jamais : leur mérite est un don du ciel, comme celui d'un joli visage; elles plaisent, en un mot, parce que la nature les a faites aimables.

Le jasmin semble avoir été créé tout ex-

près pour être l'heureux emblème de l'amabilité. Lorsque, vers 1560, il fut apporté des Indes par des navigateurs espagnols, on admira la légèreté de ses rameaux, le lustre délicat de ses fleurs étoilées; et on crut que, pour conserver une plante si élégante et si mignonne, il fallait la mettre en serre chaude; elle parut s'en accommoder: on l'essaya en orangerie; elle y crut à merveille; on la risqua en pleine terre, où maintenant, sans demander aucun soin, elle brave nos plus rigoureux hivers. Partout on voit l'aimable jasmin diriger à notre gré ses rameaux souples et faciles; il les étend en palissades, les arrondit en tonnelles, les jette en buissons, les élève en massifs, et souvent les déploie en verts tapis le long de nos terrasses et de nos murailles. D'autres fois encore, obéissant aux caprices et aux ciseaux du jardinier, il élève, sur une faible tige, une tête arrondie.

semblable à celle d'un jeune oranger; sous toutes ces formes il nous prodigue des moissons de fleurs qui embaument, rafraîchissent et purifient l'air de nos bosquets : ces fleurs délicates et charmantes offrent au léger papillon des coupes dignes de lui, et à nos diligentes abeilles un miel exquis, abondant et parfumé. Le berger amoureux unit le jasmin aux roses, pour parer le sein de sa bergère; et souvent, ce simple bouquet, tressé en guirlande, couronne le front de la princesse. On raconte, qu'avant d'arriver en France, le jasmin séjourna en Italie : un duc de Toscane en fut le premier possesseur : tourmenté d'une jalouse envie, ce duc bizarre voulut jouir seul d'un bien si charmant; il défendit à son jardinier d'en donner une seule tige, une seule fleur. Le jardinier aurait été fidèle s'il n'avait connu l'amour : mais, le jour de la fête de sa maîtresse, il lui présenta un

bouquet; et, pour rendre ce bouquet plus précieux, il l'orna d'une branche de jasmin. La jeune fille, pour conserver la fraîcheur de cette fleur étrangère, la mit dans la terre fraîche; la branche resta verte toute l'année, et, le printemps suivant, on la vit croître et se couvrir de fleurs. La jeune fille avait reçu des leçons de son amant; elle cultiva son jasmin; il se multiplia sous ses mains habiles. Elle était pauvre, son amant n'était pas riche: une mère prévoyante refusait d'unir leur misère; mais l'amour venait de faire un miracle pour eux, la jeune fille sut en profiter : elle vendit ses jasmins, et les vendit si bien, qu'elle amassa un petit trésor, dont elle enrichit son amant. Les filles de la Toscane, pour conserver le souvenir de cette aventure, portent toutes, le jour de leurs noces, un bouquet de jasmin; et elles ont un proverbe qui dit, qu'une jeune fille, digne de porter ce

bouquet, est assez riche pour faire la fortune de son mari. Pour moi, j'aime à penser que tous nos jasmins français descendent de celui qui fut heureusement cultivé par les mains des amours.

ŒILLET DES FLEURISTES.

AMOUR VIF ET PUR.

Aimable œillet, c'est ton haleine
Qui charme et pénètre mes sens ;
C'est toi qui verses dans la plaine
Ces parfums doux et ravissans.
Les esprits embaumés qu'exhale
La rose fraîche et matinale
Pour moi sont délicieux ;
Et ton odeur suave et pure
Est un encens que la nature
Élève en tribut vers les cieux. [1]

L'ŒILLET primitif est simple, rouge, et parfumé. La culture a doublé ses pétales et varié ses couleurs à l'infini. Ces belles fleurs se peignent de mille nuances depuis le rose tendre jusqu'au blanc parfait et depuis le rouge foncé jusqu'à l'é-

[1] *Les Fleurs*, idylles, par M. Constant Dubós.

clatante couleur de feu. On voit aussi sur la même fleur deux de ces couleurs qui se heurtent, s'opposent et se confondent. Le blanc pur est piqueté de cramoisi, et le rose se panache d'un rouge vif et brillant. Aussi voit-on communément ces belles fleurs marbrées, tigrées et d'autres fois brusquement tranchées, de façon que l'œil séduit croit apercevoir dans le même calice une fleur de pourpre et une fleur d'albâtre. Presque aussi varié de formes que de couleurs, l'œillet épanouit ses beaux fleurons en houppe, en cocarde, en pompon, et d'autres fois encore il affecte la forme et la couleur de la rose; mais toujours il conserve son délicieux parfum, et il tend sans cesse à quitter sa parure étrangère, pour reprendre ses simples atours. Car la main du jardinier qui peut doubler, tripler, bigarrer, et varier sa parure, ne saurait la rendre constante. Ainsi la nature a déposé dans nos

cœurs le germe le plus délicieux des sentimens. L'art et la société en développant, en cultivant ce germe l'embellissent, l'affaiblissent ou l'exaltent. Cent causes réunies peuvent en rendre les effets inconstans et variables; mais malgré les caprices, les erreurs, et les jeux incompréhensibles du cœur humain, la nature ramène toujours l'amour au but qu'elle lui a prescrit. La Rochefoucauld a dit : Il en est du véritable amour, comme de l'apparition des esprits, tout le monde en parle, mais peu de gens en ont vu. Qu'entend cet affligeant moraliste par véritable amour! veut-il donc nous faire croire que le véritable amour est une chimère : Non, l'amour véritable vit dans tous les cœurs; mais

J'ai vu l'amour pourtrait en divers lieux;
L'un le peint vieil, cruel et furieux;
L'autre plus doux, enfant, aveugle nu,
Chacun le tient pour tel qu'il l'a connu
Par ses bienfaits ou par sa forfaiture.
Pour mieux au vrai définir sa nature,

C'est que chacun varie en son cerveau
Un dieu d'amour pour lui propre et nouveau,
Et qu'il y a dans les entendemens
D'amours autant que de sortes d'amans. [1]

c'est le bon roi Réné d'Anjou, ce Henri IV de la Provence, qui le premier a enrichi nos jardins de l'œillet et de la rose rouge; nous lui devons aussi le raisin muscat. Ce roi qui cultivait les jardins, la peinture et les lettres, est auteur d'un ouvrage très-rare et très-aimable qui a pour titre : *Queste de très-douce merci au cœur d'amour.*

---

[1] Antoine Héroet.

VERVEINE.

ENCHANTEMENT.

Je voudrais que nos botanistes attachassent une idée morale à toutes les plantes qu'ils décrivent. Ils formeraient ainsi une sorte de dictionnaire universel, entendu de tous les peuples, et durable comme le monde, puisque chaque printemps le fait renaître, sans jamais en altérer les caractères. Les autels du grand Jupiter sont renversés; les forêts témoins des mystères des druides n'existent plus, les pyramides de l'Égypte disparaîtront un jour ensevelies comme le Sphinx sous les sables du désert; mais toujours le lotus et l'acanthe fleuriront sur les bords du Nil; toujours le gui croîtra sur le chêne, et la verveine sur les collines arides.

La verveine servait chez les anciens à

diverses sortes de divinations; on lui attribuait mille propriétés, entr'autres celle de réconcilier les ennemis; et toutes les fois que les Romains envoyaient des hérauts d'armes porter chez les nations la paix ou la guerre, l'un d'eux était porteur de verveine. Les druides avaient pour cette plante la plus grande vénération; avant de la cueillir, ils faisaient un sacrifice à la terre.

C'est ainsi que les mages, en adorant le soleil, tenaient dans leurs mains des branches de verveine. Vénus victorieuse portait une couronne de myrte entrelacée de verveine, et les Allemands donnent encore aujourd'hui un chapeau de verveine aux nouvelles mariées, comme pour les mettre sous la protection de cette déesse[1]. Dans le nord de nos provinces,

[1] *Les Sérées* de Bouchet, tome 1er., page 180 *bis*.

les bergers recueillent cette plante sacrée, avec des cérémonies et des paroles connues d'eux seuls. Ils en expriment les sucs à certaines phases de la lune. On les voit, docteurs et sorciers du village, guérir tour à tour leurs maîtres et s'en faire redouter; car, s'ils savent calmer leurs maux, ils peuvent par les mêmes moyens, jeter des sorts sur leurs troupeaux et sur le cœur des jeunes filles. On assure que la verveine leur donne cette dernière puissance, surtout quand ils sont jeunes et beaux. Ainsi l'on voit que la verveine est encore chez nous, comme elle le fut chez les anciens, l'herbe des enchantemens.

IVRAIE.

VICE.

L'ivraie est l'emblème du vice ; sa tige ressemble à celle du froment ; elle croît avec les plus belles moissons. La main du cultivateur, sage et habile, arrache cette mauvaise herbe avec précaution pour ne pas la confondre avec le bon grain. Ainsi un sage instituteur doit employer la patience pour déraciner les mauvais penchans qui naissent dans un jeune cœur. Mais il doit craindre d'étouffer les germes de la vertu, en croyant déraciner ceux du vice. La mère de Duguesclin se plaignait de voir son fils rentrer chaque jour au château, souillé de poussière et couvert de blessures ; un matin, comme elle se préparait à le punir, une bonne religieuse l'ayant considéré,

dit : Gardez-vous bien de le punir, car il viendra un temps où les défauts dont vous vous plaignez, feront la gloire de sa famille et le salut de son pays. Pour une mère qui se trompe ainsi, combien d'autres s'empressent de cultiver l'ivraie dans le cœur de leurs enfans, et ne s'aperçoivent qu'il y a pris racine qu'au temps de la moisson!

GUIMAUVE.

BIENFAISANCE.

Emblème de la bienfaisance, la guimauve est l'amie du pauvre. Elle croît naturellement le long du ruisseau qui le désaltère, et autour de la cabane qu'il habite; mais elle se prête à la culture, et on voit quelquefois ses tiges modestes se mêler aux fleurs de nos jardins. Elle n'a ni amertume ni rudesse, son aspect est agréable et doux; ses fleurs, d'un rose charmant, s'harmonient avec ses feuilles et ses tiges, qui, comme elles, sont recouvertes d'un duvet argenté et soyeux. Elle flatte également par sa douceur, et l'œil qui la regarde, et la main qui la touche. Ses fleurs, ses tiges, ses feuilles et sa racine, tout en elle est bienfaisant. On compose de ses différens sucs, des

sirops, des pastilles, et des pâtes aussi excellentes au goût que favorables à la santé. Le voyageur égaré a quelquefois trouvé dans sa racine, un aliment sain et substantiel. Il ne faut que regarder à ses pieds, pour trouver dans toute la nature des preuves d'amour et de prévoyance. Mais cette tendre mère a souvent caché, dans les plantes comme dans les hommes, les plus grandes vertus sous la plus modeste apparence.

ADONIDE.

DOULOUREUX SOUVENIRS.

Je n'ai jamais chanté que l'ombrage des bois,
Flore, Écho, les Zéphyrs et leurs molles haleines,
Le vert tapis des prés et l'argent des fontaines.
C'est parmi les forêts qu'a vécu mon héros;
C'est dans les bois qu'amour a troublé son repos.
Ma muse en sa faveur de myrte s'est parée;
J'ai voulu célébrer l'amant de Cythérée,
Adonis, dont la vie eut des termes si courts,
Qui fut pleuré des Ris, qui fut plaint des Amours [1].

Adonis fut tué par un sanglier. Vénus, qui avait quitté pour lui les délices de Cythère, versa des larmes sur son sort: elles ne furent point perdues; la terre les reçut, et produisit aussitôt une plante légère qui se couvrait de fleurs, sembla-

[1] La Fontaine, *Adonis*, poëme.

bles à des gouttes de sang. Fleurs brillantes et passagères, trop fidèles emblèmes des plaisirs de la vie, vous fûtes consacrées par la beauté même, aux douloureux souvenirs!

ACACIA DES JARDINS.

AMOUR PLATONIQUE.

Les sauvages de l'Amérique ont consacré l'acacia au génie des chastes amours; leurs arcs sont faits du bois incorruptible de cet arbre, leurs flèches sont armées d'une de ses épines. Ces fiers enfans du désert, que rien ne peut soumettre, conçoivent un sentiment plein de délicatesse; peut-être ne savent-ils pas l'exprimer par des paroles, mais ils en trouvent l'expression dans une branche d'acacia fleuri. La jeune sauvage, comme la coquette des cités, entend ce langage séducteur, et elle reçoit, en rougissant, l'hommage de celui qui a su la toucher par le respect et par l'amour.

Il n'y a guère plus d'un siècle que les forêts du Canada nous ont cédé ce bel

arbre. Le botaniste Robin, qui nous l'apporta le premier, lui donna son nom. L'acacia, en déployant dans nos bocages son ombre légère, ses fleurs odorantes, et sa douce et fraîche verdure, semble y prolonger le printemps. Le rossignol aime à confier son nid à ce nouvel habitant de nos climats : l'aimable oiseau, comme rassuré par les longues et fortes épines qui protègent sa famille, descend quelquefois sur les dernières branches de l'arbre, pour faire entendre de plus près ses ravissans concerts.

AOUT.

LIS COMMUN.

MAJESTÉ.

Il est le roi des fleurs dont la rose est la reine [1].

Du milieu d'une touffe de longues feuilles, qui, en se développant, se renversent et se pressent les unes sur les autres, comme pour former un trône circulaire de verdure, on voit s'élancer une tige élégante et superbe, qui se termine par une grappe de longs boutons d'un vert doux et luisant. Le temps insensiblement gonfle et blanchit les boutons de cette belle grappe,

---

[1] Boisjolin.

AOUT.



Tubéreuse.

Volupté.

et vers le milieu de juin, ils s'inclinent et se déploient en six pétales d'une blancheur étincelante. Leur réunion forme ces vases admirables, où la nature s'est plu à renfermer des étamines d'or, qui versent des flots de parfums. Ces belles fleurs, à demi inclinées autour de leur haute tige, semblent demander et obtenir les hommages de toute la nature; mais le lis, malgré ses charmes, a besoin d'une cour pour paraître dans tout son éclat. Seul, il semble froid et comme délaissé; environné de mille autres fleurs, il les efface toutes : c'est un roi; sa grâce, c'est la majesté.

On ne trouve nulle part chez nous le lis primitif : il nous vient de la Syrie; jadis il para les autels du dieu d'Israël, et couronna le front de Salomon; mais il règne dans nos jardins depuis un temps immémorial. Charlemagne voulait qu'il partageât, avec la rose, la gloire de par-

fumer ses jardins, et, s'il faut en croire les antiques récits de nos aïeux, le vaillant Clovis reçut un lis céleste le jour où la victoire et la foi lui furent données. Louis VII vit dans les fleurs du lis le triple symbole de sa beauté, de son nom, et de sa puissance : il les plaça sur son écu, sur son sceau, et sur sa monnaie. Philippe-Auguste en sema son étendard. Saint Louis portait une bague représentant, en émail et en relief, une guirlande de lis et de marguerites, et sur le chaton de l'anneau était gravé un crucifix avec ces mots : *Hors cet annel, pourrions-nous trouver amour?* parce qu'en effet, cet anneau offrait, à ce monarque pieux, l'emblème de tout ce qu'il avait de plus cher, la religion, la France et son épouse. Ce fut aussi une idée religieuse qui engagea Charles V à fixer à trois le nombre de ses fleurs de lis; depuis son règne, ce nombre n'a plus varié;



Reine Marguerite.

Variété.

mais si le lis céleste brilla depuis Clovis sur le manteau et sur l'écusson de nos rois, il donna aussi sa couleur à l'étendard de nos guerriers. Le plumet d'Henri IV, qui conduisit toujours les Français à la victoire, était blanc comme un lis : il était l'image d'une âme pure, et d'une gloire sans tache. Il fut un temps où l'écharpe blanche ne soutenait plus l'épée redoutable de nos guerriers ; l'élégance et la courtoisie s'enfuirent avec nos drapeaux blancs. Hélas! la gloire française illustra d'autres drapeaux ; mais souvent elle gémit de ses folles victoires, au milieu des dépouilles du monde. Ces temps malheureux sont déjà loin de nous.

Noble attribut de la puissance,
O lis ! pour nous, sois désormais
Le gage heureux de l'abondance,
Et le symbole de la paix.
Et toi, qui te crus sa rivale,
Devant lui, fière impériale,

Abaisse ton front éclipsé ;
De ton fol orgueil détrompée,
Descends de ta gloire usurpée,
Ton règne d'un jour est passé [1].

---

[1] *Les Fleurs*, idylle, par M. Constant Dubos.

GIROFLÉE DES JARDINS.

BEAUTÉ DURABLE.

Les Grecs, qui chérissaient les fleurs, ignorèrent toujours l'art de les cultiver et de les embellir : ils les cueillaient dans les champs, et les recevaient simples des mains de la nature. On vit les Romains prendre, avec les arts de la Grèce, le goût des fleurs, et même une passion si vive pour les couronnes, qu'on fut obligé d'en défendre l'usage aux particuliers. Ces maîtres du monde ne cultivèrent que les violettes et les roses, et des champs entiers, couverts de ces fleurs, empiétèrent bientôt sur les droits de Cérès. Les braves Gaulois ignorèrent longtemps toute espèce de délices : leurs mains guerrières dédaignaient même le soc de la charrue. Chez eux, le jardin,

domaine de la mère de famille, ne contenait que des plantes aromatiques et des plantes potagères. Mais enfin les mœurs s'adoucirent, et Charlemagne, qui fut la terreur du monde, et le père de son peuple, aima les fleurs. Dans un de ses capitulaires, il recommande la culture des lis, des roses et des giroflées. Les fleurs étrangères ne s'introduisirent chez nous qu'au treizième siècle. Au temps des croisades nos guerriers en apportèrent plusieurs espèces nouvelles de l'Égypte et de la Syrie. Les moines, alors seuls habiles cultivateurs, en prirent soin. Elles firent d'abord le charme de leurs paisibles retraites; puis ils les répandirent dans nos parterres : elles devinrent la joie des festins et le luxe des châteaux. Cependant la rose est encore restée la reine des bosquets, et le lis le roi des vallées. La rose, il est vrai, dure peu,

et le lis qui fleurit plus tard, passe presque aussi vite. La giroflée, moins gracieuse que la rose, moins superbe que le lis, a un éclat plus durable : constante dans ses bienfaits, elle nous offre toute l'année ses belles fleurs rouges et pyramidales, qui répandent sans cesse une odeur qui charme les sens. Les plus belles giroflées sont rouges : elles ont donné leur nom à la couleur qui les pare, couleur qui le dispute en éclat à la pourpre de Tyr. On voit aussi des giroflées blanches qui sont très-belles : on en voit de violettes et de panachées, qui ne sont point sans agrémens ; mais depuis que l'Amérique, l'Asie et l'Afrique nous envoient leurs brillans tributs, nous avons négligé la giroflée, cette fille de nos climats, si chère à nos bons aïeux. Cependant j'ai vu en Allemagne des effets surprenans dont cette belle fleur avait

toute la gloire. Dans un antique château, près de Luxembourg, on avait disposé, le long d'une immense terrasse, quatre rangs de vases du plus beau blanc, et d'une forme agréable, quoique d'une fayence solide et grossière : ces vases, rangés en amphithéâtre des deux côtés de la terrasse, étaient tous couronnés des plus belles giroflées rouges. Je puis assurer que je n'ai jamais rien vu d'égal à cette charmante et rustique décoration. Vers le coucher du soleil, surtout, on aurait dit que de vives flammes sortaient du centre de ces vases blancs comme la neige, et brillaient à perte de vue, sur des touffes de verdure. Alors, une odeur balsamique et bienfaisante parfumait tous les environs. Les femmes les plus délicates, loin de s'en trouver fatiguées, en étaient réjouies et fortifiées. Cette belle fleur s'élève donc, dans nos parterres,

comme une beauté vive et fraîche qui verse la santé autour d'elle; la santé, ce premier des biens, sans lequel il n'y a ni bonheur ni *beauté durable.*

BLE.

RICHESSE.

Les botanistes assurent qu'on ne trouve nulle part le blé dans son état primitif. Cette plante semble avoir été confiée, par la providence, aux soins de l'homme, avec l'usage du feu, pour lui assurer le sceptre de la terre. Avec le blé et le feu, on peut se passer de tous les autres biens, on peut tous les acquérir. L'homme, avec le blé seul, peut nourrir tous les animaux domestiques qui soutiennent sa vie, et partagent ses travaux: le porc, la poule, le canard, le pigeon, l'âne, la brebis, la chèvre, le cheval, la vache, le chat et le chien, qui, par une métamorphose merveilleuse, lui rendent, en retour, des œufs, du lait, du lard, de la laine, des services, des affections et de la reconnaissance. Le blé est le premier

lien des sociétés, parce que sa culture et ses préparations exigent de grands travaux, et des services mutuels : aussi, les anciens avaient-ils appelé la bonne Cérès, législatrice.

Un Arabe, égaré dans le désert, n'avait pas mangé depuis deux jours : il se voyait menacé de mourir de faim. En passant près d'un puits, où les caravanes s'arrêtent, il aperçoit sur le sable un petit sac de cuir : il le ramasse. « Dieu soit béni, dit-il, c'est, je crois, un peu de farine. » Il se hâte d'ouvrir le sac ; mais, à la vue de ce qu'il contenait, il s'écrie : « Que je suis malheureux ! ce n'est que de la poudre d'or [1] » !

---

[1] Gulistan, ou l'Empire des roses, de Sady.

SOUCI DES JARDINS.

PEINE, CHAGRIN.

J'ai vu dans une riche collection, un joli petit tableau de madame Lebrun. Cette aimable artiste avait représenté le chagrin sous la forme d'un jeune homme pâle, languissant, dont la tête penchée semblait accablée sous le poids d'une guirlande de soucis. Tout le monde connaît cette fleur dorée, qui est l'emblème des peines de l'âme : elle offre à l'observateur plusieurs singularités remarquables : on la voit fleurir toute l'année : c'est pourquoi les Romains l'appelaient fleur des calendes, c'est-à-dire, de tous les mois. Ses fleurs ne sont ouvertes que depuis neuf heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi; cependant, elles se tournent toujours vers le soleil, et suivent son cours d'orient en

occident. Pendant les mois de juillet et d'août, ces fleurs laissent échapper, durant la nuit, de petites étincelles lumineuses : elles ont cela de commun avec la fleur de la capucine, et plusieurs autres de la même couleur.

On peut modifier de cent façons la triste signification du souci. Uni aux roses, il est le symbole des douces peines de l'amour; seul, il exprime l'ennui; tressé avec diverses fleurs, il représente la chaîne inconstante de la vie, toujours mêlée de bien et de maux ; en Orient, un bouquet de soucis et de pavots exprime cette pensée : « Je calmerai vos peines. » C'est surtout par des modifications semblables, que le langage des fleurs devient l'interprète de tous nos sentimens.

Marguerite d'Orléans, aïeule maternelle d'Henri IV, avait pour devise un souci tournant son calice vers le soleil, et pour âme :

Je ne veux suivre que lui seul.

Cette vertueuse princesse entendait, par cette devise, que toutes ses pensées, toutes ses affections, se tournaient vers le ciel, comme la fleur du souci vers le soleil.

RÉSÉDA.

VOS QUALITÉS SURPASSENT VOS CHARMES.

A PEINE un siècle s'est écoulé depuis que nous possédons le réséda, il nous est venu d'Égypte. Linné comparait ses parfums à ceux de l'ambroisie. Ce parfum est plus doux, plus pénétrant au lever et au coucher du soleil que pendant le reste du jour. Le réséda fleurit depuis le commencement du printemps jusqu'à la fin de l'automne ; mais on peut en jouir l'hiver, en le conservant dans une serre tempérée ; alors il devient ligneux, vit plusieurs années, s'élève et forme, moyennant quelques soins, un petit arbuste du plus charmant effet.

Les armes d'une illustre famille saxonne ont pour soutien une branche de réséda. Voici à quelle occasion cette modeste fleur

s'est mêlée à d'antiques lauriers. Amélie de Nordbourg avait dix-huit ans, rien ne manquait à l'éclat de son teint, à son esprit, à son air; son regard faisait naître l'amour; le son de sa voix l'aurait seul inspiré. Une mère, jeune encore, avait cultivé dans la retraite cette aimable fleur. Lorsqu'elle reparut dans le monde pour y présenter sa fille, chacun fut forcé d'avouer que toutes deux se prêtaient des charmes mutuels: ceux de la fille disaient combien la mère avait été jolie, ceux de la mère promettaient que la fille serait long-temps belle. Une foule d'adorateurs entoura cette beauté qui plaisait également par ses grâces, ses richesses et sa modestie. Parmi tous ses amans, elle distingua le comte de Walsthim. Walsthim aimait pour la première fois. Une taille superbe, un esprit vif et orné, un air tout français et une fortune immense, lui avaient plus d'une fois attiré des re-

gards assez doux, qui n'avaient pu le toucher. Mais en le voyant auprès d'Amélie, on sentait qu'il était né pour elle, qu'elle était née pour lui. L'envie avait beau envenimer les âmes, la jalousie elle-même était forcée d'admirer dans ces amans tout ce qu'il y a de divin sur la terre, la beauté, l'esprit, la jeunesse, environnés des illusions d'un premier amour. Mais, hélas! sur la terre, il n'y a aucune lumière qui n'ait son ombre. Parmi les perfections d'Amélie, il s'était glissé un léger travers. Son cœur appartenait à son amant; mais, en n'aimant que lui, elle voulait plaire à tous. Walsthim avait une faiblesse, il était jaloux; une délicatesse exquise renfermait ce sentiment au fond de son âme; Amélie sut l'y découvrir, et, au lieu de plaindre et de ménager un si funeste penchant, elle se plut à l'exciter et à en rire.

Auprès d'Amélie croissait une jeune

fille qui lui était unie par l'amitié et par les liens du sang. Charlotte n'était point belle, si on peut parler ainsi de celle qui a un bon cœur. Elle était pauvre, un accident lui avait enlevé sa beauté, de grands malheurs lui avaient ôté sa fortune; mais elle était bienfaisante, et, soit qu'elle fît du bien, qu'elle en imaginât ou qu'elle en parlât, elle redevenait jolie, son âme s'enflammait et ses yeux brillaient d'un feu plein de douceur. Quand elle vit que sa cousine allait être heureuse, le contentement épanouit ses traits, et elle parut charmante, même auprès d'Amélie, même aux yeux de Walsthim. Souvent celui-ci avait aperçu la pauvre Charlotte entrant furtivement sous un rustique toit; elle en sortait accompagnée de bénédictions; les jeunes filles se montraient entr'elles des robes que Charlotte avait filées pour les parer le jour du mariage de sa cousine; le vieillard qu'elle avait

consolé la bénissait, les mères aimaient à lui voir caresser leurs petits enfans. C'est un ange, disaient les pauvres; si elle était riche, nous serions tous heureux. Souvent ce concert d'éloges avait retenti au cœur de Walsthim. Un soir, à la campagne, la société, rassemblée chez la mère d'Amélie, proposa une promenade; Charlotte se fit attendre, Amélie prit de l'humeur. Le colonel Formose, plus célèbre encore auprès des belles qu'au champ d'honneur, arriva; l'humeur d'Amélie disparut. On renonça à la promenade. Charlotte vint enfin, personne ne lui fit de reproches; car personne n'eut l'air de l'apercevoir. Walsthim, seul, en voyant une douce émotion répandue sur tous ses traits, se dit: elle vient de faire une bonne action.

On fit des jeux, on proposa aux dames de choisir des fleurs auxquelles Walsthim serait obligé de donner une signification.

On accepte. Amélie prend une rose et la place sur son sein; Charlotte choisit une branche de réséda. Pendant que Walsthim essaie quelques vers sur ces différens choix, les jeux continuent, et tout à coup il est condamné à embrasser les dames. D'abord il s'acquitte avec enjouement de cette douce pénitence; mais, en approchant d'Amélie, il se trouble, il hésite, il pâlit, et, sans même oser feindre de lui donner un baiser, il se retire d'un air respectueux. Le colonel Formose sourit; et, condamné presque aussitôt à la même pénitence, il s'approche d'Amélie, en jetant un coup d'œil railleur sur Walsthim et dit : Et moi aussi je serai discret, un baiser fanerait des joues si fraîches; mais, comme tout bon soldat doit obéir à l'ordre, je donnerai le baiser qu'on exige, à la fleur que mademoiselle a choisie. Amélie défendit

en riant son bouquet. Cependant, les lèvres du présomptueux colonel effleurèrent la fleur et le plus beau sein du monde.

Walsthim le vit, et il en trembla. Et comme par hasard ses yeux se fixèrent sur Charlotte; il comprit, à son air interdit, qu'elle partageait son étonnement et sa peine.

Cependant on voulut voir ce que Walsthim avait écrit sur les fleurs. Il déchira ses premiers essais, et traça ces mots sous une rose :

Elle ne vit qu'un jour, et ne plaît qu'un moment.

Et sous la branche de réséda de Charlotte il écrivit ceux-ci :

Ses qualités surpassent ses charmes.

Amélie, après avoir lu, jeta sur Walsthim et sur sa cousine un regard dédai-

gneux, et continua de folâtrer avec le colonel. Comme Walsthim parut ne plus s'occuper d'elle, elle fit mille extravagances pour attirer son attention. Le colonel profita si habilement du jeu de la coquette, qu'il l'engagea avant la fin de la soirée à lui faire un demi-aveu de sa tendresse; ce demi-aveu, il est vrai, fut prononcé si haut, que Walsthim put l'entendre; mais, loin de s'en offenser, il complimenta Formose sur un triomphe si rapide, puis il pria agréablement Charlotte d'avoir pitié d'un malheureux. Charlotte, désolée, voulut rappeler sa cousine à elle même, par des regards supplians; mais la colère et le dépit s'unirent dans le cœur de cette jeune étourdie, et la précipitèrent dans les bras d'un fat, qui fit sa perte et son malheur.

La pauvre Charlotte devint ainsi, comme malgré elle, l'épouse du vertueux Walsthim; elle pleura sur sa

cousine; mais le comte fut si heureux auprès d'elle, qu'il voulut consacrer à jamais l'instant de sa délivrance et de son bonheur, en joignant à ses armes une branche de réséda.

DATURA.

CHARMES TROMPEURS.

Souvent arrêtée par la mollesse, une indolente beauté languit tout le jour et se cache aux rayons du soleil. La nuit, brillante de coquetterie, elle se montre à ses amans. La lumière incertaine des bougies, complice de ses artifices, lui prête un éclat trompeur; elle séduit, elle enchante. Cependant son cœur ne connaît plus l'amour, il lui faut des esclaves, des victimes. Jeune homme imprudent, fuyez à l'approche de cette enchanteresse; pour aimer et pour plaire la nature suffit, l'art est inutile. Celle qui l'emploie, est toujours perfide et dangereuse.

Les fleurs du datura, semblables à ces beautés nocturnes, languissent sous

un feuillage sombre et fané, tant que le soleil nous éclaire. Mais, à l'entrée de la nuit, elles se raniment, déploient leurs charmes, et étalent ces cloches immenses que la nature a revêtues de pourpre doublée d'ivoire, et auxquelles elle a confié un parfum qui attire, qui enivre; mais qui est si dangereux, qu'il asphyxie, même en plein air, ceux qui le respirent.

JASMIN DE VIRGINIE.

SÉPARATION.

Combien de ravissantes harmonies naissent de toutes parts de l'alliance des plantes avec les animaux! Le papillon embellit la rose, le rossignol prête sa voix à nos bosquets, l'abeille, en butinant, anime la fleur qui lui cède un doux trésor. Ainsi dans toute la nature l'insecte est ordonné à la fleur, l'oiseau à l'arbre, le quadrupède à la plante. L'homme seul peut jouir de l'ensemble des choses, et lui seul aussi peut rompre la chaîne de consonnance et d'amour, par laquelle tout est lié dans l'univers. Sa main avide et imprudente veut-elle ravir un animal aux climats qui l'ont vu naître, ne songeant qu'à ses propres convenances, il oublie le plus

souvent la plante qui aurait fait oublier à son nouvel esclave les douceurs de la patrie. Apporte-t-il la plante, il néglige l'insecte qui l'anime, l'oiseau qui l'embellit, et le quadrupède qui se nourrit de ses feuilles et se repose sous son ombrage. Voyez le jasmin de Virginie avec sa belle verdure et ses fleurs de pourpre, il reste toujours étranger parmi nous. Toujours nous lui préférons notre aimable chèvrefeuille, dont l'abeille vient sucer le miel, la chèvre brouter la verdure, et qui offre son fruit à des légions de merles, de fauvettes, de pinsons et de chardonnerets. Sans doute, le riche jasmin de Virginie balancerait tous ces avantages à nos yeux, si nous le voyions animé par l'oiseau-mouche de la Floride, qui, dans les vastes forêts du Nouveau-Monde, préfère ce beau feuillage à tout autre abri. « Il fait son nid dans une de » ses feuilles qu'il roule en cornet; il

» trouve sa vie dans ses fleurs rouges,
» semblables à celles de la digitale, dont
» il lèche les glandes nectarées; il y en-
» fonce son petit corps qui paraît dans
» ces fleurs comme une émeraude enchas-
» sée dans du corail, et il entre quelque-
» fois si avant, qu'il s'y laisse prendre[1]. »
Ce petit être est l'âme, la vie, le complément de la plante qu'il chérit; séparée de cet hôte aérien, cette belle liane n'est plus qu'une veuve désolée, qui a perdu tous ses charmes.

---

[1] *Études de la nature*, tome 1, page 53.

PISSENLIT ou DENT DE LION.

ORACLE.

Portez-vous vos pas dans la plaine, sur la pente des collines, ou sur le haut des montagnes, regardez à vos pieds, vous ne tarderez pas à y découvrir des rosaces de verdure toutes couvertes de fleurs dorées, ou de sphères légères et transparentes. Déjà vous reconnaissez cet ami de votre enfance ; c'est le pissenlit, c'est l'oracle des champs ; partout on peut le consulter. Les pissenlits, comme les enfans des hommes, sont généralement répandus sur le globe ; on les trouve dans les quatre parties du monde, sous le pôle et sous l'équateur, aux bords des eaux et sur les rochers arides ; partout ils se présentent à la main qui veut les cueillir, ou à l'œil qui veut les consulter ; leurs

fleurs, qui se ferment et qui s'ouvrent à certaines heures, servent d'horloge au berger solitaire; et, ses houppes emplumées lui prédisent le calme ou l'orage:

Il lit au sein des fleurs, il voit sur leur feuillage,
Les desseins de l'autan, l'approche de l'orage.

Mais, ses boules légères servent encore à de plus doux usages. Vit-on loin de l'objet de sa tendresse, on détache avec précaution une de ces petites sphères transparentes; on charge, chacun des petits volans qui la composent, d'une tendre pensée; puis on se tourne vers les lieux habités par la bien-aimée, on souffle, et tous ces petits voyageurs, messagers fidèles, portent à ses pieds vos secrets hommages. Désire-t-on savoir si cet objet si cher s'occupe de nous, comme nous nous occupons de lui, on souffle encore; et, s'il reste une seule aigrette, c'est la

preuve qu'il ne nous oublie pas; mais cette seconde épreuve, il faut la faire avec précaution; on doit souffler bien doucement; car à aucun âge, pas même à l'âge brillant des amours, il ne faut pas souffler trop fort sur les douces illusions qui embellissent la vie.

AUTOMNE.

SEPTEMBRE.

LES FLEURS.

Dans nos heureux climats le printemps se revêt d'une robe verte émaillée de fleurs qui doit à la nature tous ses ornemens. L'été, la tête couronnée de bluets et de coquelicots, fier de ses moissons dorées, reçoit de la main des hommes une partie de sa parure, tandis que l'automne paraît toute chargée de fruits perfectionnés par notre industrie. Ici la pêche succulente est ornée des couleurs de la rose, l'abricot savoureux paraît tout couvert de tout l'or qui éclate

au sein des renoncules, le raisin de la pourpre des douces violettes, et la pomme variée de l'éclat des brillantes tulipes: tous ces fruits ressemblent tellement à des fleurs qu'on les croirait faits pour le plaisir des yeux; et cependant partout ils font régner l'abondance, et l'automne qui les verse sur nos tables semble nous annoncer que la nature vient d'épuiser pour nous ses derniers bienfaits. Mais tout à coup une Flore nouvelle a paru dans nos champs. Cette déesse vagabonde fille du commerce et de l'industrie, était inconnue aux beaux jours de la Grèce et à la simplicité de nos bons aïeux. Occupée sans cesse à parcourir la terre depuis deux siècles, elle nous enrichit des dépouilles du monde. Elle arrive, et nos parterres tristes, abandonnés, se revêtent d'un nouvel éclat: la marguerite chinoise se mêle au riche œillet d'Inde; le réséda des bords du Nil croît au pied de la tubéreuse

orientale ; l'héliotrope, la capucine et la belle de nuit du Pérou s'épanouissent à l'ombre du bel acacia de Constantinople ; le jasmin de Perse s'unit au jasmin de Virginie pour couvrir nos berceaux, pour embellir nos bocages ; la rose de Damas, la croix de Jérusalem, qui nous rappellent les croisades, lèvent leurs têtes éclatantes auprès de la persicaire d'Orient; et l'automne, qui ne trouvait jadis dans nos champs qu'un chapeau de pampres, s'étonne d'y revêtir de si riches ornemens et de mêler à la verdure de ses couronnes les roses toujours fleuries qui croissent aux champs du Bengale. Ces biens si charmans, ces plaisirs si purs, nous les devons à ce bon Henri IV [1] qui, en

[1] On croit généralement que le Jardin des Plantes fut fondé par Louis XIII; mais Henri IV en eut la première idée. C'est au Louvre, au jardin de l'infante, qu'il se plaisait à faire cul-

fondant le Jardin des Plantes, semblait vouloir unir par des chaînes de fleurs son peuple à tous les peuples du monde. Que j'aime à observer ces belles étrangères qui ont conservé parmi nous leur instinct et leurs habitudes naturelles! La sensitive fuit sous ma main comme sous celle du sauvage américain, le souci d'Afrique m'annonce, comme aux noirs habitans du désert, les jours secs ou pluvieux. Le liseron de Portugal me dit que, dans une heure, la moitié du jour sera écoulée, et la belle de nuit prévient l'amant timide qu'enfin l'heure du rendez-vous est prête à sonner.

Dans leurs plus légers mouvemens
L'observateur voit un présage :
Celle-ci, par son doux langage,

---

tiver les plantes que le voyageur Moquet lui apportait des différentes parties du monde. (Voyez les *Voyages de Moquet.*)

Indique la fuite du temps
Qui la flétrit à son passage.
Sous un ciel encor sans nuage,
Celle-là, prévoyant l'orage,
Ferme ses pavillons brillans;
Et, sur les bords d'un frais bocage,
Sommeille au bruit lointain des vents.
Si l'une, dès l'aube éveillée,
Annonce les travaux du jour,
Et, sur la prairie émaillée,
S'ouvre et se ferme tour à tour;
L'autre s'endort sous la feuillée,
Et du soir attend le retour,
Pour marquer l'heure de l'amour
Et les plaisirs de la veillée:
Le villageois, le laboureur
Y voit le sort de sa journée;
Le temps, le calme, la fraîcheur,
Les biens et les maux de l'année,
Il lit toute sa destinée
Dans le calice d'une fleur.
Livre charmant de la nature,
Que j'aime ta simplicité!
Ta science n'est point obscure,
Tu nous plais par la vérité,
Nous retiens par la volupté,
Et nous charmes par ta parure.
Mais, des plus tendres sentimens
Les fleurs offrent encor l'image;

Elles sont les plaisirs du sage,
Elles enchantent les amans
Qui se servent de leur langage.
De cet arbre aimable et coquet,
La beauté n'est point offensée,
Et souvent son âme oppressée
Confie aux couleurs d'un bouquet
Les doux secrets de sa pensée.
Leur langage est celui du cœur :
Elles expriment la tendresse ;
Elles expriment la ferveur
Et les désirs de la jeunesse.
Sans jamais blesser la pudeur
L'amant les offre à sa maîtresse,
Et brûle encor, dans son ivresse,
De lui prodiguer le bonheur
Dont un bouquet fait la promesse [1].

---

[1] Aimé Martin, *Lettres à Sophie*, tome Ier.

MYOSOTIS.

SOUVENEZ-VOUS DE MOI ; NE M'OUBLIEZ PAS.

Je n'ai vu nulle part le myosotis palustris aussi beau et en aussi grande abondance, que sur les bords d'un ruisseau aux environs de Luxembourg. Les villageois appellent ce ruisseau le bain des fées ou la cascade du chêne enchanté ; ces deux noms lui viennent sans doute de la beauté de sa source qui s'échappe, en murmurant, du pied d'un chêne aussi vieux que le monde. Les eaux de ce ruisseau bondissent d'abord de cascades en cascades sous une longue voûte de verdure, qu'elles n'abandonnent que pour couler lentement dans une vaste prairie : là, elles apparaissent à l'œil enchanté comme un long filet d'argent. La rive la plus exposée au midi est seule couverte

d'une épaisse bordure de myosotis; les jolies fleurs de cette plante brillent au mois de juillet d'un bleu semblable à celui du ciel; elles se penchent alors comme si elles prenaient plaisir à se mirer dans le cristal de cette eau, dont rien n'égale la pureté. Souvent les jeunes filles descendent des remparts de la ville, et viennent aux jours de fêtes danser sur les bords de ce ruisseau. En les voyant couronnées des fleurs qu'il arrose, on les prendrait pour autant de nymphes, qui célèbrent des jeux en l'honneur de la naïade du chêne enchanté. L'auteur des Lettres à Sophie dit avec raison que le myosotis eût été chez les anciens le sujet d'une touchante métamorphose, peut-être moins touchante que la vérité. J'ai entendu raconter en Allemagne, ajoute-t-il, que dans les temps anciens, deux jeunes amans : « à la veille de s'unir, se prome-
» naient sur les bords du Danube; une

» fleur d'un bleu céleste se balance sur
» les vagues qui semblent prêtes à l'en-
» traîner ; la jeune fille admire son éclat
» et plaint sa destinée. Aussitôt l'amant
» se précipite, saisit la tige fleurie, et
» tombe englouti dans les flots. On dit
» que, par un dernier effort, il jeta cette
» fleur sur le rivage, et qu'au moment
» de disparaître pour jamais, il s'écriait
» encore : Aimez-moi, ne m'oubliez pas. »

Pour exprimer l'amour, ces fleurs semblent éclore ;
Leur langage est un mot, mais il est plein d'appas !
Dans la main des amans elles disent encore :
Aimez-moi, ne m'oubliez pas [1].

---

[1] *Lettres à Sophie*, tome I.

REINE MARGUERITE.

VARIÉTÉ.

Quand on vit pour la première fois la reine marguerite briller dans nos parterres, on lui donna le nom d'astre chinois. Effectivement ses belles fleurs rayonnent comme des astres et nous viennent de la Chine.

Nous les devons au père d'Incarville missionnaire, qui en envoya la graine vers 1730 au jardin du roi. On n'en obtint d'abord qu'une variété simple, et d'une couleur uniforme; mais dans la suite la culture doubla, quadrupla et varia à l'infini les demi-fleurons satinés qui couronnent son disque. Une des plus belles variétés transforme les fleurons doré de ses larges disques, en tuyaux semblables à la peluche des anémones. On a supposé, bien à tort, que les Chinois ne

connaissaient que la fleur simple et violette qui nous a d'abord été envoyée ; ils possèdent toutes les variétés que nous admirons, et ils savent même tirer parti de ces variétés pour former avec les reines marguerite, des décorations dont aucune expression ne saurait rendre l'effet harmonieux. Pour préparer ces décorations, ils cultivent ces fleurs dans des pots, puis ils séparent les couleurs, les nuances, les disposent avec un art infini, de manière qu'elles se développent en longs tapis, sans se séparer ni se confondre. Souvent ils doublent cet effet, en plaçant ce théâtre de fleurs au bord d'une pièce d'eau. J'ai voulu essayer cette décoration dont un célèbre voyageur m'avait beaucoup parlé, mais il m'a manqué, pour en rendre tout l'effet, la profusion des fleurs, la variété des nuances dans la même couleur, et surtout cette admirable patience chinoise, qui ne connaît point d'obstacles : cepen-

dant mon petit théâtre, qui était plutôt rayé que dégradé, plaisait à tous les yeux, et plusieurs personnes se sont étonnées, comme moi, qu'on n'ait rien tenté de semblable pour la décoration de nos jardins et pour celle de nos fêtes.

Emblème de la variété, la reine marguerite doit à une heureuse culture ses principaux charmes; c'est la main habile du jardinier qui a environné ses disques d'or de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Ainsi l'étude peut varier sans cesse les grâces d'un esprit naturel. Majestueuse et brillante, la reine marguerite n'est pas l'impudente rivale de la rose, mais elle lui succède et vient nous consoler de son absence.

TUBÉREUSE.

VOLUPTÉ.

Que son baume est flatteur, mais qu'il est dangereux [1] !

Guy de la Brosse, qui a fondé le Jardin du Roi, s'exprime ainsi dans son curieux ouvrage de la nature des plantes : « Je n'aime pas les redites des vieilles » opinions dans les livres nouveaux ; il » me semble plus à propos de chercher la » vérité à sa source. » Le bon Guy de la Brosse a bien raison ; la nature est un livre inépuisable, et si nouveau, que chaque jour on y peut faire d'utiles découvertes.

Les fruits les plus savoureux, les fleurs les plus aimables, parent le sein de la

---

[1] Roucher, poëme des *Mois*.

terre depuis le commencement des siècles, et cependant la plupart de ses biens précieux et charmans nous sont inconnus, ou nous l'étaient naguère : voyez la tubéreuse, si belle, si odorante, si bien faite pour plaire à tous les yeux; elle ne nous a été apportée de Perse qu'en 1632, par le père Minuti, minime : on la vit fleurir pour la première fois en France, chez M. de Peiresc, à Beaugencier, près de Toulon. Cette belle fleur était simple alors : elle n'a doublé ses pétales que long-temps après, sous la main d'un habile cultivateur de Leyde, nommé Lecour; de là elle s'est répandue sur toute la terre. En Russie elle ne fleurit, il est vrai, que pour les rois, et ceux qui les environnent; mais elle s'est naturalisée au Pérou : elle y croît sans culture, et s'unit à la brillante capucine pour parer le sein de l'ardente Américaine. Cette superbe fille de l'Orient, que l'illustre

Linnée a nommé par excellence *Polianthe*, fleur digne des villes, est devenue chez nous comme elle l'est en Perse, l'emblème de la volupté. Un jeune icoglan qui reçoit de la main de sa maîtresse une tige de tubéreuse en fleur, touche au bonheur suprême; car il doit interpréter ainsi ce symbole heureux des amours : « *Nos plaisirs surpasseront nos peines*[1]. »

Tout le monde connaît et admire les épis blancs et étoilés de la tubéreuse : ces beaux épis terminent une tige haute et svelte, et versent, en se balançant dans les airs, un parfum qui vous pénètre et vous enivre. Voulez-vous jouir sans danger de cette odeur si séduisante, tenez-vous-en à quelque distance. Voulez-vous décupler le plaisir qu'elle vous donne, venez avec l'objet de vos amours la respirer au clair de

---

[1] *Secrétaire turc*, page 162, verset 13.

la lune, à l'heure où soupire le rossignol. Alors, par une vertu secrète, ces suaves parfums ajouteront un charme indéfinissable à vos plus délicieux plaisirs; mais si, imprudens, vous voulez en jouir sans modération, si vous en approchez de trop près, cette fleur divine ne sera plus qu'une dangereuse enchanteresse, qui, en vous enivrant, versera dans votre sein un mortel poison. Ainsi, la volupté qui descend du ciel, épure et redouble les délices d'un chaste amour; mais celle qui tient à la terre empoisonne et tue la folle jeunesse.

Dans ses bras amoureux l'imprudente la presse ·
Quand tout à coup, saisis d'une douce langueur,
Ses bras sont accablés sous le poids du bonheur.
A ce trouble inconnu la jeunesse alarmée
Veut éviter les traits du dieu qui l'a charmée;
Mais, hélas! ses combats se changent en plaisirs,
Ses craintes en espoir, ses remords en désirs :
Confuse, elle retombe au milieu de ses chaînes :
Un charme involontaire accompagne ses peines;

Elle voudrait haïr, elle ne peut qu'aimer ;
Son cœur cherche le calme, et se laisse enflammer.
C'est alors qu'à ses yeux se découvre l'abîme :
Mais un chemin de fleurs la conduit jusqu'au crime [1].

---

[1] Bernis, *Épître.*

BELLE DE JOUR ou LISERON DE PORTUGAL.

COQUETTERIE.

Aux feux dont l'air étincelle
S'ouvre la belle de jour ;
Zéphir la flatte de l'aile :
La friponne encore appelle
Les papillons d'alentour.

Coquettes, c'est votre emblème :
Le grand jour, le bruit vous plaît,
Briller est votre art suprême ;
Sans éclat, le plaisir même
Devient pour vous sans attrait [1].

---

[1] Philippon de la Madeleine.

HELIOTROPE DU PÉROU.

ENIVREMENT; JE VOUS AIME.

Qui voit ta fleur en boira le poison :
Elle a donné des sens à la sagesse,
Et des désirs à la froide raison [1].

Les Orientaux disent que les parfums élèvent leur âme vers le ciel ; il est vrai qu'ils nous exaltent et nous causent une sorte d'ivresse : leur impression est si profonde, qu'unie à nos souvenirs, elle leur donne, même après de longues années, toute la force d'une sensation présente.

Louis XIV aimait passionnément l'odeur des tubéreuses. Cette odeur lui rappelait, sans doute, un trait touchant de cette fille charmante, qui apprit au monde

---

[1] Bernis.

étonné, qu'un roi peut être aimé pour lui-même. Mademoiselle de la Vallière, après avoir tout oublié pour Louis, fut nommée fille d'honneur de Marie-Thérèse; sa chambre était auprès de l'appartement de cette auguste princesse. Devenue mère, au milieu de la nuit, cette faible amante eut la force de souffrir sans se plaindre, et comme la reine devait passer le matin même auprès de son lit, pour se rendre à la messe, mademoiselle de la Vallière, espérant détourner les soupçons, fit couvrir sa cheminée de tubéreuses, et se leva pour aller au-devant de la reine. Ainsi, cette infortunée se faisait pardonner sa honte, en prouvant, au risque de sa vie, son respect pour la vertu. Dans ce temps, on croyait l'odeur des tubéreuses mortelle pour une femme en couche, et cette opinion n'est peut-être pas sans vraisemblance.

La comtesse Éléonore, fille naturelle

de Christiern IV, roi de Danemarck, qui devint si célèbre par les malheurs, les crimes et l'exil du comte Ulfeld, son époux, nous offre aussi une preuve bien frappante de la puissance des parfums sur les souvenirs. Cette princesse avait aimé, à l'âge de treize ans, un jeune homme, avec lequel on l'avait fiancée. Ce jeune homme mourut dans le château même où l'on faisait les apprêts de son mariage. Éléonore, au désespoir, voulut dire le dernier adieu à l'objet de ses tristes amours ; elle se fit conduire dans la chambre où il venait d'expirer. Déjà le corps reposait dans une bière couverte de romarin. Ce spectacle, cette odeur, firent une grande impression sur Éléonore, on sait que, dans la suite, elle montra un courage égal à ses malheurs, mais elle ne put cependant jamais respirer l'odeur du romarin, sans tomber aussitôt dans les plus affreuses convulsions.

Un jour, le célèbre botaniste Jussieu, en herborisant dans les Cordilières, se sentit tout à coup comme enivré des plus délicieux parfums : il s'attendait à découvrir quelques fleurs éclatantes, mais il n'aperçut que de jolis buissons, d'un vert doux, sur le fond desquels se détachaient doucement des épis d'un bleu mourant : il s'approche de ces buissons élevés de six pieds, et il voit que les fleurs dont ils étaient tout chargés, se tournaient mollement vers le soleil qu'elles semblaient regarder avec amour. Frappé de cette disposition, il donna à cette plante le nom d'héliotrope. Ce nom est composé de deux mots grecs, *helios*, *soleil*, et *trepô*, *je tourne*, fleur se tournant au soleil. Le savant botaniste, charmé de sa nouvelle conquête, s'empressa de recueillir les graines de cette plante, et de les envoyer au Jardin du Roi, où elles ont réussi. Les femmes accueillirent cette

fleur avec enthousiasme : elles la placèrent dans les vases les plus précieux, la nommèrent herbe d'amour, et ne reçurent plus qu'avec indifférence les bouquets où l'on avait oublié de faire entrer leur fleur favorite. C'est donc sous les auspices des dames que l'héliotrope péruvien, cultivé pour la première fois, à Paris, en 1740, a fait fortune dans le monde, et s'est répandu dans toute l'Europe.

On demandait un jour, à une très-aimable femme qui aimait passionnément l'héliotrope, quel charme pouvait avoir à ses yeux cette fleur triste et sans éclat : « C'est, répondit-elle, que le parfum de l'héliotrope est à mon parterre ce que l'ame est à la beauté, la volupté à l'amour, et l'amour à la jeunesse. »

SOLEIL ou TOURNESOL.

FAUSSES RICHESSES.

Le tournesol nous vient du Pérou, où ses fleurs étaient jadis honorées, comme les images de l'astre du jour. Les vierges du soleil, dans leurs fêtes religieuses, portaient toutes une couronne d'or qui représentait cette fleur immense, qui étincelait encore dans leurs mains et sur leurs poitrines. Les Espagnols, étonnés de ce luxe, le furent bien davantage, lorsqu'ils virent des champs entiers couverts de maïs et de tournesols, imités avec tant d'art, que l'or dont ils étaient faits, fut ce qui parut le moins admirable à ses avides conquérans. Du reste, ce faste américain qui nous étonne, est encore en usage dans tout l'Orient : le trône du grand Mogol est surmonté d'un palmier d'or

aux fruits de diamans, et les lambris de la salle, où ce monarque reçoit les ambassadeurs, sont revêtus d'une vigne d'or émaillée, dont les raisins sont formés d'améthystes, de saphirs et de rubis, pour exprimer leurs divers degrés de maturité. Tous les ans on pèse l'heureux possesseur de tant de richesses; les poids sont de petits fruits d'or, que l'on jette, après la cérémonie, au milieu des courtisans qui se disputent leur possession. Ces courtisans sont les plus grands seigneurs des Indes; ainsi, les fausses richesses, dont la seule pensée surprend et charme le vulgaire, avilissent également et celui qui les possède et ceux qui les envient. Beaux jardins d'Alcinoüs, vous ne renfermiez ni palmiers, ni vignes, ni moissons d'or et de diamans, et cependant tous les trésors du grand Mogol n'auraient pu payer un seul de ces beaux arbres que le divin Homère couvrait de

fleurs et de fruits dans toutes les saisons !

On raconte que Pythès, riche Lydien, possédant plusieurs mines d'or, négligea la culture de ses terres, et n'employa plus ses nombreux esclaves qu'aux travaux des mines. Sa femme qui était pleine de sagesse et de bonté, lui fit un jour servir un souper dont tous les mets étaient d'or. « Je vous donne, lui dit-elle, la seule chose que nous ayons en abondance : on ne peut recueillir que ce que l'on sème : voyez vous-même si l'or est d'un si grand bien » ? Cette leçon fit impression sur l'esprit de Pythès, qui reconnut alors que la providence n'avait pas abandonné les véritables richesses à l'avarice des hommes ; mais que, semblable à une tendre mère, elle s'était réservé le soin de les distribuer chaque année à ses enfans, comme la récompense des travaux les plus doux.

Le père Jean de Bussières a eu la singulière idée de diviser l'Histoire univer-

selle en un parterre, comparant tous les événemens de la terre aux fleurs qui couvrent son sein. Ainsi le temps, précurseur des patriarches, lui paraît se rapporter à l'iris, fleur qui annonce les événemens; la tulipe, à la robe de Joseph; les narcisses, à Cyrus; et le tournesol aux temps du grand Constantin : car, dit-il, toute la pompe de cette fleur se termine en un bois inutile; ainsi, la puissance de l'empire qui fut élevée si haut, déchut bientôt. Ce singulier livre est dédié à la sainte Vierge : on voit par-là que les emblèmes des fleurs peuvent également représenter les passions qui bouleversent les empires, et les passions plus douces qui agitent les amans.

GIROFLÉE DES MURAILLES.

FIDÈLE AU MALHEUR.

Les Anglais appellent cette aimable fleur, violette des murailles; effectivement, elle aime à croître dans les fentes des vieux murs : on la voit sur les tours en ruines, sur les chaumières, et sur les tombeaux. Souvent une plante de giroflée solitaire croît dans la mortaise ou la meurtrière d'un antique château. Ses tiges fleuries semblent se plaire à voiler ces tristes inventions, qui attestent encore les maux et les désordres de la féodalité. Autrefois les ménestrels et les troubadours portaient une branche de giroflée comme l'emblème d'une affection qui résiste au temps, et qui survit au malheur. Lorsque la terreur régnait sur la France, on a vu une populace effrénée se préci-

piter vers l'abbaye de Saint-Denis, pour jeter aux vents les cendres de nos rois : ces barbares, après avoir brisé les marbres sacrés, comme effrayés de leurs sacriléges, furent en cacher les débris derrière le chœur de l'église, dans une cour obscure, où la révolution les oublia. Un poëte, en allant visiter ce triste lieu, le trouva tout brillant d'une décoration inattendue : les fleurs de la giroflée couvrait ces murs désolés. Cette plante, fidèle au malheur, répandait dans cette religieuse enceinte, des parfums si doux, qu'on eût dit un pieux encens qui s'élevait vers le ciel. A cette vue, le poëte se sentit inspiré ; il s'écria :

Mais quelle est cette fleur que son instinct pieux
Sur l'aile du zéphir amène dans ces lieux ?
Quoi ! tu quittes le temple où vivent tes racines,
Sensible giroflée, amante des ruines,
Et ton tribut fidèle accompagne nos rois ?
Ah ! puisque la terreur a courbé sous ses lois

Du lis infortuné la tige souveraine,
Que nos jardins en deuil te choisissent pour reine;
Triomphe sans rivale, et que ta sainte fleur
Croisse pour le tombeau, le trône et le malheur [1].

---

[1] Treneuil, *Tombeaux de Saint-Denis*.

OCTOBRE.

LIERRE.

AMITIÉ.

L'amour fidèle retient avec une branche de lierre les roses passagères qui couronnent son front. L'amitié a choisi pour devise un lierre qui entoure de verdure un arbre renversé, avec ces mots : *Rien ne peut m'en détacher*. En Grèce, l'autel de l'hyménée était entouré d'un lierre, et on en présentait une tige aux nouveaux époux, comme le symbole d'un nœud indissoluble. Les Bacchantes, le vieux Silène, et Bacchus lui-même, étaient couronnés de lierre. La ver-

OCTOBRE.



Réséda.

Vos qualités surpassent vos charmes.

Héliotrope. Œillet Rouge.

Je vous aime. Amour vif et pur.

Vos qualités surpassent vos charmes : je vous aime d'un amour vif et pur.

dure éternelle des feuilles du lierre était, pour cette cour joyeuse l'emblème d'une constante ivresse. On a quelquefois représenté l'ingratitude sous la forme d'un lierre qui étouffe son soutien : l'auteur des *Études de la nature* a repoussé cette calomnie ; le lierre lui paraît le modèle des amis : « Rien, dit-il, ne peut le séparer » de l'arbre qu'il embrasse une fois ; il le » pare de son feuillage dans la saison » cruelle où ses branches noircies ne sou- » tiennent plus que des frimas ; compa- » gnon de ses destinées, il tombe quand » on le renverse ; la mort, même, ne l'en » détache pas, et il décore de sa constante » verdure le tronc tout desséché de l'ap- » pui qu'il adopta. » Ces idées, aussi touchantes que gracieuses, ont encore le mérite d'être vraies ; le lierre tient à la terre par ses propres racines, et ne tire point sa substance des corps qu'il environne ;

protecteur des ruines, il est l'ornement des vieux murs qu'il soutient; il n'accepte point tous les appuis; mais, ami constant, il meurt où il s'attache.

CAPILLAIRE.

DISCRÉTION.

Jusqu'a ce jour, les botanistes ont en vain étudié cette plante, qui semble dérober à leurs savantes recherches le secret de ses fleurs et celui de ses fruits; elle ne confie qu'au zéphyr les germes invisibles de sa jeune famille. Ce dieu choisit seul le berceau de ses enfans; il se plaît quelquefois à former, de leurs ondoyantes chevelures, le sombre voile qui dérobe aux regards l'antre où dort, depuis le commencement des siècles, la naïade solitaire; d'autres fois il les porte sur ses ailes, et les fait rayonner en étoiles de verdure au sommet des tours d'un vieux château, ou bien il les dispose en légers festons, et en décore les lieux frais et *ombreux* aimés des bergers. Ainsi

la fougère met en défaut la science, elle cache sa secrète origine aux yeux les plus pénétrans, mais elle s'empresse de répondre, par des bienfaits, à la main qui l'interroge.

COLCHIQUE.

MES BEAUX JOURS SONT PASSÉS.

Vers les derniers jours d'été on voit briller, sur la verdure des humides prairies, une fleur semblable au safran printanier : cette fleur est le colchique d'automne ; loin de nous inspirer, comme le safran, la joie et l'espérance, il annonce à toute la nature la perte des beaux jours.

Les anciens croyaient que cette plante, venue des champs de la Colchide, devait sa naissance à quelques gouttes de la liqueur magique que Médée prépara pour rajeunir le vieil Æson. Cette origine fabuleuse a fait long-temps considérer le colchique comme un préservatif contre toutes sortes de maladies. Les Suisses attachent cette fleur au cou de leurs enfans, et les

croient inaccessibles à tous les maux. La folle opinion des vertus merveilleuses de cette plante a même séduit les hommes les plus graves, et il a fallu toute l'expérience du célèbre Haller, pour faire disparaître ces vaines superstitions de l'ignorance. Cependant le colchique intéressera toujours les vrais savans, par les phénomènes botaniques les plus singuliers. Sa corolle à six découpures glacées de violet, n'a ni feuilles ni tige; un long tube, blanc comme l'ivoire, qui n'est qu'un prolongement de la fleur, est son seul soutien; c'est au fond de ce tube que la nature a placé la graine, qui ne doit mûrir qu'au printemps suivant. L'enveloppe qui la renferme, profondément ensevelie sous le gazon, brave les rigueurs de l'hiver; mais, aux premiers beaux jours, cet espèce de berceau sort de terre, et vient se balancer aux rayons du soleil, environné d'une touffe de lar-

ges feuilles du plus beau vert. Ainsi, cette plante renversant l'ordre accoutumé des saisons, mêle ses fruits aux fleurs du printemps et ses fleurs aux fruits de l'automne. Mais, dans tous les temps, les tendres agneaux fuient à son aspect; la jeune bergère s'attriste à sa vue; et, si quelquefois la mélancolie tresse une couronne de ses fleurs d'un bleu mourant, elle la consacre aux jours heureux qui ont fui pour ne plus revenir.

LAURIER AMANDIER.

PERFIDIE.

Aux environs de Trébisonde, sur les bords de la mer Noire, croît naturellement le laurier perfide, qui cache sous sa douce et brillante verdure le plus funeste de tous les poisons; cet arbre, qui orne nos bosquets d'hiver, se charge au printemps de nombreuses pyramides de fleurs blanches auxquelles succèdent des fruits noirs semblables à de petites cerises; ses fleurs, ses fruits et ses feuilles ont le goût et l'odeur de l'amande. On raconte qu'une tendre mère, le jour de sa fête, voulant préparer un mets agréable à sa famille, jeta quelques livres de sucre et une poignée de feuilles de laurier amandier dans une chaudière de lait bouillant. A la vue du festin qui s'apprête,

une innocente joie éclate dans tous les yeux. O surprise ! à peine a-t-on goûté le mets fatal que tous les visages changent, les cheveux se hérissent sur la tête des malheureux, leur respiration se précipite, mille cris confus sortent de leur poitrine, une fureur horrible les poursuit, les agite et s'empare de leurs sens. La mère, désolée, veut appeler du secours ; mais, saisie du même mal, elle partage le délire insensé auquel elle veut en vain apporter remède. Le sommeil calma enfin les vertiges de cette triste ivresse. Mais que devint la pauvre mère, quand un homme habile lui apprit le lendemain qu'elle avait fait prendre à ses enfans un venin tout semblable à celui de la vipère [1]. Ce venin, concentré dans l'eau distillée ou dans l'huile essentielle du laurier amandier, est si violent,

[1] C'est Fontana qui a obtenu ce résultat.

qu'il suffit de le mettre en contact avec la plus légère blessure pour donner la mort à l'homme le plus robuste. De sages réglemens ont défendu, en Italie, la vente de cet affreux poison. Cependant des distillateurs avides en distribuent secrètement sous le nom d'essence d'amandes amères. On assure encore qu'au moyen du parfum de ce terrible laurier, on peut évoquer du sein des enfers le démon du cauchemar. Fuscli, célèbre peintre anglais, a vu et représenté avec des pinceaux sublimes et bizarres les effets d'une semblable imprudence. Voyez cette jeune fille en proie au délire de l'amour. Pour appeler autour d'elle les songes légers, elle dépose sous son chevet une branche de laurier-amandier. Bientôt un sommeil accablant ferme ses paupières. Le fantôme, appelé par un parfum qu'il ne saurait méconnaître, arrive, et s'assied en grimaçant sur la poitrine de l'imprudente beauté.

La douleur est exprimée dans tous les traits de l'infortunée, sa tête se renverse avec effort, ses bras tombent sur le bord du lit, son sein palpite et se soulève péniblement, elle se sent étouffer, le mouvement interrompu de son cœur semble la menacer de la mort. Tourmentée par une succession de rêves incohérens, elle voit des villes prises d'assaut, des veuves en pleurs, des amans étendus dans des bières sanglantes; elle est transportée dans un désert, au milieu d'une nuit obscure et glacée; un assassin la poursuit un poignard à la main, et le plus épouvantable précipice s'oppose à sa fuite; des convulsions agitent tous ses membres, ses mains se crispent, et ses pieds liés ne peuvent plus faire de mouvemens. Elle essaie en vain de pousser des cris, ses lèvres tremblantes ne peuvent articuler; elle fait d'inutiles efforts pour ouvrir ses paupières paralysées. Elle vou-

drait marcher, courir, nager, voler, se traîner; mais la volonté n'a plus de pouvoir dans l'empire du sommeil. Le démon hideux pèse toujours sur son sein, il se dresse, se balance, roule ses yeux dans leur orbite sanglante, prête l'oreille à ses accens plaintifs et jouit de ses souffrances et de son désespoir.

TUSSILAGE ODORANT.

ON VOUS RENDRA JUSTICE.

Le génie, caché sous une modeste apparence, ne frappe point les yeux du vulgaire. Mais si les regards d'un juge éclairé le rencontrent, aussitôt sa force est révélée, et il emporte l'admiration de ceux dont la stupide indifférence n'avait pu le comprendre. Un jeune meunier hollandais se sentant du goût pour la peinture, s'exerça, dans ses momens de loisir, à représenter le paysage au milieu duquel il vivait. Le moulin, les troupeaux de son maître, une verdure admirable, les effets du ciel, des nuages de la vapeur, de la lumière et des ombres, voilà ce que son naïf pinceau rendait avec une vérité exquise. A peine un tableau était-il fini, qu'il était porté chez un marchand

de couleur, qui, pour le prix, donnait de quoi en refaire un autre. Un jour de fête, l'aubergiste du lieu, voulant orner la salle où il recevait ses hôtes, fit emplète de deux de ces tableaux. Un grand peintre s'arrête dans cette auberge, il admire la vérité de ces paysages, offre cent florins de ce qui n'avait coûté qu'un écu, et en payant, il promet de prendre au même prix tous les ouvrages du même auteur. Voilà la réputation du jeune peintre établie, voilà sa fortune faite. Aussi sage qu'heureux, il n'oublia jamais son cher moulin; on en retrouve l'image dans tous ses tableaux, qui sont autant de chefs-d'œuvre. Qui croirait que les plantes ont le même sort que les hommes, et qu'il leur faut aussi un patron pour être appréciées.

Le tussilage odorant, malgré sa suave odeur, a vécu long-temps ignoré au pied du mont Pilat, où sans doute il fleuri-

rait encore sans gloire, si un savant botaniste, M. Villau de Grenoble, n'avait su aprécier ses qualités bienfaisantes; cette plante parfumée apparaît dans une saison où toutes les autres fleurs ont disparu : Comme le grand artiste fit l'éloge du pauvre peintre, M. Villau fit celui de l'humble fleur; il lui donna un rang distingué dans ses ouvrages; et, depuis ce temps, le tussilage, cultivé avec soin, vient dès les premiers jours de décembre parfumer nos plus brillans salons.

GÉRANIUM ÉCARLATE.

SOTTISE.

Madame la baronne de Staël se fâchait toutes les fois que l'on tentait d'introduire, dans sa société, un homme sans esprit. Un jour un de ses amis risqua pourtant de lui présenter un jeune officier suisse, de la plus aimable figure. Cette dame, séduite par l'apparence, s'anima, et dit mille choses flatteuses au nouveau venu qui d'abord lui sembla muet de surprise et d'admiration. Cependant comme il l'écoutait depuis une heure sans ouvrir la bouche, elle commença à se méfier un peu de son silence, et lui adressa tout à coup des questions tellement directes, qu'il fallut bien y répondre. Hélas! le malheureux n'y répondit que par des sottises. Madame de

Staël se tourne alors, fâchée d'avoir perdu sa peine et son esprit, vers son ami, et lui dit : En vérité, monsieur, vous ressemblez à mon jardinier, qui a cru me faire fête en m'apportant ce matin un pot de géranium ; mais je vous préviens que j'ai renvoyé cette fleur, en le priant de ne plus l'offrir à mes regards. — Eh! pourquoi donc, demanda le jeune homme, tout ébahi. — C'est, monsieur, puisque vous voulez le savoir, que le géranium est une fleur bien vêtue de rouge : tant qu'on la regarde elle plaît aux yeux ; mais lorsqu'on la presse légèrement, il n'en sort qu'une odeur importune. En disant ces mots, madame de Staël se leva et sortit, laissant, comme on pense bien, les joues du jeune sot aussi rouges que son habit, ou que la fleur à laquelle il venait d'être comparé.

CYPRÈS.

DEUIL.

Dans tous les lieux où ces arbres frappent nos regards, leur aspect lugubre pénètre d'idées mélancoliques. Leurs longues pyramides élevées vers le ciel, gémissent agitées par les vents. La clarté du soleil ne saurait pénétrer leur sombre épaisseur, et lorsque ses derniers rayons viennent à projeter leur ombre sur la terre, on dirait un noir fantôme.

Au milieu de nos bosquets fleuris, le cyprès s'élève parfois comme les représentations de la mort, que les Romains montraient à leur convives, au milieu même des transports de leur folle joie.

Les anciens avaient consacré le cyprès aux parques, aux furies et à Pluton: ils le plaçaient auprès des tombeaux. Les

peuples de l'Orient ont conservé le même usage. Chez eux, les champs de la mort ne sont pas nus et dévastés : couverts d'ombre et de fleurs, ce sont des lieux de fêtes, ce sont des promenades publiques qui rapprochent sans cesse les amis qui vivent de ceux qui les ont précédés. On sait quel respect les Chinois ont pour le tombeau des ancêtres. Souvent aux environs de Constantinople, on voit une famille d'Arméniens se presser dans l'enceinte d'un monument funèbre. Les vieillards y méditent, les enfans s'y livrent à la joie, et quelquefois de jeunes amans viennent se jurer un constant amour en présence des amis qui leur restent, et de ceux qu'ils ont perdus. Plus loin on voit aussi l'orphelin solitaire assis auprès du cyprès qui couvre ses parens; à la vue de leurs tombeaux, il se croit encore protégé par eux. La chaste veuve, prosternée sur la pierre qui couvre son

époux, prie, cherche dans cette image même de la mort, l'espérance qui la console; mais la triste mère qui a perdu ses enfans, pleure et ne veut pas être consolée.[1]

Et toi, triste cyprès,
Fidèle ami des morts, protecteur de leur cendre,
Ta tige, chère au cœur mélancolique et tendre,
Laisse la joie au myrte et la gloire au laurier.
Tu n'es point l'arbre heureux de l'amant, du guerrier,
Je le sais; mais ton deuil compatit à nos peines.

---

[1] Jérémie, chap. XXX, verset 15.

BELLE DE NUIT.

TIMIDITÉ.

Solitaire amante des nuits,
Pourquoi ces timides alarmes,
Quand ma muse au jour que tu fuis
S'apprête à révéler tes charmes ?
Si, par pudeur, aux indiscrets
Tu caches ta fleur purpurine,
En nous dérobant tes attraits,
Permets du moins qu'on les devine.

Lorsque l'aube vient éveiller
Les brillantes filles de Flore,
Seule tu sembles sommeiller
Et craindre l'éclat de l'aurore.
Quand l'ombre efface leurs couleurs,
Tu reprends alors ta parure ;
Et de l'absence de tes fleurs
Tu viens consoler la nature.

Sous le voile mystérieux
De la craintive modestie,
Tu veux échapper à nos yeux,
Et tu n'en es que plus jolie.

On cherche, on aime à découvrir
Le doux trésor que tu recèles ;
Ah ! pour encor les embellir,
Donne ton secret à nos belles [1].

---

[1] Constant Dubos.

LE CHÊNE.

HOSPITALITÉ.

Les anciens croyaient que le chêne, né avec la terre, avait offert aux premiers hommes de la nourriture et un abri. Cet arbre consacré à Jupiter, ombrageait le berceau de ce dieu, lorsqu'il prit naissance en Arcadie, sur le mont Lycée. La couronne de chêne, moins estimée par les Grecs que la couronne d'or, paraissait aux Romains la plus désirable des récompenses. Pour l'obtenir il fallait être citoyen, avoir tué un ennemi, reconquis un champ de bataille, et sauvé la vie à un Romain. Scipion l'Africain refusa la couronne civique, après avoir sauvé son père à la journée de Trébie : il refusa cette couronne ; car son action portait en elle-même sa récompense. En *Épire*, les chênes de Dodone rendaient

des oracles; ceux des Gaules couvraient les mystères des druides. Les Celtes adoraient cet arbre : il était pour eux l'emblème de l'hospitalité : vertu qui leur fut si chère, qu'après le titre de brave, celui d'ami et d'étranger était à leurs yeux le plus beau des titres.

Les hamadryades, les fées et les génies n'enchantent plus nos sombres forêts; mais l'aspect d'un chêne majestueux nous remplit encore d'admiration, de respect et de crainte. Plein de jeunesse et de force, lorsqu'il élève sa tête altière, et qu'il étend ses bras immenses, il paraît comme un protecteur, comme un roi. Dépouillé de verdure, immobile, frappé de la foudre, il ressemble au vieillard qui a vécu dans les siècles passés, et qui ne prend plus part aux agitations de la vie. Les vents impétueux luttent quelquefois contre ce fier athlète : d'abord il murmure, mais bientôt un bruit sourd, pro-

fond, mélancolique sort de ses robustes rameaux. On écoute, et on croit entendre une voix confuse et mystérieuse, qui explique les vieilles superstitions du monde.

En Angleterre, on a vu un seul chêne couvrir de son ombre plus de quatre mille soldats. Dans le même pays, auprès de Shrewsbury, le chêne royal, encore tout verdoyant, rappelle les malheurs de Charles II, fugitif au milieu de son royaume. Ce prince trouva un abri, un sauveur, mais son père n'en trouva point... Horrible souvenir qui rappelle, hélas! que l'Angleterre n'a pas été seule altérée du sang des rois..... Eh! pourtant, on montre encore, à la porte de Paris, dans le bois de Vincenne, la place occupée, jadis, par le chêne sous lequel saint Louis, semblable à un tendre père, venait s'asseoir pour rendre la justice à son peuple.

NOVEMBRE.

AMARANTE.

IMMORTALITÉ.

L'AMARANTE est le dernier présent de l'automne. Les anciens avaient associé cette fleur aux honneurs suprêmes, en en parant le front des dieux. Quelquefois les poëtes ont mêlé son éclat au triste et noir cyprès, voulant exprimer ainsi que leurs regrets étaient attachés à d'immortels souvenirs. Homère dit qu'aux funérailles d'Achille, les Thessaliens se présentèrent la tête couronnée d'amarantes. Malherbe, comme si sa propre gloire appartenait au héros qu'il célèbre, dit à Henri IV :

NOVEMBRE.



Bruyère.

Amour de la Solitude.

Ta louange dans mes vers,
D'amarante couronnée,
N'aura sa fin terminée
Qu'en celle de l'univers.

L'amour et l'amitié se sont aussi parés d'amarantes. Dans la guirlande de Julie, on trouve ce quatrain :

Je suis la fleur d'amour qu'amarante on appelle,
Et qui vient de Julie adorer les beaux yeux.
Roses, retirez-vous, j'ai le nom d'immortelle,
Il n'appartient qu'à moi de couronner les dieux.

Dans une idylle charmante, M. Constant Dubos a chanté cette fleur dont l'aspect nous console des rigueurs de l'hiver. Après avoir regretté la fuite rapide des fleurs et du printemps, il dit :

Je t'aperçois, belle et noble amarante !
Tu viens m'offrir, pour charmer mes douleurs,
De ton velours la richesse éclatante ;
Ainsi la main de l'amitié constante,
Quand tout nous fuit, vient essuyer nos pleurs.

Ton doux aspect de ma lyre plaintive
A ranimé les accords languissans ;
Dernier tribut de Flore fugitive,
Elle nous lègue, avec la fleur tardive,
Le souvenir de ses premiers présens.

La reine Christine de Suède, qui voulut s'immortaliser en renonçant au trône pour cultiver les lettres et la philosophie, institua l'ordre des chevaliers de l'amarante. La décoration de cet ordre est une médaille d'or enrichie d'une fleur d'amarante, en émail, avec ces mots : *Dolce nella memoria*, *en sa douce mémoire.*

Dans les jeux floraux, à Toulouse, le prix des plus beaux chants lyriques est une amarante d'or. Clémence Isaure en avait fait l'emblème de l'immortalité.

PERSIL.

FESTIN.

Le persil était en grande réputation chez les Grecs. Dans les banquets, ils couronnaient leurs fronts de ses légers rameaux, qu'ils croyaient propres à exciter la gaieté et l'appétit. A Rome, dans les jeux isthmiques, les vainqueurs étaient couronnés de persil : on croyait cette plante originaire de la Sardaigne, parce que cette province est représentée sur les médailles anciennes sous la forme d'une femme, auprès de laquelle est un vase d'où sort un bouquet de persil; mais cette plante est naturelle à tous les lieux frais et ombragés de la Grèce, et même à nos provinces du midi. Guy de la Brosse prétend qu'elle croît aussi auprès de Paris, sur le mont Valérien; mais il est pré-

sumable que la plante qu'il désigne sous ce nom n'est pas le véritable persil, puisqu'on attribue à Rabelais son introduction en France, et que, s'il faut en croire les érudits, il le rapporta de Rome avec la laitue romaine; si cela est, ce bel esprit aurait bien fait d'attacher son nom à ces modestes présens. Le *Rabelais*, comme la *reine Claude*, eût été célébré par les gourmands de tous les âges. Quoi qu'il en soit, la belle verdure de cette plante relève la propreté et l'élégance des mets qu'elle environne : elle est le luxe du pot au feu; elle contribue à l'agrément des plus beaux dîners. Une branche de laurier et une couronne de persil, sont les attributs qui conviendraient chez nous au dieu des festins. Ces plantes ont servi à de plus nobles usages; mais, dans le siècle des gastronomes, il ne faut pas rappeler ce qui se faisait au siècle des héros.

CORNOUILLER SAUVAGE.

DURÉE.

Le cornouiller ne s'élève guère qu'à la hauteur de dix-huit ou vingt pieds : il vit des siècles ; mais il est très-lent à croître ; on le voit fleurir au printemps ; cependant il ne cède qu'à l'hiver ses fruits d'un rouge éclatant. Les Grecs avaient consacré cet arbre à Apollon, sans doute parce que ce dieu présidait aux ouvrages d'esprit qui demandent beaucoup de temps et de réflexion. Charmant emblème qui apprenait à tous ceux qui voulaient cultiver les lettres, l'éloquence, et la poésie, que, pour mériter la couronne de laurier, il fallait porter long-temps celle de la patience et la méditation. Après que Romulus eut tracé l'enceinte de sa ville naissante, il lança son javelot sur le mont Pa-

latin. Le bois de ce javelot était de cornouiller : il prit racine, s'éleva, produisit des branches, des feuilles, il devint arbre; ce prodige fut regardé comme l'heureux présage de la force et de la durée de ce naissant empire.

UNE PAILLE ENTIÈRE.

UNION.

UNE PAILLE BRISÉE.

RUPTURE.

L'USAGE de briser une paille, pour exprimer que tous les sermens sont rompus, remonte aux premiers temps de la monarchie; on peut même dire qu'il a une origine presque royale.

Les vieux chroniqueurs racontent qu'en 922, Charles-le-Simple se voyant abandonné des principaux seigneurs de sa cour, eut l'imprudence de convoquer l'assemblée du Champ-de-Mai, à Soissons. Il y cherchait des amis, il n'y trouva que des factieux dont sa faiblesse accroissait l'audace. Les uns lui reprochent son indolence, ses prodigalités et sa confiance aveugle dans son ministre Haganon;

les autres, s'élèvent contre le déshonneur de ses concessions á Raoul, chef des Normands. Environné de leur foule séditieuse, il prie, il promet, il croit leur échapper par de nouvelles faiblesses, mais en vain. Dès qu'ils le voient sans courage, leur audace n'a plus de bornes : ils osent declarer qu'il a cessé d'être leur roi. A ces mots, qu'ils prononcent avec toutes les marques de la violence, et qu'ils accompagnent de menaces, ils s'avancent au pied du trône, brisent des pailles qu'ils tiennent dans leurs mains, les jettent brusquement à terre, et se retirent après avoir exprimé, par cette action, qu'ils rompaient avec lui.

Cet exemple est le plus ancien de ce genre qui nous soit parvenu ; mais il prouve que, depuis long-temps, cette manière de rompre un serment devait être en usage, puisque les grands vassaux ne crurent pas nécessaire d'ajouter

à leur action une seule parole qui pût servir à l'expliquer : ils étaient donc sûrs d'être entendus, et ils le furent.

Il y a loin de cette scène terrible à la scène si comique du Dépit amoureux de Molière. Cependant l'un est l'origine de l'autre : elles prennent au moins leur source dans le même usage populaire ; il n'y a que la différence du temps. Ce qui servait jadis à détrôner un roi, à bouleverser une nation, ne peut plus servir aujourd'hui qu'à désoler un cœur.

Heureux les amans dont les ruptures se terminent comme les révolutions du bon vieux temps !

L'HIVER.

DÉCEMBRE.

LES FEUILLES MORTES.

TRISTESSE, MÉLANCOLIE.

L'HIVER s'avance; les arbres ont perdu leur verdure après s'être dépouillés de leurs fruits; le soleil, en se retirant, verse sur les feuillages des couleurs sombres ou métalliques; le peuplier se couvre d'un or pâle et décoloré, tandis que l'acacia reploie ses légères folioles, que les rayons du soleil ne réveilleront plus : cependant

DÉCEMBRE.



Cyprès.

Deuil.

le bouleau laisse flotter sa longue chevelure, déjà privée d'ornemens, et le sapin, qui doit conserver sa verte pyramide, la balance fièrement dans les airs. On voit le chêne immobile; il résiste à l'effort du vent, qui ne saurait dépouiller sa tête altière; mais le roi des forêts cédera au printemps ses feuilles rougies par l'hiver. On dirait tous ces arbres émus de passions différentes; l'un s'incline profondément, comme s'il voulait rendre hommage à celui que la tempête ne saurait ébranler; l'autre semble vouloir embrasser le compagnon, l'appui de sa faiblesse, et, tandis qu'ils confondent, qu'ils mêlent leurs rameaux, un troisième s'agite en tous sens, comme s'il était environné d'ennemis : le respect, l'amitié, la haine, la colère, passent tour à tour de l'un à l'autre. Ainsi, battus de tous les vents, et comme agités de toutes les passions, ils font entendre de longs

gémissemens ; on dirait les murmures confus d'un peuple en alarmes : il n'y a point de voix dominante, ce sont des bruits sourds, profonds, monotones, qui jettent l'âme dans une vague rêverie : souvent on voit tomber sur la terre, déjà privée de sa verdure, des nuages de feuilles mortes ; elles couvrent le sol d'un mobile vêtement. On aime à contempler l'orage qui les chasse, les disperse, les agite, et qui tourmente ces tristes débris d'un printemps qui ne reviendra plus.

Nos prés ont perdu leur fraîcheur.
A peine une fleur isolée
Penche-t-elle un front sans couleur
Dans la solitaire vallée ;
Une obscure et triste vapeur
Voile nos rives désolées ;
Et sur les forêts ébranlées
Les vents soufflent avec fureur.
Ah ! dans ces forêts sans ombrage,
Le long des coteaux défleuris,
Le soir, au bruit sourd de l'orage,
Marchant sur de tristes débris,

J'irai voir le dernier feuillage
Tomber sur les gazons flétris.
Cédant à la mélancolie,
Là, des amis que j'ai perdus
J'appellerai l'ombre chérie,
Et, les sens doucement émus,
Je laisserai couler ma vie
En occupant ma rêverie
Des jours où je ne serai plus [1].

---

[1] Aimé Martin, *Lettres à Sophie*, tome 1.

CORMIER.

PRUDENCE.

Chaque arbre, chaque plante a une physionomie qui lui est propre, et qui semble lui donner un caractère. L'amandier étourdi se presse de donner ses fleurs au printemps, aux risques de n'avoir point de fruits pour l'automne, tandis que le cormier, qui s'élève lentement, ne porte ses fruits que quand il a acquis toute sa force; mais alors sa récolte est assurée. Voilà pourquoi on en fait l'emblème de la prudence. Cet arbre, si beau, si durable, garde tout l'hiver ses fruits d'un rouge éclatant; on le voit briller au milieu des neiges; c'est une moisson qui ne se récolte qu'en hiver, et que la Providence a réservée aux petits oiseaux.

GUI COMMUN.

JE SURMONTE TOUT.

Le gui est un petit arbuste qui croît au sommet des plus grands arbres; le chêne superbe devient son esclave, et le nourrit de sa propre substance. Les Druides avaient une espèce d'adoration pour une faiblesse si supérieure à la force; le tyran du chêne leur paraissait également redoutable aux hommes et aux dieux. Voici ce qu'ils contaient pour appuyer cette opinion : Un jour Balder dit à sa mère Friga, qu'il avait songé qu'il mourrait. Friga conjura le feu, les métaux, les maladies, l'eau, les animaux, les serpens, de ne faire aucun mal à son fils, et les conjurations de Friga étaient si puissantes, que rien ne pouvait leur résister. Balder allait donc dans les com-

bats des dieux, au milieu des traits, sans rien craindre. Loke, son ennemi, voulut en savoir la raison ; il prit la forme d'une vieille, et vint trouver Friga. Il lui dit : Dans les combats, les traits et les rochers tombent sur votre fils Balder, sans lui faire de mal. — Je le crois bien, dit Friga; toutes ces choses me l'ont juré; il n'y a rien dans la nature qui puisse l'offenser : j'ai obtenu cette grâce de tout ce qui a quelque puissance ; il n'y a qu'un petit arbuste à qui je ne l'ai pas demandée, parce qu'il m'a paru trop faible; il était sur l'écorce du chêne, à peine avait-il une racine; il vivait sans terre ; il s'appelle *mistiltein ;* c'était le gui. Ainsi parla Friga. Loke aussitôt courut chercher cet arbuste ; et, venant à l'assemblée des dieux pendant qu'ils combattaient contre l'invulnérable Balder, car leurs jeux sont des combats, il s'approcha de l'aveugle Heder : Pourquoi,

lui dit-il, ne lances-tu pas aussi des traits à Balder? Je suis aveugle, répondit Heder, et je n'ai point d'armes. Loke lui présente le gui de chêne, et lui dit : Balder est devant toi. L'aveugle Heder lance le gui; Balder tombe percé et sans vie. Ainsi, le fils invulnérable d'une déesse fut tué par une branche de gui lancée par un aveugle. Tel est l'origine du respect porté dans les Gaules à cet arbrisseau.

UN BRIN DE MOUSSE.

AMOUR MATERNEL.

J.-J. Rousseau, si long-temps tourmenté par ses passions, et persécuté par celles des autres hommes, consola les dernières années de sa vie par l'étude de la nature; il n'interrogeait, il n'aimait plus qu'elle, et son goût pour la botanique adoucissait tous ses maux et calmait toutes ses douleurs; l'étude des mousses surtout avait des charmes pour lui. Ce sont elles, disait-il souvent, qui rendent à nos campagnes un air de jeunesse et de fraîcheur; elles embellissent la nature au moment où les fleurs ont disparu, et où leurs tiges flétries se confondent avec la poussière de nos champs. Effectivement, c'est en hiver que les mousses offrent aux yeux du botaniste leur vert d'émeraude,

leurs noces secrètes, et les charmans mystères des urnes et des amphores qui renferment leur postérité.

Semblables à ces amis, qui ne se rebutent ni du malheur, ni même de l'ingratitude, les mousses, bannies des champs cultivés, s'avancent vers les terrains arides et incultes, pour les couvrir de leur propre substance, qui se change peu à peu en une terre féconde; elles s'étendent dans les marécages, et les transforment bientôt en utiles et riantes prairies. L'hiver, lorsque rien ne végète plus, ce sont elles qui se chargent de l'hydrogène, et du carbone qui vicient l'air que nous respirons, pour nous le rendre chargé de l'oxigène qui l'épure; l'été elles forment, à l'ombre des forêts, des gazons où le berger, l'amant et le poëte aiment également à se reposer; les petits oiseaux en tapissent les nids, qu'ils préparent à leurs naissantes familles; et

l'écureuil en construit sa demeure circulaire. Que dis-je ? sans ces plantes, si méprisées des hommes, une partie de notre globe serait inhabitable.

Aux confins du monde, les Lapons couvrent de mousses les souterrains, où, rassemblés en familles, ils bravent les plus longs hivers ; leurs nombreux troupeaux de Rennes ne connaissent point d'autre nourriture ; cependant ils donnent à leurs maîtres de délicieux laitages, une chair succulente et de chaudes fourrures : réunissant, ainsi, pour le pauvre Lapon, tous les avantages que nous présentent séparément la vache, le cheval et la brebis. Les Lapons, réunis autour de vastes poêles, célèbrent, au bruit de leurs tambours magiques, les aurores boréales qui éclairent leurs longues nuits, les vertus de leurs pères ou leurs propres exploits, tandis que leurs femmes, assises auprès d'eux, réchauf-

sent, dans des berceaux de mousses, leurs petits enfans enveloppés d'hermine.

Peuple fortuné, vous ignorez nos guerres, nos fêtes, nos procès et nos longues misères! chaque jour, dans votre heureuse ignorance, vous remerciez les dieux de vous avoir fait naître dans la plus belle des contrées, de vous avoir donné des mœurs pures, un air léger et des mousses parfumées[1]! La nature, bienfaisante dans ces tristes climats, enveloppe de mousses tout ce qui végète et tout ce qui respire, comme d'une toison végétale propre à préserver des frimats ses enfans malheureux, et à les réchauffer sur son sein maternel.

---

[1] Quelques espèces de mousses ont l'odeur de vanille.

LES COURONNES.

EMBLÈMES DES FLEURS CHEZ LES DIFFÉRENS PEUPLES.

Aussitôt qu'il y a eu sur la terre, une famille, une prairie, un arbre, un ruisseau, on a aimé les fleurs. Les peuples de l'Orient qui semblent être les hommes primitifs, n'imaginent rien de plus doux que de vivre éternellement dans un jardin délicieux, entourés de belles femmes et couchés sur des fleurs; les femmes elles-mêmes, dans ces voluptueuses contrées ne sont regardées que comme d'aimables fleurs faites pour embellir la vie, et non pour en partager les soins. On cultive la beauté dans les sérails de l'Asie, comme une rose dans un parterre, et on n'exige d'elles que d'être belles comme une rose. Les peuples religieux qui habitent les bords de l'Indus et qui boivent

les eaux du Gange, regardent certaines fleurs qu'ils ne cueillent jamais, comme les demeures passagères des nymphes et des sylphides. Le soin d'arroser ces plantes de prédilection, est confié aux soins des Bramines encore vierges. Elles s'occupent aussi à en tresser d'autres pour la décoration des temples et pour leurs propres parures. Les jeunes bayadères couvrent leurs têtes de l'immense corolle de l'aristoloche; elles ont des colliers de fleurs de mongris, et des ceintures de fleurs de frangipanier. Dans la somptueuse Égypte, on porta cette passion si loin, qu'Amasis, de simple particulier, devint général des armées du roi Partanis pour lui avoir présenté un chapeau de fleurs. Plus tard ce même Amasis s'assit sur le trône d'Égypte; ainsi un trône fut le prix d'une simple guirlande. Les Grecs disciples des Égyptiens se livrèrent au même goût. A Athènes, on portait tous les jours au marché des corbeilles qui étaient enlevées

à l'instant. C'est là où l'on voit s'engager un combat charmant entre Pausias, célèbre peintre de Sycione, et la bouquetière Glicéra sa maîtresse; c'était, dit Pline, un grand plaisir de voir combattre l'ouvrage naturel de Glicéra contre l'art de Pausias, qui finit par la peindre elle-même, assise et faisant un chapeau de fleurs. Les fleurs étaient non-seulement alors, comme aujourd'hui l'ornement des autels et la parure de la beauté, mais les jeunes gens s'en couronnaient dans les jeux, les prêtres dans les cérémonies, les convives dans les festins; des faisceaux et des guirlandes étaient suspendues aux portes dans les circonstances heureuses, et, ce qui est plus remarquable et plus étranger à nos mœurs, les philosophes eux-mêmes portaient des couronnes, et les guerriers en paraient leurs fronts dans les jours de triomphe: car les couronnes devinrent bientôt le prix et la récompense du talent, de la vertu, et des

grandes actions. Le temps, qui a détruit les empires, n'a point détruit ce langage emblématique, il est venu jusqu'à nous avec toute son expression; les couronnes de chêne, de myrte, de roses, de laurier, sont encore destinées aux guerriers, aux poëtes et aux amours. Les fleurs consacrées aux dieux étaient les symboles de leur caractère et de leur puissance. Le lys superbe appartenait à Junon, le pavot à Cérès, l'asphodèle aux Mânes, la jacynthe et le laurier à Apollon, l'olivier à Minerve, le lierre à Bacchus, le peuplier à Hercule, le cyprès à Pluton, le chêne à Jupiter. La signification, le goût et l'usage des fleurs, passèrent des Grecs chez les Romains qui portèrent ce luxe jusqu'à la folie; on les voyait changer trois fois de couronnes dans un seul repas, ils disaient qu'un chapeau de roses rafraîchissait la tête et préservait des fumées du vin; mais bientôt voulant jouir d'une double ivresse,

ils entassèrent des fleurs autour d'eux, de façon à produire l'effet qu'elles étaient destinées à prévenir. Héliogabale faisait joncher des fleurs les plus rares, ses lits, ses appartemens et ses portiques, et, bien avant lui, on avait entendu Cicéron reprocher à Verrès d'avoir parcouru la Sicile dans une litière, assis sur des roses, ayant une couronne de fleurs sur la tête et une autre à son cou.

Au moyen âge la culture des fleurs fut abandonnée. Dans les temps de dévastations et de barbarie, la terre semble resserrer son sein et n'accorder qu'à regret aux hommes cruels une subsistance mal assurée. Le goût des fleurs prit naissance parmi nous avec celui de la galanterie; le règne de la beauté fut aussi celui des fleurs, tout alors prit une expression, et la composition d'un bouquet ne fut plus une chose indifférente; chaque fleur avait sa signification. Un chevalier partait-il

pour une expédition lointaine, son chapel, formé de giroflées de Mahon et de fleurs de cerisier, semblait dire à sa belle : Ayez de moi souvenance et ne m'oubliez pas. Avait-on fait choix d'une dame, et lui avait-on demandé l'honneur de la servir, la jeune beauté se montrant parée d'une couronne de blanches marguerites, était censée répondre j'y penserai. Voulait-elle le bonheur de son amant, elle préparait la couronne de roses blanches, qui signifiait le doux je vous aime. Mais si les vœux étaient rejetés, la fleur de dents de lion indiquait qu'on avait donné son cœur, que le requérant d'amoureuse merci ne devait conserver aucune espérance, et qu'il employait mal son temps. Les feuilles de laurier peignaient la félicité assurée; le lys des vallées ou le glaïeul, la noblesse et la pureté des actions et de la conduite; de petites branches d'if annonçaient un bon ménage, et le bouquet de basilic indiquait qu'on était

fâché et même brouillé. Dans ce bon temps l'amour armé d'un bouquet pouvait tout oser, une fleur dans sa main exprimait bien souvent plus que n'oserait dire le billet le plus tendre.

Les Turcs comme tous les Orientaux se servent du langage des fleurs, mais ils l'ont corrompu en mêlant à leur signification celle des rubans, des étoffes et de mille autres choses; cependant ils ont conservé le goût le plus vif pour les fleurs, et, malgré leur avarice naturelle, ils dépensent souvent plus pour un bouquet que pour un diamant. La fête des tulipes est chez eux d'une telle magnificence que sa description paraîtrait merveilleuse, dans les merveilleuses pages des Mille et une Nuits.

La découverte du nouveau monde, les voyageurs, les savans et d'habiles cultivateurs, ont tellement multiplié les fleurs dans nos jardins que le plus modeste de nos parterres brille sur-

tout en automne des tributs de toute la terre. Chaque fleur nous apporte avec un plaisir une expression nouvelle. Nous avons tâché d'en fixer quelques-unes en cherchant, dans la nature de chaque plante, un rapport avec nos affections morales. La poésie des anciens offre de toutes parts ces heureux rapprochemens; nous leur devons encore nos plus douces images, nos plus aimables comparaisons. Il ne faut donc que donner une ame aux fleurs pour que leur langage, en s'étendant de proche en proche, devienne un jour la langue universelle. Les couronnes des anciens seront pour nous les premiers caractères de ce langage aimable; nous en avons emprunté d'autres aux peuples de l'Orient, qui nous en ont offert les types dans leurs plus belles fleurs, et nous-mêmes en avons choisi dans ce livre immense dont les feuillets sont répandus sur toute la terre.

JANVIER.

DU LANGAGE DES COULEURS.

Puisque le dieu du jour en ses douze voyages
Habite tristement sa maison du verseau,
Que les monts sont encore assiégés des orages,
Et que nos prés rians sont engloutis sous l'eau;

en un mot, puisque les mois d'hiver nous offrent à peine quelques fleurs décolorées, il faut y suppléer, en rappelant l'usage que nos bons aïeux savaient faire des couleurs.

Dans ces temps heureux de la chevalerie, où la beauté distribuait des couronnes, où toutes les fêtes étaient des jeux guerriers, où tous les jeux étaient un hommage rendu à la gloire et aux



Bessa pinx.t — *Victor sc.*

Buis. — **Bois gentil.**

Persévérance — *Désir de plaire*

Gui. — Épine noire.

Je surmonte tout — *Obstacle*

La persévérance et le désir de plaire surmontent tous les obstacles.

dames, on sentit la nécessité de créer un nouveau langage qui pût, en ne parlant qu'aux yeux, rappeler des sentimens que la bouche n'osait exprimer. Telle fut l'origine de cette ingénieuse union des devises et des couleurs qui distinguaient les chevaliers. Qu'un amant désespéré se présentât dans la lice, il prouvait son amour par des prodiges de valeur; mais le gonfalon et l'écharpe, mêlés de rouge et de violet, annonçaient le trouble de son âme : que si, après la victoire, la dame de ses pensées était décidée à mettre fin à ses tourmens, elle paraissait le lendemain avec le vert de l'épine blanche, liée de rubans incarnats, qui signifiaient l'*espérance en amour*.

La cotte d'armes, teinte d'un gris roussâtre, indiquait le chevalier que la gloire éloignait de plus doux combats. Le jaune, uni au vert et au violet, témoignait qu'on avait tout obtenu de la beauté

aimée, et ne devait jamais se rencontrer chez le guerrier modeste.

Mais nos pères allaient encore plus loin; et l'art de faire parler les couleurs avait été porté à un si haut point de perfection, qu'on avait été jusqu'à composer un habit moral de l'homme et de la femme, dont nous rappellerons ici quelques traits d'après un livre gothique, aussi curieux que singulier [1].

Habit moral de l'homme, selon les couleurs.

« Et, premièrement, la toque ou bonnet, doit être d'écarlate, qui signifie pru-

---

[1] *Le langage des couleurs en armes, livrées et devises*, livre très-utile et subtil pour savoir et connaître de chacune couleur propriété et vertu. On le vend à Lyon, près Notre-Dame-de-Montfort, chez Olivier Arnoulet. Un petit vol. in-18, gothique, sans date.

dence; le chapeau doit être de couleur perse, qui démontre science, en signe que science vient de Dieu qui est au ciel, lequel ciel est couleur perse; et, par ainsi, science sera près de prudence. Le pourpoint sera noir, qui signifie magnanimité de courage, qui doit enclore le cœur et le corps de l'homme; les gants seront jaunes, qui dénote libéralité et jouissance; la ceinture doit être violette, qui signifie amour et courtoisie; la saye sera de tanne obscure, qui signifie douleur et tristesse, desquelles nous sommes toujours vêtus.»

Habit moral d'une dame, selon les couleurs.

«Et, tout premièrement, dame ou damoiselle doit avoir ses pantoufles de couleur noire, qui dénote simplicité; ce qui démontre aux dames qu'elles doi-

vent marcher en toute simplicité et non en orgueil. Et, en après, la dame, de quelque état qu'elle soit, doit porter les jarretières, qui seront de blanc et noir, dénotant ferme propos de persévérer en vertu; et, ainsi que le blanc et noir, jamais ne changent naturellement. Après ces choses, la cotte doit être d'un damas blanc, qui démontre l'honnêteté et chasteté qui doivent être en une dame; *idem*, doit être la pièce de devant soi de couleur cramoisi, qui sera appelée la pièce de bonnes pensées ardentes envers Dieu.

» Enfin, la robe pour une grande dame, doit être de drap d'or, qui représente beau maintien; car, tout ainsi que l'or, plaît à la vue des gens; à soi pareillement le beau maintien d'une dame est cause qu'elle est prisée et regardée. »

Voilà des vêtemens dont la morale est parfaite; mais notre siècle les trouvera-t-il assez galans? n'inspireront-ils au-

cun effroi à nos belles? en un mot, la mode osera-t-elle jamais leur présenter des habits qui les environneraient de tant de vertus sévères? voilà ce que nous n'osons dire. Il y a bien long-temps qu'on vante la bonhomie de nos pères, et cependant nous n'avons point encore vu qu'on se soit empressé de l'imiter.

Nous ne donnerons donc pas plus de détail à cet article, dans lequel il sera facile de trouver la signification des principales couleurs.

IBÉRIDE DE PERSE, THLASPI VIVACE.

INDIFFÉRENCE.

Vois comme au printemps tout sourit :
Les grâces font fleurir la rose ;
L'air se tait, le flot s'assoupit,
Et sur le sein des mers repose.
Dans ce cristal brillant et pur
Déjà le cygne plonge et nage,
Tandis que l'oiseau de passage
Fend lentement un ciel d'azur ;
Du jour plus douce est la lumière ;
Les sombres nuages ont fui ;
Des trésors qu'enferme la terre
Le germe s'est épanoui ;
La vigne a repris son ombrage,
L'olivier son fruit, sa fraîcheur :
Sur les rameaux, sous le feuillage,
Partout naît le fruit ou la fleur. [1]

Cette belle saison, qui anime tout dans la nature, et qui inspira au poëte des

---

[1] *Anacréon*, traduction de Saint-Victor.

amours des chants si doux, semble passer en vain pour la froide ibéride : cette plante, dans tous les temps, nous présente son vert feuillage et ses corymbes blancs et inodores; souvent, pour recueillir ses graines, la main du jardinier arrache le voile fleuri qui persiste à les couvrir. Ainsi, lè printemps et l'amour passent sans embellir cette insensible. La maternité arrive sans la flétrir; elle conserve sa parure jusque dans sa décrépitude; et, si son éclat nous rappelle celui des autres fleurs, c'est bien moins pour nous consoler de leur absence, que pour nous faire regretter leurs grâces et leurs doux parfums.

C'est sans doute à cause de son aspect, qui ne varie jamais, que les femmes de l'Orient, qui ont elles-mêmes inventé l'ingénieux langage des fleurs, ont fait de l'ibéride de Perse le symbole de l'indifférence.

VIORNE LAURIER, THYM.

JE MEURS SI ON ME NÉGLIGE.

Ce joli arbuste, qui nous vient d'Espagne, fait l'ornement des bosquets d'hiver; il se montre tout éclatant de verdure et de fleurs au temps où les autres plantes en sont dépouillées.

Ni le souffle brûlant de l'été, ni la froide bise de l'hiver ne lui dérobent ses charmes; cependant, pour le conserver, il faut lui accorder des soins assidus. Symbole d'une amitié constante et délicate, il cherche toujours à plaire, mais il meurt si on le néglige.

LAURIER FRANC.

GLOIRE.

Les Grecs et les Romains consacrèrent des couronnes de lauriers à tous les genres de gloire. Ils en ornèrent le front des guerriers et des poëtes, des orateurs et des philosophes, des vestales et des empereurs. Ce bel arbuste croît en abondance dans l'île de Delphe, sur les bords du fleuve Pénée. Là, ses rameaux aromatiques et toujours verts s'élancent à la hauteur des plus grands arbres; et on prétend que, par une vertu secrète, ils éloignent la foudre des rives qu'ils enchantent.

La belle Daphné était fille du fleuve Pénée; elle fut aimée d'Apollon; mais, préférant la vertu à l'amour du plus éloquent des dieux, dans la crainte d'être séduite en l'écoutant, elle s'enfuit;

Apollon la poursuivit ; et, comme il allait l'atteindre, la nymphe invoqua son père, et fut changée en laurier. Son amant ne pressant plus dans ses bras qu'une insensible écorce, fit entendre cette triste plainte :

Puisque du ciel la volonté jalouse,
Ne permet pas que tu sois mon épouse,
Sois mon arbre du moins, que ton feuillage heureux
Enlace mon carquois, mon arc et mes cheveux,
Aux murs du Capitole, à ces brillantes fêtes,
Où Rome étalera ses nombreuses conquêtes,
Tu seras des vainqueurs l'ornement et le prix.
Tes rameaux respectés des foudres ennemis,
Du palais des Césars protègeront l'entrée ;
Et comme de mon front la jeunesse sacrée
N'éprouvera jamais les injures du temps,
Que ta feuille conserve un éternel printemps. [1]

---

[1] M. de Saint-Ange, *Métamorphoses d'Ovide.*

UNE BRANCHE DE HOUX.

PRÉVOYANCE.

La prévoyance de la nature se montre d'une manière bien admirable dans cette belle plante. Les grands houx qui croissent en abondance dans la forêt de Néedwood, portent une ceinture de feuilles hérissées d'épines, qui s'élève à huit ou dix pieds de hauteur; à cette hauteur ces feuilles cessent d'être une défense, elles deviennent douces et unies : la plante n'a plus besoin de s'armer contre des ennemis qui ne peuvent plus l'atteindre. Cet arbre, du vert le plus éclatant, est la dernière parure de nos forêts dépouillées par les hivers : ses baies servent de nourriture aux petits oiseaux qui ne quittent pas nos climats; il leur prête aussi son feuillage, qui est comme un toit hospi-

talier préparé dans la mauvaise saison pour les recevoir. Les daims, et les cerfs mêmes, viennent y chercher un abri : ils se cachent derrière les neiges qui s'amoncèlent autour de lui, en glissant sur ses feuilles, disposées comme les tuiles d'un pavillon chinois, dont cet arbre affecte la forme élégante et pyramidale.

Ne semble-t-il pas que la nature, par une tendre prévoyance, ait pris soin de conserver toute l'année la verdure de ce bel arbre, et de l'armer d'épines, pour servir aux besoins et à la défense des êtres innocens qui viennent y chercher un refuge : c'est un ami que sa main puissante leur conserve pour le temps où tout semble les abandonner.

L'AURÉOLE FEMELLE, ou BOIS-GENTIL.

COQUETTERIE, DÉSIR DE PLAIRE.

La tige de l'auréole femelle, ou bois-gentil, est recouverte d'une écorce sèche qui lui donne l'apparence du bois mort. La nature, pour cacher sa difformité, a environné chacun de ses rameaux d'une guirlande de fleurs purpurines, qui se déroule en spirale, et se termine par une petite touffe de feuilles qui affecte la forme d'une pomme de pin.

Un parfum indéfinissable, exquis et dangereux, s'échappe de ces tiges légères, qui souvent fleurissent vers la fin de janvier.

Cette plante apparaît au sein des neiges, revêtue de sa charmante parure; on

dirait une nymphe imprudente et coquette, qui, à demi-transie, se pare, au milieu de l'hiver, de sa robe de printemps.

PERCE-NEIGE.

CONSOLATION.

L'AQUILON gémit; le givre surcharge les arbres dépouillés de verdure; un tapis blanc, uniforme, couvre la terre; les oiseaux se taisent, l'eau captive ne murmure plus; les rayons pâles d'un soleil décoloré éclairent nos campagnes; le cœur de l'homme s'attriste, il croit que tout est mort dans la nature.

Une fleur délicate apparaît tout à coup au milieu du voile de neige qui couvre nos champs; elle montre, à nos yeux surpris, ses clochettes d'ivoire, qui portent dans leur sein un léger point de verdure, comme si elles avaient été marquées par l'espérance. En s'épanouissant sur la neige, cette aimable fleur semble sourire

aux rigueurs de l'hiver, et nous dire : Je viens calmer vos alarmes ; je viens vous consoler de l'absence des beaux jours.

ALOÈS.

DOULEUR, AMERTUME.

L'Aloès ne tient au sol que par de faibles racines, il aime à croître dans le désert; sa saveur est très-acerbe. Ainsi, la douleur nous éloigne du monde, nous détache de la terre, et remplit nos cœurs d'amertume. Ces plantes vivent presque entièrement d'air; elles affectent des formes singulières et bizarres. Le Vaillant en a trouvé plusieurs espèces très-multipliées dans les déserts des Namaquois; les unes ont des feuilles de six pieds de longueur, elles sont épaisses et armées d'un long dard; du centre de ces feuilles s'élance une tige légère de la hauteur d'un arbre, toute garnie de fleurs; d'autres s'élèvent comme des cactus hérissés d'épines; d'autres, encore, sont mar-

brés, et semblables à des serpens qui rampent sur la terre. Brydone a vu l'ancienne ville de Syracuse toute couverte de grands aloès en fleurs; ces tiges élégantes donnaient au promontoire qui borde la côte, l'aspect d'une forêt enchantée. Ces plantes réussissent très-bien dans nos jardins : la collection du Muséum de Paris est la plus complète du monde. Ces végétaux, magnifiques et monstrueux, ont été donnés à l'Afrique barbare; ils croissent dans les rochers, sur un sable aride, au milieu de cette atmosphère embrasée que respirent les tigres et les lions. Bénisssons la nature amie, qui, dans nos doux climats, élève de tous côtés, sur nos têtes, des berceaux de verdure, et qui étend sous nos pieds des tapis de safrans, de violettes et de marguerites.

AGNUS CASTUS.

FROIDEUR. VIVRE SANS AIMER.

Dioscoride, Pline et Galien nous apprennent que les prêtresses de Cérès formaient leur couche virginale des rameaux odorans de cet arbrisseau, qui se couvre de longs épis de fleurs blanches purpurines ou violettes, et qu'elles le regardaient comme le *palladium* de leur chasteté : nos religieuses buvaient une eau distillée de ses rameaux, pour éloigner de leurs cellules solitaires les pensées terrestres. Plusieurs ordres de moines portaient habituellement un couteau, dont le manche était fait du bois de l'agnus castus, comme un moyen sûr de rendre leurs cœurs insensibles. Ainsi, ce joli arbuste a été de tout temps l'emblème de la froideur.

FÉVRIER.

GENÉVRIER COMMUN.

ASILE, SECOURS.

Les anciens avaient consacré cet arbuste aux Euménides; la fumée de ses rameaux verts était l'encens qu'ils offraient de préférence aux dieux infernaux; on brûlait ses baies pendant les funérailles, pour en écarter les maléfices. Le simple villageois de nos campagnes croit encore que le parfum des grains de genièvre purifie l'air, et écarte les mauvais génies de son humble toit.

Les Anglais et les Chinois aiment à décorer leurs jardins de cet arbre sauvage, qui se panache quelquefois d'un jaune

FÉVRIER.



Mousse. Houx.

Amour maternel. Prévoyance.

doré, mais qui se plie toujours difficilement à la culture; libre, il aime à croître sur la lisière des forêts : des êtres faibles et timides cherchent souvent un asile sous ses longues branches qui couvrent le sol; le lièvre, aux abois, vient avec confiance se blottir sous ses tiges, dont l'odeur forte met les chiens en défaut; souvent la grive lui confie sa famille, et s'engraisse de ses fruits, tandis que l'entomologiste vient étudier, autour de ses rameaux hérissés d'épines, mille insectes brillans, qui n'ont point d'autres défenses, et qui semblent deviner que cet arbre est destiné à protéger leur faiblesse.

IF.

TRISTESSE.

Il y a, dans les végétaux, quelque chose qui nous appelle, nous attire ou nous repousse. L'if est, chez tous les peuples, l'emblème de la tristesse : un tronc dépouillé d'écorce, une verdure sombre, sur laquelle contraste durement un fruit rouge semblable à des gouttes de sang, tout en lui avertit le voyageur de s'éloigner de son dangereux ombrage [1]. Cet arbre fait périr les plantes

---

[1] Si on dort à l'ombre d'un if, la tête s'embarrasse, devient lourde, et bientôt fait éprouver de violentes douleurs. Les branches d'if empoisonnent les ânes et les chevaux, son suc est dangereux pour l'homme, et cependant ses fruits ne sont pas malfaisans, car les enfans en mangent impunément.

et épuise la terre qui le nourrit. Nos aïeux, guidés par un sentiment naturel, aimaient à le voir croître dans leurs cimetières ; ils destinaient son ombre à la mort et son bois à la guerre ; ce bois servait à faire des arcs, des lances et des arbalètes ; les Grecs l'employaient aux mêmes usages ; long-temps même il servit de parure à nos jardins, où on le tourmentait, pour lui donner les formes les plus bizarres ; aujourd'hui sa culture est tout-à-fait abandonnée : en Suisse, où il croît mal, les paysans ont une grande vénération pour lui ; ils l'appellent l'arc à Guillaume, et il est défendu de le dépouiller de ses branches. En Hollande, dans des jardins qui doivent tout à l'art, où tout est symétrie, où le sable même des allées est rangé par compartimens, on voit souvent s'élever, aux quatre coins d'un carré parfait, des vases, des pyramides, ou d'immenses boules d'if, qui rappellent les

anciens chefs-d'œuvre de nos anciens jardiniers. Les Grecs, qui avaient des idées plus justes des véritables beautés de la nature, affectés, comme nous, du triste aspect de cet arbre, avaient imaginé que la malheureuse Smilax, qui vit son amour méprisé du jeune Crocus, était renfermée sous son écorce. Dans ces beaux climats, toutes les plantes parlaient aux hommes des héros, des dieux, ou de l'amour; écoutons leurs voix, elles nous parleront aussi de la Providence, qui, après les avoir prodiguées à nos besoins, en réserve quelques-unes à nos plaisirs ou à nos ennuis : cette mère attentive présente, parmi les végétaux, des hochets à notre enfance, des couronnes à notre jeunesse, à tous les âges des fruits exquis, des lits commodes et de délicieux ombrages. Sommes-nous mélancoliques, le saule nous appelle par de doux murmures; amoureux, le myrte

nous offre ses fleurs; riches, le marronier nous donne ses fastueux ombrages; tristes, l'if vient s'offrir, il semble nous dire : Fuyez le chagrin, il dévaste le cœur comme je dévaste le terrain qui me nourrit; la tristesse est aussi dangereuse à l'homme que mon ombre l'est aux voyageurs.

PETITE MARGUERITE.

INNOCENCE.

Malvina, penchée sur le tombeau de Fingal, pleurait le vaillant Oscar, et un fils d'Oscar mort avant d'avoir vu le jour.

Les vierges de Morven, pour suspendre sa douleur, erraient souvent autour d'elle, en célébrant, par leurs chants, la mort du brave et celle du nouveau-né.

Le brave est tombé, disaient-elles; il est tombé! et le bruit de ses armes a retenti dans la plaine: la maladie, qui ôte le courage; la vieillesse, qui déshonore les héros, ne sauraient plus l'atteindre; il est tombé, et le bruit de ses armes a retenti dans la plaine.

Reçu dans le palais de nuages où habite ses ancêtres, il boit avec eux la

coupe de l'immortalité. O fille de Toscar! sèche les larmes de la douleur; le brave est tombé! il est tombé! et le bruit de ses armes a retenti dans la plaine!

Puis, d'une voix plus douce, elles lui disaient encore: L'enfant, qui n'a pas vu la lumière, n'a pas connu l'amertume de la vie; sa jeune âme, portée sur des ailes brillantes, arrive avec la diligente aurore dans les palais du jour. Les âmes des enfans qui ont, ainsi que lui, rompu sans douleur les entraves de la vie, penchées sur des nuages d'or, se présentent, et lui ouvrent les portes mystérieuses de l'atelier des fleurs. Là, cette troupe innocente, ignorant le mal, s'occupe éternellement à renfermer, dans d'imperceptibles germes, les fleurs que chaque printemps doit faire éclore: tous les matins cette jeune milice vient répandre ces germes sur la terre avec les pleurs de l'aurore; des millions de mains délicates renfer-

ment la rose dans son bouton, le grain de blé dans ses enveloppes, les vastes rameaux d'un chêne dans un seul gland, et, quelquefois, une forêt entière dans une semence invisible.

Nous l'avons vu, ô Malvina! nous l'avons vu, l'enfant que tu regrettes, bercé sur un léger brouillard; il s'est approché de nous, et a versé sur nos champs une moisson de fleurs nouvelles. Regarde, ô Malvina! parmi ces fleurs on en distingue une au disque d'or, environnée de lames d'argent; une douce nuance de pourpre embellit ses rayons délicats; balancée dans l'herbe par une brise légère, on dirait un petit enfant qui se joue dans la verte prairie. Sèche tes larmes, ô Malvina! le brave est mort couvert de ses armes, et la fleur de ton sein a donné une fleur nouvelle aux collines du Cromla.

La douceur de ces chants suspendit

la douleur de Malvina ; elle prit sa harpe d'or, et répéta l'hymne du nouveau-né.

Depuis ce jour, les filles de Morven ont consacré la petite marguerite à la première enfance ; c'est, disent-elles, la fleur de l'innocence, la fleur du nouveau-né.

COUDRIER.

PAIX, RÉCONCILIATION.

Il fut un temps où aucun lien n'unissaient les hommes entre eux; sourds aux cris de la nature, l'amant abandonnait sa maîtresse en sortant de ses bras; la mère arrachait à son fils expirant un fruit sauvage dont il voulait apaiser sa faim. Le malheur les réunissait-il un moment, soudain la vue d'un chêne chargé de glands, ou d'un hêtre couvert de faînes, les rendait ennemis. Alors la terre était remplie de deuil. Il n'y avait ni loi, ni religion, ni langage : l'homme ignorait son génie; sa raison sommeillaît, et souvent on le vit plus cruel que les bêtes féroces dont il imitait les affreux hurlemens.

Les dieux eurent pitié des humains;

Apollon et Mercure se firent des présens et descendirent sur la terre. Le dieu de l'harmonie reçut du fils de Maïa une écaille de tortue dont il avait fait une lyre, et lui donna en échange une verge de coudrier, qui avait la puissance de faire aimer la vertu, et de rapprocher les cœurs divisés par la haine et l'envie. Ainsi armés, les deux fils de Jupiter se présentent aux hommes. Apollon chante d'abord la sagesse éternelle qui a créé l'univers; il dit comment les élémens furent produits, comment l'amour unit d'un doux lien toutes les parties de la nature; et enfin comment les hommes doivent apaiser, par des prières, le courroux des dieux : à sa voix, vous eussiez vu les mères pâles et tremblantes s'avancer, tenant leurs petits enfans entre leurs bras; la faim fut suspendue, la vengeance s'enfuit de tous les cœurs. Alors Mercure toucha les hommes de la

baguette que lui avait donnée Apollon. Il leur délia la langue, et leur apprit à peindre la pensée par des paroles. Ensuite il leur enseigna que l'union fait la force, et qu'on ne peut rien tirer de la terre sans un mutuel secours. La piété filiale, l'amour de la patrie naquirent à sa voix pour unir le genre humain, et il fit du commerce le lien du monde. Sa dernière pensée fut la plus sublime; car elle fut consacrée aux dieux; et il apprit aux hommes à s'élever jusqu'à eux par l'amour et la bienfaisance.

Ornée de deux ailes légères environnées de serpens, la baguette de coudrier, donnée au dieu de l'éloquence par le dieu de l'harmonie, est encore, sous le nom de caducée, le symbole de la paix, du commerce et de la réconciliation.

VIOLETTE.

MODESTIE.

J'AVAIS quinze ans, une langueur inexprimable s'empara tout à coup de mes sens. Je pleurais sans chagrin, je riais sans joie; et, comme effrayée de la vie, un désir secret de mourir me poursuivait sans cesse. Des yeux abattus, des couleurs effacées, une démarche chancelante, une voix affaiblie portaient la douleur et l'effroi dans l'âme de ma tendre mère; ses soins ne pouvaient plus me ranimer; baignée de ses larmes, penchée sur son sein, mes mains pressées dans les siennes, je l'entendais se plaindre de mes douleurs. J'essayais de sourire pour la rassurer, mais je ne ressentais pas l'espérance que je voulais lui inspirer. Depuis que cet état durait, les

arbres avaient perdu leurs feuilles, et l'hiver dans toute sa rigueur régnait dans nos champs. Assise auprès d'un feu pétillant, sa chaleur me dévorait, et la moindre impression du froid me faisait transir. Chaque soir, fatiguée de moi-même, je m'endormais sans espoir de revoir le lendemain.

Cependant une nuit, il m'en souvient, c'était celle du 10 février 18... Il me sembla tout à coup qu'un rayon de soleil était tombé sur ma tête, qu'il m'avait pénétré d'une bienfaisante chaleur, et qu'une voix douce et tendre m'invitait à vivre. Ranimée par ce songe, je m'éveille, le ciel était pur, les premiers rayons du jour doraient mes fenêtres; je passe une robe à la hâte, et je m'avance, à travers les neiges, vers la vaste forêt qui couronne les hauteurs de notre habitation. Arrivée dans cette solitude, épuisée de fatigue, je m'appuyai

contre un chêne, et je cherchai des yeux les superbes prairies qu'arrose la Meuse, et le vallon fleuri où le printemps dernier j'avais encore partagé les jeux de mes folâtres compagnes; tout avait disparu : la Meuse couvrait la campagne de ses eaux débordées. Triste, j'allais reprendre le chemin de la maison, quand un rayon de soleil vint frapper le tronc moussu du chêne contre lequel j'étais appuyée; aussitôt j'aperçois à mes pieds un petit tapis de verdure, et je me sens environnée des plus doux parfums. O surprise ! vingt touffes de violettes toutes couvertes de fleurs se présentent à mes yeux! Je ne puis dire ce que j'éprouvai alors ; un doux ravissement pénétra tous mes sens : Non, jamais ces fleurs ne m'avaient paru si fraîches! elles s'élevaient sur le gazon comme sur un autel de verdure. Ces parfums suaves, la pureté de ce rayon de soleil, ce vaste tapis

de neige qui s'étendait au loin, et qui semblait avoir respecté ces lieux, le chêne qui protégeait, qui couronnait de son feuillage bronzé ce tableau du printemps, tout me remplissait d'une émotion semblable à celle de l'amour. Alors le bonheur qui m'avait été promis en songe circula dans mes veines, et je crus respirer en un instant toutes les fleurs du printemps, tous les plaisirs de la jeunesse. Mais, à ce sentiment si pur et si vif, il en succéda un de douleur : je n'avais pas une amie qui pût sentir et partager mon innocente joie. Cependant je cueillis un bouquet de ces violettes, je l'enfermai dans mon sein, et je me dis : Aimables fleurs, je vous consacre à l'amie que j'aurai. Que la violette soit donc ta fleur chérie, Éliza, toi dont l'amitié, mille fois plus douce que ces parfums, a ranimé mon âme dégoûtée du monde à vingt ans, comme à quinze elle l'était de

la vie! Que la violette soit ta fleur, mon unique amie! car elle est aussi l'emblème de la modestie.

L'obscure violette, amante des gazons,
Aux pleurs de leur rosée entremêlant ses dons,
Semble vouloir cacher, sous leurs voiles propices,
D'un prodigue parfum les discrètes délices :
C'est l'emblème d'un cœur qui répand en secret
Sur le malheur timide un modeste bienfait. [1]

---

[1] M. Boisjolin.

Un poëte aimable aurait pu dire avec les mêmes fleurs, comme il l'a dit avec les mêmes paroles :

Aimer est un plaisir charmant,
C'est un bonheur qui nous enivre
Et qui produit l'enchantement.
Avoir aimé, c'est ne plus vivre ;
Hélas ! c'est avoir acheté
Cette accablante vérité,
Que les sermens sont un mensonge,
Que l'amour trompe tôt ou tard,
Que l'innocence n'est qu'un art,
Et que le bonheur n'est qu'un songe. [1]

[1] Le chevalier de Parny.


Aimer est un plaisir, un bonheur qui nous enivre,
ne plus aimer c'est ne plus vivre, c'est avoir acheté
Cette triste vérité que l'innocence est un mensonge
Armoise
Coquelicot
que l'amour est un art, que le bonheur est un songe.

TABLE

Des attributs de chaque heure du jour chez les anciens.

La première heure, un bouquet de roses épanouies.

La deuxième, un bouquet d'héliotrope.

La troisième, un bouquet de roses blanches.

La quatrième, un bouquet d'hyacinthe.

La cinquième, quelques citrons.

La sixième, un bouquet de lotus.

La septième, un bouquet de lupins.

La huitième, plusieurs oranges.

La neuvième, des feuilles d'olivier.

La dixième, des feuilles de peuplier.

La onzième, un bouquet de soucis.

La douzième, un bouquet de pensées et de violettes.

DICTIONNAIRE

DU LANGAGE

DES FLEURS.

A

Absence.	Absinthe.
Abandon.	Anémone.
Accord.	Alizier.
Adresse.	Ophrise araignée.
Agitation.	Sainfoin oscillant.
Aigreur.	Épine-vinette.
Amabilité.	Jasmin commun.
Amitié.	Lierre.
Amertume.	Aloès.
Amour.	Myrte.
Amour vif et pur.	Œillet rouge.

Amour fraternel.	Syringa.
Amour platonique.	Acacia.
Amour, volupté.	Rose mousseuse.
Amour conjugal.	Tilleul.
Ardeur.	Gouet commun.
Arrière-pensée.	Aster à grandes fleurs.
Austérité.	Chardon.
Audace.	Mélèse.
Amusement frivole.	Baguenaudier.
Artifice.	Clématite.
Art.	Acanthe.
Amour maternel.	Mousse.
Aversion.	OEillet d'Inde.
Asile, secours.	Genévrier.
Activité.	Thym.

B

Bassesse.	Cuscute.
Beauté.	Rose ouverte.
Bonheur.	Armoise.
Bienfaisance.	Pomme de terre.

Bonté.	Bon Henri.
Beauté toujours nouvelle.	Rose des quatre saisons.
Beauté capricieuse.	Rose musquée.
Bonheur d'un instant.	Ephémérine de Virginie.
Bon naturel.	Bouillon-blanc.
Brusquerie.	Bourrache.
Bonne éducation.	Cerisier.
Beauté durable.	Giroflée des jardins.
Bonté parfaite.	Fraisier.

C

Calme, repos.	Ményanthe.
Calomnie.	Garance.
Consolation.	Coquelicot.
Chasteté.	Fleurs d'oranger.
Chaleur de sentiment.	Menthe-coq.
Constance.	Pyramidale bleue,
Confiance.	Hépatique.
Coquetterie.	Belle-de-jour.

Critique.	Momordique piquante.
Croyance.	Grenadille bleue.
Cœur qui ignore l'amour.	Bouton de rose blanche.
Candeur.	Violette blanche.
Cruauté.	Ortie.
Coloris.	Origan.
Courage.	Peuplier noir.
Charmes trompeurs.	Datura.
Consolation.	Perce-neige

D

Défense.	Troëne.
Déguisemens.	Stramoine commune.
Deuil.	Cyprès.
Douceur.	Mauve.
Douleur, amertume.	Aloès.
Durée.	Cornouiller.
Discrétion.	Capillaire.
Docilité.	Jonc

Délicatesse.	Barbeau bleu.
Difficulté.	Epine noire.
Douloureux souvenirs.	Adonide.
Désir de plaire.	Bois gentil.
Doux souvenirs.	Pervenche.
Dédain.	OEillets jaunes.
Désir.	Jonquille.
Défaut.	Jusquiame.
Désespoir.	Souci et cyprès.
Dignité	Gérofle.

E

Éclat.	Rose capucine.
Espérance.	Aubépine.
Élégance.	Acacia rose.
Élévation.	Sapin.
Enfantillage.	OEillet mignardise.
Envie.	Ronce.
Ermitage.	Polygala.
Espérance trompeuse.	Genette.

Esprit mélancolique.	Géranium triste.
Estime.	Petite sauge.
Éloquence.	Lotus.
Égoïsme. Vous n'aimez que vous.	Narcisse.
Erreur.	Orchis mouche.
Étourderie.	Amandier.
Enivrement. Je vous aime.	Héliotrope.

F

Facilité.	Valériane rouge.
Fatuité.	Grenade.
Fécondité.	Rose trémière.
Feu.	Fraxinelle.
Fierté.	Amaryllis.
Fidélité.	Véronique.
Faiblesse.	Adoxa musqué.
Fidélité au malheur.	Giroflée des murailles.
Finesse.	OEillet de poëte.

Fiel.	Fumeterre commune.
Flatterie.	Miroir de Vénus.
Folie.	Ancolie.
Frivolité.	Brize tremblante.
Festin.	Persil.
Fidélité conjugale.	Tilleul.
Fille chérie.	Quinte feuille.
Flamme.	Iris flambe.
Force.	Cédre.
Franchise.	Osier.
Froideur.	Agnus castus.
Frugalité.	Chicorée.
Félicité.	Centaurée, fleur du grand-seigneur.
Fidélité et amitié.	Lierre.
Fraîcheur.	Rose carminée.
Fausseté.	Julienne.
Fausses richesses.	Soleil.

G

Galanterie.	Bouquet.
Génie.	Platane.

Gémissement.	Peuplier tremble.
Gentillesse.	Rose pompon.
Gloire.	Laurier franc.
Grâce.	Rose à cent feuilles.
Grandeur.	Hêtre.
Grosseur.	Citrouille.
Guerre.	Achillée mille-feuilles.
Guérison.	Baume.
Générosité.	Oranger.

H

Haine.	Basilic.
Humilité.	Cosse de genet.
Horreur.	Serpentaire.
Honte.	Pivoine.
Hospitalité.	Chêne.
Humanité.	Grande Mauve.
Hardiesse.	Pin.

I

Immortalité.	Amarante.
Impatience.	Balsamine.
Importunité.	Bardane.
Inconstance.	Énothère à grandes fleurs.
Indépendance.	Prunier.
Indiscrétion.	Roseau plumeux.
Ingratitude.	Renoncule scélérate
Inquiétude.	Souci des jardins.
Infidélité.	Rose jaune.
Inspiration	Angélique.
Ironie.	Sardonie.
Ivresse.	Vigne.
Innocence.	Petite marguerite
Injustice.	Houblon.
Indifférence.	Ibéride de Perse.
Inutilité.	Spirée.

J

Jalousie.	Souci.
Jeu.	Hyacinthe.
Je brûle.	Raquette.
Je m'attache à vous.	Ipomée jasmin rouge.
Je suis digne de vous.	Rose blanche.
Je ne vous survivrai pas.	Mûrier à fruits noirs.
Je sens tous vos bienfaits.	Lin.
Je serai docile.	Jonc des champs.
Je surmonterai tous les obstacles.	Gui commun.
J'y songerai.	Marguerite des prés.
Jeune fille.	Bouton de rose.
Jeunesse.	Lilas blanc.
Je vous déclare la guerre.	Belvédère.
Joie.	Vigne alleluia.
Je partage vos sentimens.	Marguerite double.

J'ai tout perdu.	Scabieuse.
Je meurs si on me néglige.	Laurier thym.

L

Liens d'amour.	Chèvre-feuille.
Liens.	Un lien de paille.
Lustre.	Bouton d'or.
Luxe.	Marronier d'Inde.
Légèreté.	Pied d'alouette.

M

Méchanceté.	Ortie.
Mélancolie, séparation.	Saule pleureur.
Mérite caché.	Coriandre.
Mes regrets vous suivent au tombeau.	Asphodèle.
Message.	Iris.
Modestie.	Violette.

Mort.	Cyprès.
Misanthropie.	Chardon bonnetier.
Mœurs.	Rue sauvage.
Musique.	Roseaux.
Méfiance.	Lavande.
Maladie.	Anémone des prés.
Mensonge.	Buglosse.
Majesté.	Lis commun.
Mes beaux jours sont passés.	Colchique.

N

N'abusez pas.	Safran.
Ne m'oubliez pas.	Myosotis.
Naïveté.	Argentine.
Naissance.	Dictame.
Noirceur.	Ébénier.
Nuit.	Convolvulus de nuit.
Nœuds.	Lianes.

O

Oubli.	Oublie.
Orgueil.	Ronce.
Oracle.	Pissenlit.
Ornement.	Charme.
Obstacle.	Arrête-bœuf.
On vous rendra justice.	Tussilage odorant.

P

Paix.	Olivier.
Pensez à moi.	Myosotis scorpioïdes.
Perfidie.	Laurier-amandier.
Persévérance.	Chiendent.
Piége.	Gouet gobe-mouche.
Pleurs.	Hélénie.
Prévoyance.	Houx.
Préférence.	Fleur de pommier
Première émotion d'amour.	Lilas.

Premier regard d'amour.	Nivéole printanière.
Présomption.	Muflier des jardins.
Promptitude.	Giroflée de mahon.
Prospérité.	Hêtre.
Prudence.	Cormier.
Pudeur.	Acacia pudique sensitive.
Pureté de sentimens.	Œillet blanc.
Plaisirs délicats.	Gesse odorante : pois de senteur.
Plutôt mourir que de perdre l'innocence.	Rose blanche desséchée.
Peine, ennui, chagrin.	Souci des jardins.
Privation.	Zacon.
Présage.	Souci pluviatile.
Préférence.	Géranium rosé.
Patience.	Patience.
Persuasion.	Ketmie des jardins.
Plaisanterie.	Citronnelle.
Propreté.	Genêt d'Espagne.
Poésie.	Églantier.
Puissance.	Impériale.

Pureté.	Épi de la vierge, ornithogale pyramidal.
Pauvreté.	Clématite toujours verte.
Perfection.	Anacarde.
Précocité.	Rose de mai.
Prétention.	Salicaire.
Profit.	Chou.
Purification.	Rue.

R

Rareté.	Mandragore.
Réconciliation.	Noisetier.
Reconnaissance.	Campanule.
Refroidissement.	Laitue.
Réserve.	Érable.
Remords.	Ronces.
Rendez-moi justice.	Châtaignier.
Retour du bonheur.	Muguet.
Rigueur.	Camara piquant.
Rupture.	Polémoine bleu.

Raison.	Galega.
Richesse.	Blé.
Récompense de la vertu.	Couronne de roses.
Roideur.	Thlaspi.
Rêverie.	Osmonde.
Rigueur.	Branche d'épines.
Rudesse.	Grateron.
Résistance.	Ténésia.
Refus.	Œillet panaché.
Rendez-vous.	Mouron.

S

Solitude.	Bruyère.
Sottise.	Géranium.
Séparation.	Jasmin de Virginie.
Souvenez - vous de moi.	Myosotis.
Sagesse.	Mûrier blanc.
Soupçon.	Champignon.
Souvenir léger.	Œillet musqué.

Souvenir douloureux.	Adonide.
Soyez mon appui.	Tamier.
Soyons d'accord.	Alizier.
Soyez heureux.	Baume.
Stoïcisme.	Buis.
Surprise.	Bétoine.
Silence.	Rose blanche.
Sincérité.	Fougère.
Sortilége.	Circée.
Souplesse.	Roseau fleuri.
Sûreté.	Sistre.
Sympathie.	Toquet.
Sensations trompeuses.	Gérarde.
Secret.	Capillaire.
Sensibilité.	Sensitive.
Sensualité.	Jasmin d'Espagne.
Sommeil du cœur.	Pavot blanc.
Simplicité.	Rose simple.

T

Timidité.	Belle de nuit.
Tristesse.	If.
Tristesse, dépérissement.	Feuilles mortes.
Temps.	Peuplier blanc.
Tenez vos promesses.	Prunier.
Tranquillité.	Alysse des rochers.
Talent.	Œillet blanc.
Trahison.	Myrtile.

U

Utilité.	Herbe, gazon.

V

Vice.	Ivraie.
Vie.	Luzerne.

Vos qualités surpassent vos charmes.	Réséda.
Variété.	Reine Marguerite.
Volupté.	Tubéreuse.
Vérité.	Morelle douce amère.
Vertu.	Menthe.
Virginité.	Fleur d'oranger.
Vos charmes sont tracés dans mon cœur.	Fusain.
Vous êtes brillante d'attraits.	Renoncule des jardins.
Vous êtes froide.	Hortensia.
Votre présence me ranime.	Romarin.
Votre présence adoucit mes peines.	Astragale.
Vous êtes ma divinité.	Giroselle.
Vous êtes sans prétention.	Coquelourde.
Vous me donnez la mort.	Ciguë.
Vous me glacez.	Ficoïde.

Vous plaisez à tous.	Groseiller.
Vous êtes parfaite.	Ananas.
Vous occupez ma pensée.	Pensée.
Vous vous faites attendre.	Chrysocome linosiris.
Veuve.	Scabieuse.
Victoire.	Palme.
Vieillesse.	Thuya.
Vivacité.	Joubarbe.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

